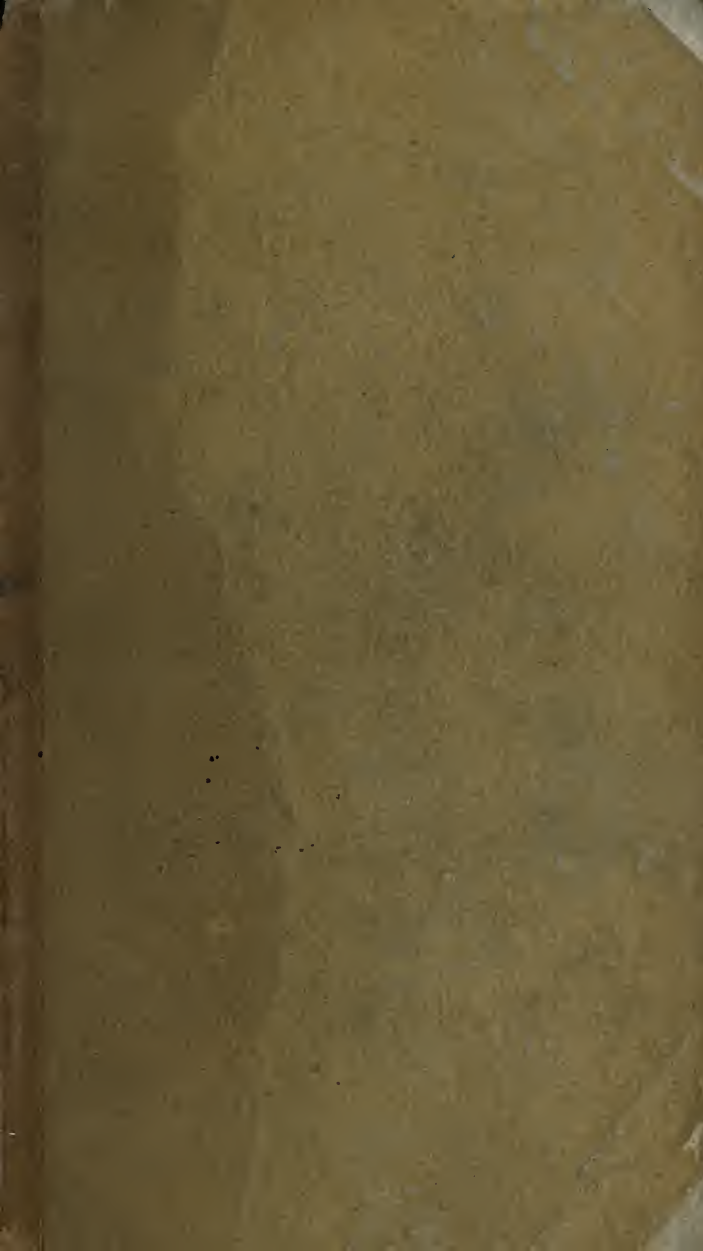
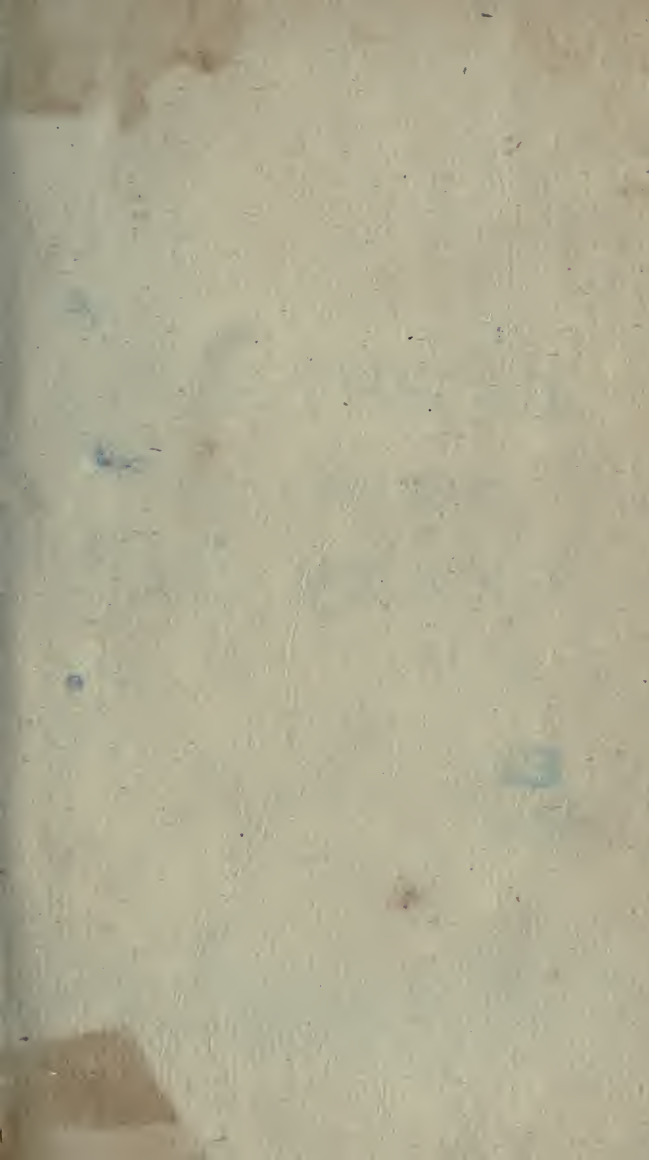
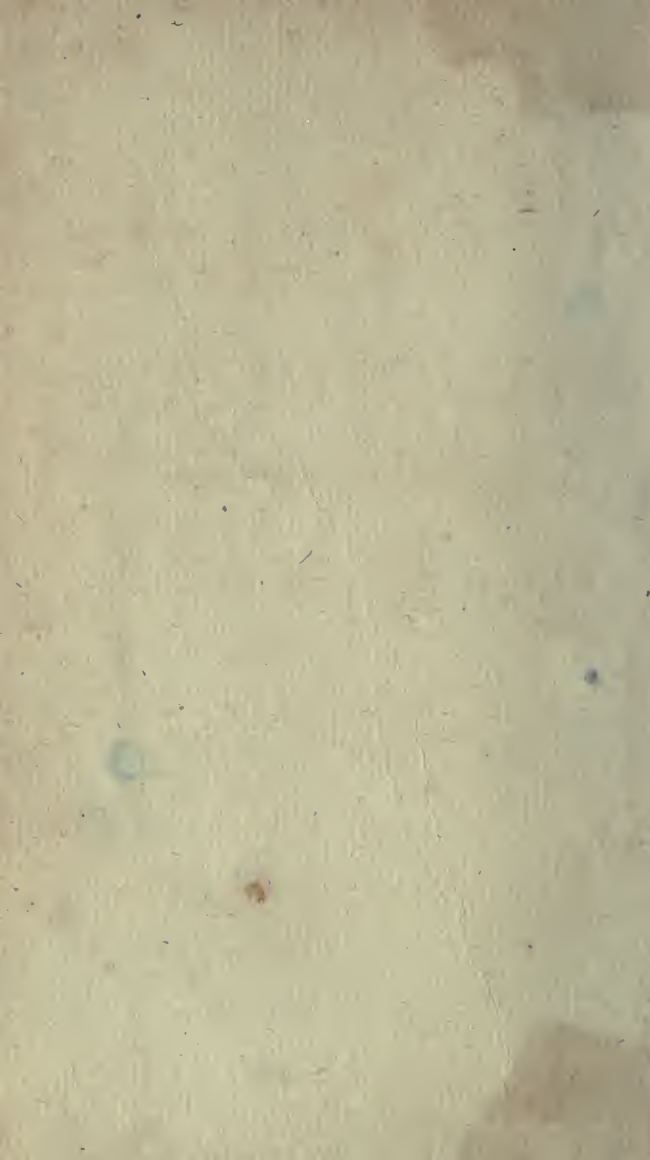




B-VL

5





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSITÄT

DE ZÜRICH

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

JANVIER, 1776. PREMIER VOLUME.



A PARIS,

AU BUREAU, rue du Four-Saint-Honoré, près de Saint Eustache, pour Paris;

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Française, rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

209671-
4. 3. 27

A V I S.

L*A Bibliothèque universelle des Romans*, Ouvrage périodique, est composée de 16 volumes in-12 par année, dont le prix, rendus francs de port par la poste, est, à Paris, de 24 liv.
Et en Province, de 32 liv.

Ce Journal a commencé au premier Juillet 1775.

On peut s'abonner en tout tems AU BUREAU, rue du Four-Saint-Honoré.

Messieurs les Souscripteurs sont priés d'affranchir le port de leurs lettres d'avis, & de leur argent.



BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

JANVIER, 1776. PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE CLASSE.

ROMANS TRADUITS DU GREC ET DU LATIN.

Histoire de Zarine & de Stryangée.

L'HISTOIRE de la Reine Zarine & du Prince Stryangée offre un sujet aussi nouveau qu'admirable. Peu de personnes ont entendu parler de cette Histoire : elle est digne cependant d'être connue ; & les faits qu'elle renferme sont tirés

A iij

d'Auteurs anciens , & connus des Savants. Le principal canevas est un morceau qui nous reste du premier Livre des Histoires de Nicolas de Damas , surnommé le Péripatéticien , ami particulier d'Auguste & d'Hérode le Grand. Il se trouve dans les Extraits de l'Empereur Constantin Porphyrogénète , qui ont été publiés & traduits en Latin par le savant Henri de Valois , lequel y a joint d'excellentes Notes. Il y a indiqué le bel éloge qui est fait de cette Reine des Saces par Ctésias *, transcrit dans Diodore de Sicile , L. II. Chap. 11 , p. 84 , & plusieurs autres endroits. Feu M. Boivin l'aîné , Membre de l'Académie des Inscriptions , recueillit , il y a soixante ans ou environ , ces Fragments précieux , & en forma une Dissertation , ou plutôt une Histoire qu'il crut digne , avec raison , d'être présentée à la savante Compagnie dont il étoit Membre. Cet Académicien déclare , avec douleur , que le manuscrit de Henri de Valois , outragé par le temps , étoit incomplet de quelques pages , & c'étoit précisément dans ces pages qu'étoit le dénouement de

* Ctésias étoit Médecin d'Artaxercès Mnemon , & vivoit vers l'an 404 avant Jésus-Christ.

cette tragique Histoire. Le même Académicien ajoute *que ce sujet semble fait exprès pour être la matière d'une Tragédie, & qu'il ne doute point que quelque excellent Poëte n'en soit tenté.* Puissent-il avoir prédit un événement fait pour intéresser toutes les âmes sensibles !

On trouve la dissertation de M. Boivin dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, Tome II.

Zarine régnoit sur les Saces, Peuples de la Scythie ; Stryangée étoit gendre de Cyaxare, Roi des Mèdes, & Général de ses armées. Les Historiens ont fait l'éloge de Stryangée dans les termes suivans : c'étoit, disent-ils, le Prince le plus brave, le mieux fait & le plus poli de l'Orient. En faveur de ses brillantes qualités, Cyaxare lui avoit donné sa fille, qui étoit par ses vertus & par ses sentimens pour son époux, l'exemple de toutes les femmes. A l'égard de Zarine, voici les propres termes de Ctésias, recueillis par Diodore de Sicile. « Les Saces avoient » alors pour Reine une femme nommée » Zarine, qui excelloit à faire la guerre. » Elle avoit de l'audace & de l'exécution beaucoup au-dessus des autres

» femmes Sacides, quoique cette nation
» en général abonde en femmes vaillan-
» tes & qui participent, comme les hom-
» mes, à tous les hafards de la guerre. On
» dit que cette Reine n'avoit pas fa pa-
» reille en beauté. Elle se faisoit admi-
» rer par la grandeur de ses entreprises,
» & par la bonne part qu'elle avoit tou-
» jours à les terminer ».

La guerre * divisoit depuis près de

* Voici les termes de Ctéfius dans Diodore, en parlant de cette guerre. Sous le règne de Cyaxare, les Parthes (1) qui lui étoient fournis se révoltèrent contre son pouvoir, & livrèrent aux Saces leur contrée & leur ville. Il y eut, à cause de cela, une guerre de deux années entre les Saces & les Mèdes : ils se donnèrent plusieurs batailles. Il y eut grand nombre d'hommes tués de part & d'autre. Enfin ils firent la paix sous ces conditions : les Parthes retournèrent sous la puissance des Mèdes. Chacun demeura maître de ce qu'il possédoit auparavant. Ils firent, l'un avec l'autre, paix & alliance pour toujours.

(1) L'Etat des Parthes n'étoit alors qu'une simple Province, & devint dans la suite un grand Empire.

deux ans ces illustres personnes; l'amour devoit bientôt les unir. Zarine combattoit à la tête des Sacides, Stryangée commandoit les Mèdes. Chaque jour offroit à l'admiration dans l'une & dans l'autre de plus grands traits de courage & de génie; chaque action imprimoit à l'un & à l'autre une plus profonde estime pour son ennemi. Les avantages étoient balancés par les ressources. Les procédés avoient le caractère des vertus. On a dit en parlant de cette guerre. « La vic-
» toire comme indifférente, ou plutôt
» devenue pour ainsi dire amoureuse de
» tous les deux, changeoit tous les jours
» de parti. On la voyoit tous les jours
» dans l'un & l'autre camp; elle y por-
» toit incessamment une estime récipro-
» que dans les cœurs ennemis. Tout
» étoit égal, tous les avantages étoient
» journaliers & sujets à revanche. Plus
» on se sentoît poussé & battu, plus on
» se rendoit justice mutuellement. On se
» tuoit sans se haïr; on se disputoit à qui
» seroit le plus généreux, & la guerre
» n'étoit plus qu'un jeu couvert: ce n'é-
» toit plus qu'honnêtetés & complimens
» réciproques. On se faisoit honneur de

» son ennemi. On se louoit, on se van-
» toit d'avoir été vaincu, en attendant
» le retour. Le cœur suivoit insensible-
» ment les honnêtetés ».

L'amour leur préparoit des myrtes, tandis qu'ils cueilloient des lauriers. Le Mède sentoit son cœur s'enflammer pour l'objet qu'il cherchoit à vaincre; & la Sacide se sentoit soumise au Héros dont elle vouloit triompher. Tous deux éprouvoient une douce défaite, en songeant à la victoire.

Enfin le moment décisif arriva. L'honneur fit un moment violence à l'amour. « Stryangée abattit Zarine de cheval » dans une dernière bataille ».

Il eut plus de peur de lui donner la mort, qu'elle même n'en eut de mourir. L'amour veillant au sort de tous les deux, ménagea le coup que l'un portoit à l'autre; & bien loin que le vaincu perdît la vie, le vainqueur la demandoit lui-même par la tendresse de ses regards.

Stryangée offrit la paix avec toute sorte d'avantages. Elle fut acceptée sans rougir de devoir trop à celui à qui on auroit désiré offrir beaucoup plus. Le Mède demanda la permission d'aller ra-

cheter sa victoire, en offrant humblement son hommage. La Sacide l'invita à venir recevoir dans ses Etats les justes témoignages de son estime; elle voulut qu'il y entrât avec toute son armée.

On trouve dans le Texte la description des honneurs qu'elle lui rendit. « Quand ce Seigneur fut proche de la » ville de Roxance, où les Rois Saces » avoient leur palais, Zarine vint au devant de lui; & témoignant beaucoup » de joie de le voir, elle lui fit bonne » réception, le salua par un baiser devant tout le monde, & monta dans le » char de ce Prince avec lui; ils allèrent » ensemble jusqu'au palais, & s'entretenant agréablement. Zarine reçut aussi » très-magnifiquement l'armée, qu'il » avoit à sa suite ».

Cet accueil qu'accompagnoient les regards les plus tendres, & les discours les plus flatteurs, peignoit à Stryangée le sentiment que lui-même éprouvoit. Il étoit difficile d'opposer la sévérité des réflexions au charme des plus douces émotions; être aimé de l'objet qu'on distingue avec justice; surprendre cet aveu dans ses yeux; sentir que l'on va le char-

mer en lui disant ce qu'il inspire. Un si grand bonheur, de si doux momens, doivent ôter le pouvoir de réfléchir. Cependant Stryangée qui connoissoit & les loix de l'honneur, & les droits de la nature, ne se livra point tout entier à l'empire de ses mouvemens. Epoux d'une femme dont il devoit respecter les vertus, gendre d'un Roi dont il devoit justifier les bienfaits, il sentit qu'il préparoit des remords, en se promettant des plaisirs. Il rêva beaucoup; il balança; il combattit; il s'éloigna enfin de l'objet dont la vue étoit encore plus puissante que toutes les réflexions. Mais à peine l'eut-il quittée, à peine eut-il à s'applaudir de cette espèce de victoire, qu'il sentit tout le pouvoir du plus charmant ennemi. Un confident fut obligé d'écouter tous les discours que dans ces momens l'amour inspire aux cœurs qui lui résistent par vertu. Les réponses de ce dernier furent des conseils qu'intérieurement on se donne quand on consulte. L'embarras de Stryangée ne fut plus enfin qu'un hommage inutile pour la vertu, & qu'un triomphe de plus pour l'amour. Il retourne auprès de Zarine. En la revoyant

il pâlit, il hésite, il tremble, il s'enhardit enfin; & tous les traits de l'amour semblent partir à la fois de ses yeux, pour embrâser une ame dont la flamme lui est déjà connue. Ce ne sont point conséquemment de ces discours où la témérité de l'espoir se cache sous la timidité de l'aveu, où l'on mesure ce qu'on dit à ce qu'on peut se permettre; où l'on feint de douter de ce qu'on ose attendre; ce sont des sermens fondés sur la certitude de plaire, des transports qui garantissent la fidélité due aux sentimens dont on vient jouir, des mouvemens auxquels on s'abandonne par reconnoissance autant que par amour.

Zarine, à qui son cœur ne permettroit pas de dissimuler le plaisir qu'elle éprouve, ajoute encore à l'ardeur du Prince par la naïveté de sa réponse. Il ne manque à la douceur de ce moment, que le trouble enchanteur qui naît d'une aimable surprise. Tous deux ont prévu leur situation, en devinant leurs sentimens. Mais quel nuage obscurcit bientôt le jour brillant que l'amour vient de répandre sur les destins de Stryangée? Zarine, aussi tendre que lui, est comme lui capable de

réfléchir ; ses réflexions seront plus solides que celles du Prince ; car c'est pour lui qu'elle raisonne, c'est pour lui qu'elle prévoit la honte de céder à des sentimens qui raviroient un époux à sa femme , un gendre à son beau - pere , un héros à l'honneur. C'est pour lui qu'elle prévoit & les remords & les regrets , & les tourmens trop cruels qui les suivent. Elle ose déchirer le voile qui lui cache les horreurs de l'avenir ; elle ose lui dire que certain d'être aimé d'elle , certain de posséder le cœur le plus tendre qu'il pût jamais enflammer , certain de la rendre la plus malheureuse des femmes , en l'abandonnant ; il faut qu'il l'abandonne , il faut qu'il l'immole au devoir rigoureux qui les sépara dès qu'il se connurent.

Stryangée avoit écouté dans un profond silence ; il n'étoit ni assez peu délicat pour combattre des conseils vertueux , ni assez peu épris pour céder tout-à-coup à la voix de la vertu. Il lève de timides yeux sur celle qui l'éclaire , sur celle qui le tue , sur celle qui l'adore , sur celle à qui tant d'amour & tant de raison assurent plus que jamais le cœur

auquel il veut renoncer. Ce qu'il répondit lorsqu'il eut la force de parler, ne peut être rendu dans aucun langage. Un désespoir qui craint de paroître, un consentement qu'on ne peut prononcer, la révolte des sens, le murmure du cœur, le suffrage de la raison. Quel tableau ! Et quel art pourroit en retracer & la sombre horreur, & la vaste étendue !

Le Prince vaincu par de nouveaux discours, ne répond plus & se retire. En s'éloignant, il emporte sur-tout au fond de son cœur le trait qui va déchirer à jamais l'objet auguste & sublime qui s'immole aux devoirs d'un amant aimé. Il marche, il pousse des soupirs, il s'égare, il revient sur ses pas. Plus de confidens. Ses pensées confuses forment un chaos ; l'obscurité est dans son esprit, le désespoir est dans son cœur. Que dire. Que penser dans son état, dans sa situation ? Tout est dit, tout est pensé, puisqu'il a perdu ce qu'il aime, puisque c'est un sacrifice qu'ont déterminé des motifs qui ne laissent plus rien à résoudre, & qui tuent l'ame en triomphant de sa faiblesse. . . . Il suit un chemin qu'il ignore ;

il forme des pas qu'il ne compte point. Quel intérêt a-t-il à savoir quelle en sera l'issue ? Dût-il se précipiter dans la profondeur des abîmes, quel abîme est plus profond que celui où il se sent tombé ?

Zarine instruite de son départ, fait appeler son confident, & ne lui déguise point ses craintes. Le zèle vole sur les pas de la douleur. Les traces de Stryangée sont découvertes : l'éloquence de l'amitié est vainement épuisée. Le Prince n'écoute rien, veut rester seul, ordonne qu'on respecte sa résolution, & poursuit sa route. Le génie inventif du confident trouve un moyen de l'arrêter. Eh bien, lui dit-il, puisque la raison ne peut plus rien sur vous, que ce soit du moins l'amour propre qui vous éclaire. Que faites-vous, Seigneur ? Où allez-vous ? Quel motif vous conduit ? Quelle erreur vous entraîne ! Je fais tout ; je pénètre du moins un mystère odieux ; l'objet de tant d'amour connoît mieux la feinte que la tendresse ; l'art vous abuse, & l'estime va vous perdre....

Stryangée que la voix de tous les sages n'eût pu arrêter un moment, écoute

la voix d'un homme adroit qui le trompe. Il s'arrête, le fixe, l'interroge. — Qu'oses-tu dire? Qui t'a instruit? Quelle lumière viens-tu me présenter? — Je n'assure rien; j'entrevois, je crois deviner.... Une femme résister à sa passion, à l'amour le plus tendre, à l'amant le plus aimable, par des motifs si foibles! J'en soupçonne de plus puissans. Vous n'êtes pas aimé; on vous flattoit pour arrêter la guerre, on vous renvoie pour vous punir de la victoire.

Le confident se tait, & le Prince soupire. Qu'as-tu fait, s'écria-t-il? Quelle trouble affreux tu répands dans mon cœur? Se pourroit-il?... Quoi, l'objet de tant d'estime!.... l'objet de tant d'amour.... Il n'ose achever.... Ses pensées confuses expirent sur ses lèvres.... Il se reproche le soupçon; il sent mourir la sécurité.... Il marche au hasard. La rêverie le conduit vers une maison située sur la route; il entre sans réflexion; il s'assied; il rêve encore; il demande une plume; il veut écrire. Quelles idées peuvent sortir d'un esprit qui ne raisonne plus? Il écrit.

J'ai peu de mots à vous dire. Je vous ai sauvé la vie , & vous me donnez la mort. Si vous êtes sincère , j'admire la vertu , & je bénis l'amour dont je deviens la victime. Mais si vous m'avez trompé , si la fausseté vous inspire , si mes tourmens ne sont qu'un triomphe pour vous , je desire , je demande aux Dieux.... Il s'arrête , se tourne vers son ami , le regarde , le fixe.... Non , dit-il , en jettant la plume , & déchirant le papier , ces mots horribles ne blesseront point ses yeux ; tu m'as trompé , ou tu t'abuses toi même : Zarine coupable de fausseté ! Zarine indigne de ma flamme ! Non , encore une fois , elle aura mon estime jusqu'au tombeau ; laisse-moi , mon sort m'est moins affreux que ta présence.

Dans cet état , les larmes coulent de ses yeux ; il tombe sur un siège ; il ne peut plus parler ; chaque regard exprime une douleur ; chaque sanglot semble être le dernier ressort de son ame.... Le confident se précipite à ses genoux ; il avoue son innocent artifice ; il nomme Zarine avec tous les termes du respect & de l'admiration : il le conjure de vivre , de vivre

pour aimer , pour admirer la plus digne femme. . . . Stryangée lui prend la main. Mon ami ! quand on aime autant que je fais , quand on souffre autant que l'on aime , on craint la vie & non la mort. Tu ne fais point le trait que sa vertu a imprimé dans mon cœur. Je ne puis plus l'aimer sans l'avilir : une lumière divine m'éclaire. J'ai connu le devoir ; Zarine l'inspire en aimant ; je respecte les Dieux, Zarine est leur image. Cyaxare & sa fille n'auront rien à me reprocher ; je pourrai m'estimer moi-même ; je serai digne de l'objet qui m'a charmé.

Le Confident frémit. Il embrasse encore ses genoux ; il emploie ces discours que la douleur trouve si foibles. Le Prince ne l'interrompt point. Ses pensées s'élèvent au-dessus de toutes les idées humaines. Cette mort que l'amitié veut écarter , est l'objet de son espérance. . . . Il regarde le confident , ses larmes le touchent ; il prend encore sa main. Mon ami, souffre que j'écrive ; ne trouble point la douceur du sentiment que je vais exprimer ; il me reste une dette à payer. Je meurs convaincu que Zarine est l'amante

la plus respectable qui fut jamais ; le plaisir de lui dire est mon devoir ; laissez-moi le remplir.... Il écrit. Son billet est conçu en ces termes.

Ce n'est point le désespoir qui m'inspire le desir de la mort. Je meurs pour m'acquitter envers vous. Vous imiter est le tribut de la reconnoissance & de l'amour : en m'apprenant à penser , vous m'avez appris à mourir. Soyez tranquille sur le motif de ma résolution ; elle n'a quela vertu pour principe. J'ai senti qu'en vivant , je pourrois m'avilir par des regrets ; & je prévins par le coup que je vais me porter , le malheur d'être indigne de vous. Nous séparer ainsi , c'est prouver que jè méritois de vous être uni , si mon destin avoit pu le permettre....

Le billet écrit , il le relit , le baise ; l'inonde de ses larmes , écarte le Confident , tire son poignard & se tue.... Le Confident revient ; le Prince l'embrasse , lui remet le billet pour Zarine , le conjure de veiller long-temps sur ses jours , & voit finir les siens....

Le manuscrit grec ne s'étend pas plus loin. L'histoire nous dédommage, en partie ; de cette perte, en nous apprenant que Zarine, digne de son amant, de son trône & de sa réputation, survécut à Stryangée, sans cesser jamais de lui être attachée ; qu'elle fut, jusqu'au tombeau, l'amie & l'alliée des Mèdes ; qu'animée par l'estime que lui donnoit pour elle-même le triomphe qu'elle avoit remporté sur l'amour, & croyant qu'on est capable des plus grandes choses, quand on a eu de si grands sentimens, elle tourna, pour ainsi dire, l'ardeur dont son ame sublime étoit encore animée pour Stryangée, vers les objets de la gloire. Ce qu'elle fit, dans ces dispositions, a peut-être besoin d'un garant pour être cru : *Elle subjuga, dit l'Historien Grec Ctésias, les peuples les plus barbares des environs, ceux mêmes qui étoient les plus fiers, qui avoient eu l'audace de l'attaquer, & qui prétendoient s'assujettir la nation des Saces. Elle défricha beaucoup de terres incultes, & civilisa plusieurs nations sauvages : elle fit bâtir un grand nombre de villes, & généralement elle augmenta fort le bonheur de ses sujets. C'est pourquoy, ajoute-t-il, on honora sa mémoire, après sa mort, par des monumens publics de reconnoissance ; & l'on consacra sa vertu*

par un tombeau beaucoup plus magnifique que celui des plus grands Rois. On y éleva une pyramide à trois angles , dont chaque côté avoit trois stades de long , & la hauteur étoit d'un stade. (Chacun fait que le stade étoit de 125 pas , & le pas de cinq pieds.) On ajouta , au-dessus de ce tombeau , une statue d'or colossale ; on lui consacra , à jamais , les honneurs héroïques. On lui déféra enfin toutes sortes d'avantages , & des privilèges plus considérables qu'à aucun des Monarques qui l'avoient précédée.



SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

Perceforest, Roi de la Grande-Bretagne.

CE Roman, dans l'exemplaire en trois tomes *infolio* à deux colonnes, que nous avons sous les yeux, & qui a appartenu au grand Colbert, est divisé en six Livres. Il est intitulé :

« La très-élégante, délicieuse, melliflue, &
» plaisante Histoire du très-noble, victorieux,
» & excellentissime Roi de la grant Bretagne,
» PERCEFOREST, fondateur du franc-palais, &
» du temple du souverain Dieu. Avec les mer-
» veilleuses entreprises, faits & aventures du
» très-belliqueux Gadiffer, Roi d'Ecosse; les-
» quels (Perceforest & Gadiffer) l'Empereur
» Alexandre-le-Grand couronna Roi sous son
» obéissance. En laquelle Histoire le Lecteur
» pourra voir la source & décoration de toute
» chevalerie, culture de vraie noblesse; & les
» prouesses & conquêtes infinies, accomplies
» dès le tems de Julius-César, avec plusieurs

» prophéties , contes d'amans , & leurs diverses
» fortunes , imprimés à Paris en 1531 ».

L'Amateur illustre qui daigne nous faire part des trésors de sa Bibliothèque , observe dans une Note manuscrite , qu'il y a eu une édition plus ancienne du *Perceforest* en 1528.

Au bas du frontispice du premier volume , on lit , en gros caractères , EGIDIUS GORMONTIUS. Il paroît que c'est le nom de l'Editeur : & tout à la fin d'un troisième tome on lit également en gros caractères , FRANÇOIS REGNAULT : c'est probablement le nom du Libraire ou de l'Imprimeur. L'Auteur n'est point nommé ; il est bien sûr que ce n'est pas cet *Egidius Gormontius* , qui , tout au plus , a présidé aux Editions imprimées.

On lit , au second Chapitre , que le *Perceforest* fut d'abord écrit en Grec , puis traduit en Latin , à la demande de Guillaume ; Comte de Haynaut , sous le règne de Philippe-le-Bel , par un Moine de l'Abbaye de Saint-Adelain. On lit aussi , dans le cours de l'Ouvrage , que ce fut Cressus , Ecrivain contemporain d'Alexandre-le-Grand * , qui ré-

* Et cependant intitulé ici *Sage-Clerc* , & *Aumônier de Perceforest*.

digesta les faits & gestes de Perceforest & de ses braves Chevaliers; que ces Mémoires de Cressus furent recneillis par Paus-tonnet, Héros d'armes & continués par Pousson, fils de Paus-tonnet, l'un & l'autre postérieurs, sans doute, au Roi Artus, dont ce Roman-ci fait mention, encore que Paus-tonnet se donne effrontément pour témoin oculaire des exploits de Perceforest, qu'il suppose avoir été couronné Roi de la Grande-Bretagne par Alexandre le Grand; & à qui, par un excès d'inconséquence, il prolonge la vie jusques sous l'Empire de Claude, & même plusieurs générations par delà, puisqu'il fait convertir Perceforest à la Foi Chrétienne, par des descendans de Joseph d'Arimathie. Il ne résulte, sans doute, rien de certain de tant de licences chronologiques & de tant de faits qui se détruisent, si ce n'est que le Roman de Perceforest est d'une assez haute antiquité, mais dont il n'est pas aisé d'assigner la vraie date.

Quoi qu'il en soit, l'Editeur (car il avoue que cet Ouvrage est *d'autrui*.) dédie le PERCEFOREST à la Noblesse Françoisé, dans un *Prologue* dont plusieurs traits méritent d'être conservés, soit parce que la Nation Françoisé y est magnifiquement louée, soit parce qu'il y est fait mention

de plusieurs de nos anciens Ecrivains , soit parce qu'on y trouve une idée générale du Roman dont nous allons rendre compte.

« Aux très-excellents belliqueux, invictissimes & insupérables Héros François, salut, honneur, prouesse, victoire & triomphe.

» Tout gentil entendement, Seigneurs très-magnanimes, se doit parforcer & ingérer de vous priser, honorer, collauder, & s'employer à magnifier vos impérissables louanges. Certes ! tous bons esprits amateurs de vertueux gestes se y doivent entièrement employer. Car ils y trouveront l'unique recueil de toute foi, loyauté, intégrité, & prouesses, résidentes en vos invincibles & très-nobles cœurs, & y entées par les impérissables gestes de vos très-inclits prédécesseurs. En cette très-animeuse mer, se sont exercés le facunde Gaguin, le preux Argenton ; (Philippe de Commines) la source de savoir, Budé ; le très-éloquent (Paul) Emyle ; le délicieux Collin ; Maire, (Jean le Maire de Belges) l'illustre ; le concueilleur (*faiseur de recueils*) Bochet ; les Maroniens (*comparables à Virgile Maron*) Marots ; & tant d'autres excellents esprits qui ont acquis indé-

» lébile bruit & exaltation. Souffrez...
» Seigneurs très-illustres , que faute de pouvoir
» vous présenter du mien , j'emprunte l'autrui.
» Or est venue en mes mains la très - plaisante
» histoire du très - noble Roi Perceforest , d'au-
» tant digne de vous être présentée , que vous
» excédez en toute noblesse toute autre noblesse.
» Car c'est la vraie institution & érudition de
» Chevalerie ; le franc palais aventureux ; le tem-
» ple au souverain Dieu ; la discipline & école
» des preux , & la source de magnanimité. Vous
» y verrez , ô magnifiques Seigneurs , le vaillant
» Perceforest , & le noble Gadiffer , son frere ,
» couronnés par le conquereur Alexandre le
» Grand , & institués Rois , l'un de la Grant-Bre-
» taigne , l'autre d'Ecosse. Vous verrez l'ordon-
» nance du *Franc-Palais* * , où n'étoit loisible à

* Perceforest est donc l'Instituteur d'un Ordre de Chevalerie , intitulé du *Franc-Palais*. Si cet Ordre , dont nous ne connoissons pas plus les statuts que ceux de l'Ordre des Chevaliers de la Table Ronde , est regardé comme ayant réellement existé , (& ils n'ont pas plus de droit à notre créance l'un que l'autre) il est le plus ancien de tous les Ordres vrais ou faux ; car l'his-

» cueur recréu de trouver adresse. Vous ver-
» rez douze Chevaliers , tous fils de Rois ,
» venir en état privé , dissimulant leur royale
» origine , pour plus à liberté exercer cheva-
» lerie. Vous leur verrez vouer douze vœux * ,
» le moindre plus difficile que les douze labeurs
» du grand Hercule. Vous verrez iceux vœux
» accomplis & mis à fin. Vous verrez douze
» triomphans tournois , où chacun d'iceux Che-
» valiers emporte le prix , & obtient celle
» pour laquelle il avoit fait le vœu. Vous y
» verrez les magnifiques festins , les précieux
» prix & joyaux. Vous verrez les déduits de
» plusieurs amans , les peines , martyrs &

toire de Perceforest remontant plus haut que celle
du Roi Artus , les Chevaliers du Franc - Palais sont
plus anciens que ceux de la Table Ronde.

* Ces vœux sont un des morceaux les plus singu-
liers & les plus importants de l'Ouvrage. Ils sont rap-
portés par la Colombiere , dans son Théâtre d'Hon-
neur & de Chevalerie , comme le modèle des vœux
de Chevalerie de ce tems-là. Mais comme l'exposé
que nous en voulons faire , couperoit le fil de notre
Extrait , nous l'avons renvoyé à la fin.

» plaint d'eulx & de leurs amis. Vous verrez les
» incroyables forces des enchanemens dont se
» couvroit le déloyal Darnant en ses forêts.
» Vous le verrez suppéditer (*supplanter*) &
» mettre à mort par le victorieux Perceforest.
» Vous verrez les admirables puissances de la
» Royne Faée, & aussi de Morgane. Vous verrez
» Bruant sans foy, ennemi des Chevaliers du
» Franc-Palais, plusieurs fois les décevoir; & à
» la parfin les verrez vaincre & mettre à mort
» par Passelyon, enfant d'ung an, & en cet âge
» déjà Chevalier. Vous verrez Betidès, fils de
» Perceforest, outre le gré de son père, suivre
» la déloyale Circès. Vous verrez par quel art
» elle gagna la grace de Perceforest & de la
» Royne sa femme. Comme à la suggestion
» d'elle, Lucès Romain, son premier ami, entre
» en grace; & par quels moyens ils conspirèrent
» à la destruction de la Grant-Bretaigne. Vous
» verrez Julius-César y descendre, & la furieuse
» & horrible bataille où les preux du Franc-
» Palais furent deffaits. Vous verrez en après,
» la tige de Gadiffer, Roi d'Ecosse, refleurir &
» restaurer tout le pays. Vous verrez le gentil
» esprit Zéphir illuder à plusieurs Chevaliers, &
» leur faire maint services. Vous verrez finable-

» ment les Chevalereux Gallafat gagner l'épée
» vermeille, & l'écu au signe de la croix. Vous
» verrez merveilleuses visions au temple du
» Dieu souverain, & chasser tous les mauvais
» esprits & enchantements des pays d'An-
» gleterre & d'Ecosse. Bref, vous verrez nom-
» bre de merveilleuses entreprises, guerres,
» aventures, prophéties, delectables propos,
» chevalereuses doctrines & exemples salu-
» taires, &c. &c. ».

Nous nous garderons bien de promettre à nos Lecteurs de leur faire voir rigoureusement tant de choses. Nous ne leur supposons pas la curiosité peu délicate, & l'avidité indistincte de nos bons aïeux pour les fictions les plus grossières. Il y a un choix à faire parmi celles que nous offre le Roman de Perceforest; & c'est ce choix que nous allons offrir.

Une considération assez digne d'étonnement, c'est que le Roman de Perceforest, où la vérité, la vraisemblance & la chronologie sont si maltraitées, débute par des recherches très-sérieuses & très-savantes sur l'histoire primitive de la Grande Bretagne, & sur la géographie de

cette isle. Jules-César, Pithias, Isidore, Pline, Eusèbe, Solin, Bède, &c. &c. y sont cités avec tout l'appareil de l'érudition, enforte que rien ne ressemble plus à l'avant propos, ou au premier chapitre d'une histoire réelle. C'est le temple des mensonges, & le vestibule de la vérité.

L'Auteur au reste ne joue pas long-tems le personnage d'Historien. Immédiatement après ces préliminaires, il entre dans le vaste pays des fables, & n'en sort plus.

Selon lui, Enée, Prince Troyen, étant venu s'établir en Italie, eut pour fils Ascagne, qui eut pour fils Sylvius, dont le fils fut nommé Brutus. Ce Brutus tua involontairement son père à la chasse, malheur qui l'obligea de s'exiler. Ce Prince errant arriva dans les Etats d'un Roi Grec, nommé Pandrasus, qui retenoit dans l'esclavage un grand nombre de descendans des fugitifs de Troie. Brutus forma une révolte parmi eux, se mit à leur tête, fit la guerre à Pandrasus, & le vainquit. On fit ensuite un accommodement, au moyen duquel Brutus épousa Inogène, la fille aînée de Pandrasus, puis eut

la liberté de se remettre à la tête de ses Troyens, pour aller conquérir quelque Etat hors du domaine de son beau-père. En conséquence il équipa une flotte, & fit une descente en Albion, aujourd'hui la Grande-Bretagne, & qui, selon le Romancier, reçut ce nouveau nom de Bretagne, ou Bretagne, de ce même aventurier Brutus*. Celui-ci trouva à son arrivée d'autres Troyens avec qui il fit alliance, & qui étoient déjà établis en Cornouaille, Province ainsi nommée de Corineus, Chef de ces autres Troyens, ou pour une autre cause rapportée par le Romancier, & qui ne mérite pas qu'on s'y arrête. Les deux Chefs se prêtèrent un mutuel secours, & s'emparèrent, non-seulement de toute la Grande-Bretagne,

* Cette partie de l'Histoire de Perceforest forme le fonds & le sujet du Roman du Brut, le plus fameux de tous ceux que nous avons en vers, & celui où est expliquée le plus clairement l'Histoire fabuleuse de la Grande-Bretagne. Nous en avons déjà parlé à l'occasion du Roman de Merlin.

mais même de plusieurs territoires des Gaules, où ils firent une descente, & où Brutus fonda la cité de Tours en Touraine. Brutus & Corineus eurent chacun une florissante & nombreuse postérité, dont le Romancier fait descendre Brennus & Benlinus, qu'il suppose fils de Didimallo, Roi de Bretagne. Brennus fut un grand conquérant, qui se rendit maître de la cité de Sens dans les Gaules. A la tête de ces mêmes Sénonois, ses nouveaux sujets, Brennus tourna ses armes contre l'Italie, où il prit la ville de Rome. Ce conquérant ne revint point en la Grande-Bretagne, qui, par ce moyen, resta en entier sous la puissance de Belinus. Celui-ci eut pour fils & successeur Baptruch, qui permit à une troupe d'Ibères, ou Espagnols fugitifs, de s'établir en Irlande, à laquelle ils donnerent le nom d'Hibernie. A Baptruch succéda Guincelin; à Guincelin, Siffilius; à celui-ci, Morindus, à qui succéda Corbanianus. Le Trône de la Grande-Bretagne fut ensuite successivement occupé par Argallo, par Elidurus, par Argantis, par Emmanus, par Rivolle, par Géronicus, par Cacellus,

par Coillus , par Porrex * , par Fulgentius , par Albadus , par Andragius , par Urianus , par Clédacus , par Cloténus , par Gurgucius , par Mérianus , par Blédudo , par Cincar , par Cénus , par Sissilius , second du nom , par Bédabied , par Arthimal , par Edot , par Rédion , par Rédercus , par Samul , par Pensel , & enfin par un Roi nommé Pyr , tous Princes de la lignée de Bélinus , frère de Brennus , & dont l'origine par conséquent remontoit , selon le Romancier , aux anciens Héros Troyens. A la mort du Roi Pyr , qui étoit contemporain d'Alexandre-le-Grand , les habitans de la Grande-Bretagne manquant de Roi , résolurent d'en choisir un. La Déesse Vénus , qu'ils

* Ce Roi Porrex , dont on ne fait véritablement que le nom (& encore est-ce par les Romains) , est pourtant le Héros de la plus ancienne Tragédie du Théâtre Anglois qui existe. Elle fut composée sous le règne de la Reine Elisabeth en 1565 , par Milord Bathurst , ou Sackville. On la joue encore , corrigée , sous le nom de Gorboduc.

avoient consultée, leur avoit ordonné d'aller le lendemain sur le rivage, leur promettant que là ils trouveroient un bon Roi pour les gouverner.

Or, en ce même tems (comme on vient de dire), Alexandre-le-Grand faisoit ses conquêtes en Asie.

« Le gentil Roy Alexandre, animé
» contre la cité de Babylone, se mit donc
» en chemin, & repassa par Inde-la-
» Majeure, qu'il avoit mise en sa subjec-
» tion. Et un soir il campa en la Province
» de Hospahc, auprès d'une cité qui
» étoit appelée Galde; & au-dessous de
» cette cité couloit une rivière qu'on
» appeloit le Far. D'icelle cité étoit Sei-
» gneur & Gouverneur ung Chevalier de
» très-haute prouesse, qu'on appeloit
» Gadiffer ».

Or, ce Chevalier ayant appris que Parménion, Lieutenant d'Alexandre, avoit (vu la nécessité des vivres) fait quelques courses sur le bétail de ceux de Galde, s'arma aussi-tôt à la tête de ses plus braves champions; ce qui donna lieu à un combat, dans lequel Parménion tua le brave Chevalier Gadiffer.

Quelque tems après, Alexandre fit rencontre du Chevalier Cessanus, frère de Gadiffer, & voulut lier conversation avec lui ; mais Cessanus le voyant vêtu à la Grecque, détourna la tête avec une aversion marquée, & Alexandre l'ayant civilement pressé de lui dire, du moins, la cause de cette aversion, Cessanus lui avoua qu'elle venoit de ce que le Grec Parménion, Lieutenant de l'armée Macédonienne, avoit tué son frère Gadiffer. Alexandre excusa Parménion, & appaisa, de son mieux, Cessanus, en lui représentant que tout s'étoit passé selon le droit de la guerre ; que la faute de la mort du brave Gadiffer n'appartenoit qu'au sort ; & qu'Alexandre étoit un Prince généreux, qui auroit à cœur d'indemniser un brave homme tel que Cessanus, de la perte qu'il avoit faite ; sur quoi Alexandre s'étant fait connoître, Cessanus ne lui fit plus de reproche, & lui avoua que la courtoisie d'un si grand Roi triomphoit de tout son ressentiment.

Alexandre joignit l'effet aux promesses ; & déclara la guerre à Claurus, qui avoit envahi le domaine & l'héritage des deux

enfans de Gadiffer, dont l'un se nommoit Bétis, & l'autre Gadiffer, second du nom. Dans cette guerre, qui fut très-sanglante, le parti des deux orphelins triompha, & Claurus fut tué de la main de Cessanus ; mais celui-ci fut tué lui-même dans une seconde rencontre, où Alexandre, quoique vainqueur, perdit beaucoup de monde. La bataille fut si meurtrière, que du parti de Claurus il ne resta en vie que trois guerriers de marque ; savoir, Porus, fils de Claurus, Cassel, Seigneur de Bradois, & Mariencus de Prize, ou, comme l'Auteur l'appelle ailleurs, Marfion de Presse, ou Marisian le Persan.

« Ce dernier qui étoit moult renommé
» de sens & de bon conseil, & bon Che-
» valier de son corps, étoit oncle de
» Claurus. Quand le victorieux Roi
» Alexandre les eut tous trois prisonniers
» par devers lui, il se comporta en homme
» qui étoit moult sage & bien avisé, &
» qui favoit faire de son ennemi un ami.
» Sachant donc que Porus aimoit la pu-
» celle Féronas, il le fit approcher, & lui
» dit : Sire Chevalier, vous voyez que

» vous êtes mon prisonnier, & que de
» vous je puis faire à mon vouloir. Si ai-
» je pourtant compassion de vous, & de-
» sire d'avoir votre amour, & voici ce
» que je ferai. Le Royaume de votre
» père que j'ai gagné à l'épée, je vous
» l'offre, sous cette condition que vous
» prendrez à mariage la pucelle Féronas,
» que vous aimez, je le fais bien, & veux
» que la paix soit ainsi confirmée entre
» les deux pays; & quant au regard de
» Cassel, il aura la pucelle Soras; & Bétis,
» fils aîné du brave Gadiffer tué par Par-
» ménion, aura Idorus, sœur de Soras,
» pour ce que je fais bien que les deux
» Chevaliers, ne haïssent pas les deux pu-
» celles. Et au regard de Marislan le Per-
» san, il aura la belle Héliot, leur cousine.

» La paix ainsi confirmée entre les deux
» pays, il ne demeurera plus à marier, sinon
» Gadiffer. Et par ma foy, dit le Roi
» Alexandre, si je savois qu'il y eût pu-
» celle où il eût son cœur mis, il me coû-
» teroit largement de ma terre, premier
» que je n'accomplisse son desir. Et adonc
» s'avança Parménion, & dit au Roi
» Alexandre: Sire, le Chevalier ma par-

„ donné la mort de son père , que j'ai
„ mis malheureusement à mort dans un
„ combat ; ainsi , s'il veut , je lui don-
„ neray Lidorie ma nièce , fille de ma
„ sœur. Quand Gadiffer eut oui parler
„ Parménion , il le remercia moult gran-
„ dement , car le Chevalier l'avoit ja
„ mise en son amour , pour le sens & la
„ beauté qui étoient en elle ; & ainsi
„ furent toutes ces nopces faites „.

Celles de Porus se firent dans la cité de Glodofard dont il étoit Roi , & où il désiroit couronner la belle Féronas sa femme. Alexandre fit les honneurs de cette cérémonie , accompagné de Cassel qui étoit du pays ; d'Idorus , femme de Cassel ; de Gadiffer & de sa femme ; de Floridas & Lyonel , deux *Princes Chevaliers* attachés à Alexandre , & de beaucoup d'autres Chevaliers. Marsion de Perse eut charge de gouverner les pays avec sa femme Héliot la Belle ; & Parménion eut le suprême commandement des troupes en l'absence du Roi.

„ A une lieue de la cité de Glodofard ;
„ étoit une isle en mer , qu'on appeloit
„ Cicéron , là où on adoroit la Déesse

» Vénus, & tous ceux du pays y alloient
» tous les ans en pèlerinage le jour de la
» Dédicace. Quand le Roy Alexandre
» sceut ce pèlerinage, il lui prit dévotion
» d'y aller avec toute la compagnie ».

A peine s'étoit-on mis en mer, qu'il survint une effroyable tempête qui écarta la flotte de sa route & la jeta sur les côtes Britanniques, dans l'époque de la mort du Roi Pyr, & de l'oracle rendu par la Déesse Vénus, en vertu duquel la Nation Britannique se flattoit de trouver sur la côte de la mer, un bon Roi qui gouverneroit mieux ces peuples qu'ils ne l'avoient été sous le règne précédent.

Trouvant donc sur le rivage le Roi Alexandre & les Chevaliers de sa suite, ils lui firent part de l'oracle de Vénus, & le prièrent de leur donner un Roi qu'il choisiroit parmi ses Chevaliers. Alexandre jugea à propos de leur en donner deux; savoir, Bétis & Gadiffer : il déclara Bétis Roi de Bretagne, & Gadiffer Roi d'Ecosse. Ces deux Princes, ainsi couronnés par Alexandre, lui firent hommage de leur Royaume, & se reconnurent ses vassaux. Ce fut à l'occasion de

ce double couronnement , qu'Alexandre , pour rendre la cérémonie plus brillante , institua les premiers tournois de Chevalerie , dont le début étoit d'éguillonner & remettre en vigueur l'ancienne bravoure des Bretons.

« Et bientôt fut sçue par toutes les
» isles voisines la solemnité du tournois
» qui se faisoit. Si s'assemblèrent Dames
» & Damoyelles , & Chevaliers de tous
» pays ; & grand déduit fut de voir porter
» les joliverés & noblesses que Dames &
» Damoyelles envoioient aux jeunes
» Chevaliers , leurs amoureux , pour
» eux parer pour l'amour d'elles. Et tantôt
» après , montèrent les Héraults
» d'armes , qui alloient criant par les
» tentes : montez à cheval , Seigneurs
» Chevaliers ; montez , & allez acquerre
» honneur ; car maintenant aperra la
» grande prouesse en la Grande-Bretagne ,
» qui trop y a dormi.

» Et alors vous eussiez vu tirer chevaux
» hors des étables , ceindre & appareiller
» Chevaliers armés , & parer plusieurs
» nobles montures. Et eussiez vu lors
» Dames & Damoyelles par grandes

» compagnies aller voir les hours pour
» voir les assemblées des Chevaliers , &
» elles y alloient tant noblement accou-
» trées , que c'étoit merveille ; & cela
» étoit un grand embrâsement d'amour
» aux Chevaliers amoureux.

» Et adonc passa , premièrement le
» Roy Alexandre , accompagné de cent
» Chevaliers du pays , & après luy ve-
» noit Bétis , Roy de Bretagne , accom-
» pagné aussi de cent Chevaliers. Et
» après luy marchoit Gadiffer , Roy
» d'Albanie (d'Ecosse) , accompagné
» de cent Chevaliers , tant de son pays
» que des isles voisines. Et quand ils fu-
» rent tous assemblés en la place , le Roy
» Alexandre voulut commencer le tour-
» noy tout le premier contre le Roi des
» Bretons , & cette joute fut suivie de
» plusieurs autres ».

Nous ne nous arrêterons point à la description de la plupart de ces joutes , dont les récits se ressemblent presque tous ; mais celle du Chevalier Bossu nous paroît mériter une exception en faveur de la bizarrerie du personnage & de la singularité du tableau.

« Le Bossu de Suave étoit de la nation
» de Troye , & étoit très-preux & hardi
» Chevalier; mais il étoit laid & défiguré;
» car il avoit les épaules hautes & bos-
» sues , & le haterel (*le col*) avoit court ,
» & la tête grosse , & avoit le corps court ,
» & avoit les bras gros , longs & ossus ,
» & pleins de nerfs ; & si longues étoient
» ses jambes & ses cuisses , qu'il joignoit
» ses pieds ensemble par-dessous le ven-
» tre d'un gros cheval , & en cet état le
» ceignoit si fort comme s'il n'avoit poi-
» tral , fangles ni selle ; & étoit si fort de
» ses bras , que lorsqu'une fois il tenoit
» un Chevalier de ses bras , jamais de luy
» ne pouvoit échapper ; & il armoit si
» fort sa tête & ses épaules , que jamais
» il ne pouvoit être de nul grevé ».

Le Bossu de Suave avoit un vassal ;
nommé Dignas , à qui Gadiffer s'attacha
vivement durant le tournois , tellement
qu'il étoit prêt de le forcer de se rendre.

« Ce que voyant le Bossu , il en fut
» presque enragé , & prit lors Gadiffer par
» les côtés , & l'estraignit si fort , que
» Gadiffer ne se pouvant aider , laissa
» aller Dignas pour songer à sa propre

» défense. Cependant que le Bossu as-
» traignit Gadiffer d'un bras, de l'autre
» main il tira son épée, & commença à
» fêrir Gadiffer du pommeau, sur les
» épaules & sur les bras, de si grands
» coups, que peu s'en falloit qu'il ne le
» froissât tout; & par le moyen des coups
» qu'il luy donnoit, il le menoit quasi à
» sa volonté. Quand le preux Chevalier
» le Tors vit Gadiffer ainsi mené, il cou-
» rut sus au Bossu, & le fêrit de l'épée
» sur la tête, qui étoit moult grosse, un
» si grand coup, qu'il sembloit que ce fût
» foudre. Mais le Bossu ne se bougea
» oncques, car il avoit la teste plus dure
» que pierre. Lors le Tors fiert (*frappe*)
» refiert (*refrappe*) quatre coups, tous
» de route (si grands qu'il put luy rame-
» ner) sur le dos : mais le Bossu ne s'en
» mouvoit aucunement; car il avoit l'es-
» chine & la bosse du dos aussi dures
» que pierre, dont le Tors fut quasi en-
» ragé de dépit. Et quand le Tors vit
» qu'il ne pouvoit endommager le Bossu
» du fer de son épée, il remit l'épée au
» fourreau, & le cuide aherdre (*pense*
» *enlever*) par la tête, du bras seneste;

„ mais il avoit le haterel (*col*) si court ;
„ qu'il ne pouvoit mettre le bras entre
„ ses épaules & la teste, & partant, ne le
„ pouvoit tenir ; parquoy il le voulut
„ prendre par le corps ; mais il étoit quasi
„ tout dedans la selle ; & alors il le prit
„ son bras dextre dont il tenoit son épée,
„ & commença à le tirer, & à fêrir son
„ cheval des éperons, le cuidant (*pen-*
„ *sant*) ôster hors de la selle. Mais rien
„ ne luy valut ; car il avoit embrassé le
„ cheval par le ventre avec ses jambes,
„ si très-fort, qu'il eût fallu lever le che-
„ val en l'air ; car il eût resté pendu aux
„ jambes ; & Gadiffer, qui avoit accolé
„ le Bossu par les côtés, lui donna si
„ grands coups sur le heaume, du pom-
„ meau de son épée, qu'il sembloit que
„ la cervelle du Bossu lui dût faillir par
„ les yeux ; & de tout, il sembloit qu'il
„ ne luy fût rien. Ains, le tenoit si fort
„ Gadiffer, que si le Tors n'eût tenu le
„ bossu par le bras, il eût versé Gadiffer
„ hors du cheval „.

L'Auteur fait ici survenir une horrible
mêlée de tous les champions qui, pre-
nant parti, les uns pour Gadiffer, & les

autres pour le preux Bossu, sembloient vouloir réunir toutes leurs joûtes particulières en une seule. L'appareil de la guerre alloit devenir une guerre réelle ; l'émulation faisoit place à l'animosité, & un simple jeu de chevalerie alloit dégénérer en une atroce boucherie, lorsque les cris & les éjulations des Dames firent comprendre à Alexandre & au Roi de Bretagne, qu'il étoit tems de licencier les champions. On sonna donc la retraite, signal qui fit quitter prise aux plus acharnés, & qui fut donné fort à propos pour plus d'un personnage, à qui la journée alloit devenir funeste.

Ce tournois fut suivi d'un projet qu'eut le Roi Bétis de faire construire un palais dont la charpente devoit être prise dans une certaine forêt qu'il indiqua à Nicorans, l'un des anciens Chevaliers de sa suite. Mais celui-ci lui déclara qu'il n'en feroit rien, n'y ayant, dans tout le Royaume, aucun homme assez téméraire pour couper dans la forêt du Glar (c'étoit son nom) un seul arbre, parce que les enchanteurs la défendoient par leurs maléfices. C'est ici la forêt de Marseille,

défendue par une antique superstition , chez Lucain ; ou , si l'on veut , ce sera la forêt enchantée de la Jérusalem du Tasse. Mais chez ces deux Poètes , la poésie la plus riche couvre de sa magie insinuante les ressorts grossiers de la nécromancie romancière , au lieu qu'ici la sorcellerie est à nud , sans aucun art de la part du narrateur. Quoi qu'il en soit , le héros Bétis monte à cheval , & il écarte , par sa seule intrépidité , toutes les barrières phantastiques qui s'opposoient à son dessein , à l'exemple de Tancrède dans le Tasse , de César dans la Pharsale , & d'Enée au sixième Livre de l'Enéide.

Il est bon seulement d'observer que le Roman de Perceforest est antérieur à la Jérusalem délivrée ; d'où il faudroit conclure que le Tasse n'a point dédaigné de profiter de quelques idées de ce Roman dans sa Forêt enchantée. En effet , Bétis , prêt à faire grace à l'enchanteur Darnant , à qui il va couper la tête , & se laissant un instant émouvoir par les prestiges de cet enchanteur , qui prend alors la ressemblance de la belle Idorus , femme de Bétis , sembleroit avoir fourni la situation la plus intéressante de la Forêt enchantée

du Tasse, lorsqu'un démon prend la voix de la belle Clorinde, pour ralentir le courage, & ébranler le cœur de l'intrépide, mais amoureux Tancrède.

La forcellerie du Chevalier Darnant, cet enchanteur de la forêt Britannique, ne put le préserver de la mort; & Bétis, malgré tous les prestiges du Chevalier nécromancien, lui coupa la tête; mettant ainsi fin aux enchantemens qui rendoient la forêt du Glar impraticable; car Darnant étoit le plus habile & le plus redoutable de tous les Chevaliers magiciens établis dans cette forêt.

Cet exploit confirma à Bétis le surnom de Perceforest qu'il avoit déjà, & que Darnant ignoroit qu'on lui eût donné, par un effet de la haine qu'on portoit à cet enchanteur. « Car ayant jetté son sort pour
» savoir quand il mourroit, son sort luy
» dit que ung Roy d'Angleterre le tiendroit.
» Donc l'enchanteur demanda : & comment est son nom? & son sort luy dit
» qu'il seroit nommé Perceforest. Darnant avoit donc ses espions & explorateurs en Angleterre, pour savoir si nul
» y étoit qui fût nommé Perceforest; &
» disoit que sitôt qu'il en seroit averti, il
» le

» le feroit occire (*tuer*), & le déceut son
 » sort ; car quant il ouit parler que le
 » Roy Alexandre devoit faire un Roy
 » d'Angleterre, il eut grand paour, &
 » envoya incontinent savoir comment il
 » étoit nommé. Et adonc il sçut de cer-
 » tain qu'il avoit nom Bétis, & ainsi fut
 » déceu ; car ce fut le second Roy d'An-
 » gleterre à qui on donna ce surnom ; &
 » on l'avoit même donné à nombre de
 » simples Chevaliers, pour ce qu'on sa-
 » voit que ce nom devoit être fatal à
 » Darnant, & pour le desir qu'on avoit
 » de voir sa mort ».

Darnant avoit enlevé de force la belle
 Gloriande, fille du Seigneur de Listenois,
 & lui avoit prescrit un terme de quelques
 mois pour tout délai, après quoi il devoit
 la contraindre à l'épouser. Elle se trou-
 va donc délivrée d'une grande terreur
 par la mort de ce méchant homme : elle
 en fit ses remerciemens au Roi d'Angle-
 terre, à qui elle rendit hommage de ses
 fiefs ; & elle invita tous les Chevaliers
 vassaux de Darnant à suivre cet exemple.
 La plupart se laissèrent persuader ; &
 plusieurs même n'attendirent point

l'exemple de cette Dame. De ce nombre fut un Chevalier Nain, nommé *Pinguès*, qui même avoit contribué à la mort de Darnant, en criant à Perceforest de ne lui point faire de grace ; & qui lorsque Perceforest eut coupé la tête à cet enchanteur, la mit au bout d'une pique, & l'alla montrer ainsi dans toute la forêt. Il pensa en coûter cher au Chevalier Nain ; car ceux du lignage de Darnant l'ayant rencontré, voulurent le pendre à un arbre ; ce qu'ils eussent exécuté, sans la rencontre d'Alexandre, qui, par sa valeur le retira de leurs mains, & peu après, le Nain retomba en celles d'autres Chevaliers du lignage de Darnant, qui auroient tiré de lui la même vengeance, sans Gadiffer, Roi d'Ecosse, qui survint à propos pour le secourir.

Ce Chevalier Nain étoit neveu d'une Dame d'une grande beauté, nommée *Sebille*, autrement la Dame du Lac, qui étoit une habile enchanteresse, & à qui le Romancier prête une intrigue d'amour avec Alexandre-le Grand. Nous nous y arrêterons volontiers, d'autant que ces amours sont décrites avec une naïveté

assez précieuse ; & que sur tout les adieux d'Alexandre & de Sebille ont quelque chose de noble ensemble & de touchant. Alexandre ne voyant pas revenir Perceforest qu'il s'avoit s'être avancé fort avant dans la forêt enchantée, se mit à le chercher, accompagné du seul Chevalier Floridas, avec qui il eut occasion de sauver la vie au Chevalier Nain, qu'on alloit pendre ; & comme ils ne le purent secourir sans livrer combat, il arriva qu'Alexandre sortit de cette rencontre vainqueur, mais blessé ; & qu'ayant poussé plus loin, Floridas & lui se trouvèrent devant le château de la belle Sebille tante du Nain, qui les accueillit de son mieux, & qui conçut un violent amour pour Alexandre, quoiqu'il fut blessé, & qu'elle ignorât qui il étoit, ne le prenant que pour un simple Chevalier qui cherchoit Perceforest.

« Cependant que la Dame parloit au
» Roy Alexandre, elle se prit à l'aimer,
» & lui dit : Sire Chevalier, ne soyez
» pas trop pensif de trouver Perceforest.
» Mais demeurez céans, je guarirai vos

» plaies ; & cependant je le ferai cher-
» cher. Dame, dit le Roy, nous ne pou-
» vons ; car avons fait vœu de toujours
» chevaucher, & de ne reposer en ung
» lieu que une nuit, tant qu'ayons trou-
» vé le Roi Perceforest. Quand la Dame
» entendit cela, elle pensa en elle-même
» qu'elle en feroit autrement ; & ainsi
» fit elle. Car le Roy & Floridas demeu-
» rèrent quinze jours dans son château,
» & n'y cuidèrent (*crurent*) avoir demeu-
» ré que une nuyt ; tellement que la
» Dame se trouva enceinte du Roy,
» d'ung fils ; dont de ce lignage issit (*na-*
» *quit*) le Roy Artus. Quand Sebille
» vit que le temps étoit de laisser aller le
» Roy, elle le mit hors du châtei, & sa
» compagnie, montés sur leurs chevaux.
» Quand ils se trouvèrent hors, ils eu-
» rent grand merveilles où ils avoient
» été. Par ma foi, Floridas, (dit le Roy)
» je ne fais comment il m'a été fors tant
» qu'il m'est avis que Sebille soit une
» Dame de moult grand honneur & de
» grant beauté, & sage merveilleuse-
» ment. Sire, dit Floridas, vous dites
» vray : mais sachez que j'ai grant mer-

» veille d'où nous venons sitôt guaris de
» nos playes que d'une nuyct, mon en-
» tente n'étoit mie que je deusse être gué-
» ri que dedans quinze jours. Par ma foy,
» dit le Roy, ce m'est une grande mer-
» veille. Puis le Roy Alexandre fit ren-
» contre de Gadiffer, Roy d'Ecosse, & du
» preux Chevalier le Tors. Donc, dit le
» Roy, dites-moi, Gadiffer, & vous le
» Tors, avez-vous nulles nouvelles du
» Roy Anglois? Par ma foy, Sire, dit
» Gadiffer, il y a quinze jours ou plus
» que nous n'avons fait autre chose que
» chevaucher, mais encore n'avons-nous
» ouï nouvelles. Comment, dit Alexan-
» dre, nous nous partîmes (*séparâmes*),
» hier l'un de l'autre; & vous dites que
» avez chevauché quinze jours? En nom
» de Dieu, dit Gadiffer, il y a plus de
» quinze jours que nous nous sommes
» séparés. Gardez, dit le Roy, que vous
» dites. Sire, dit Gadiffer, il est ainsi :
» demandez au Tors si je dit vray ou non.
» Par ma foy, dit le Tors, Sire, il dit vé-
» rité. Certes, dit le Roy, vous êtes en-
» chantés, ou je le suis. Car il m'est avis
» pour certain que nous nous partîmes

» (*séparâmes*) hier, pour aller querre le
» Roy Perceforest votre frère. Sire, dit
» Gadiffer, il y a aujourd'huy quinze
» jours. Or, le Roy & Floridas ne pou-
» voient comprendre cette merveille,
» car ils ne cuydoient (*pensoient*) avoir
» été en queste que ung jour ».

Plusieurs Chevaliers enchanteurs, ainsi que tous ceux du lignage de Darnant, essayèrent de venger sa mort; ce qui donna lieu à plusieurs grands exploits de la part du Roi Alexandre & des Rois Perceforest & Gadiffer. Dragon, le fils aîné de Darnant, & Mallebranche, son frère, furent les plus difficiles à réduire. La majeure partie des prouesses de ces trois Rois, se passa devant le château de Mallebranche, & autour de Darnantes la cité. Mais revenons à Sebille.

Cette Dame se mouroit d'envie de connoître le nom du Chevalier à qui elle avoit accordé son amour. Elle lui avoit écrit une lettre fort tendre pour le savoir; & Alexandre qui avoit fait vœu de cacher son nom quelque tems, lui fit réponse que dans trois jours elle le sauroit.

Cependant Alexandre & Floridas , blessés de nouveau dans une rencontre avec ceux du lignage de Darnant , furent reçus dans un château nommé *la belle Maison* , qui appartenoit à une Dame nièce de Seville , & sœur du Chevalier Nain. Et d'aventure la belle Seville alla demander hospice à sa cousine dans ces mêmes circonstances , & par ce moyen , se retrouva avec l'objet de son amour.

« Quant Alexandre la vit si belle , le
» corps lui print tout à échauffer. Sire ,
» dit Seville , je vous prie qu'il vous plai-
» se que je sois autour de vous , tant que
» vous soyez guéri. Dame , dit le Roy ,
» moult me plairoit ; mais que je fusse
» assuré que sur moy ne mettez nul de
» vos enchantemens , car je ne vous fais
» mal gré que de ce que vous me rîntes
» en votre hôtel , plus que mon serment
» ne portoit. Sire , dit la Dame , de ce que
» j'ai fait vous crie merci ; car sachez que
» force d'amour me le fit faire. Et doref-
» navant envers nous je ne ferai enchan-
» temens nuls qui vous puissent dévier
» de votre propre volonté faire. Quant
le Roy fut assuré de la Dame , il en fut
merveilleusement joyeux , & dit , en

riant : » Dame , je me tiendrai pour heu-
» reux , se (*si*) une telle Dame me daigne
» prendre en charge de me playes guérir.
» Sire , dit la Dame , c'est tout mon desir
» qu'il vous plaise , mais que vous me
» veuillez faire connoître se (*si*) vous
» êtes le Roy Alexandre. Dame , dit le
» Roi , je suis Alexandre qui couronna
» Perceforest ; si vous prie , par fines
» amours , se tant m'aimez que vous ne
» le disiez à personne. Sire , dit la Dame ,
» je ne le ferois pour mourir. Quant ils
» se furent ainsi accordés , se (*si*) Sebille
» fut joyeuse , il ne le faut pas demander.
» Un peu après , alla Sebille regarder les
» playes du Roy , dont dit elle : Sire , ne
» vous esbahissez point : je vous aurai
» guéri dedans huit jours. Quand le Roy
» l'entendit , il en fut tout joyeux.

» Or , dit le conte , que le Roi Ale-
» xandre & Floridas , son compagnon ,
» demeurèrent en la maison de la Da-
» moyfelle qui étoit sœur du Nain , tant
» qu'ils furent guaris. Mais quant ils fu-
» rent guaris , le Roy Alexandre eut bien
» ses déduits léans (*dolents , condoléans*)
» car il avoit là qui bien ses playes re-
» muoit doucement , qui le couchoit &

» levoit tout à son vouloir. Car à chacune
» fois qu'on le couchoit & qu'on le levoit
» & remuoit, il étoit appareillé de celle
» qui son lóyer en prenoit, en le baissant
» ès yeux, bouche & viadré (*visage*); &
» le Roi qui tout ce désiroit, en étoit
» tout joyeux; dont il advint (dedans ce
» terme qu'il aima Seville, qu'il convint
» qu'il connût) que depuis, quand il dut
» partir du pays, il n'avoit onques été en
» si grant peine pour chose qui lui advint.
» Ung jour advint que le Roy étoit levé
» par ung matin, & Seville luy avoit af-
» fublé un mantel. Lors se prinrent par
» les doigts, & s'en allèrent jouer entre
» eux deux en un jardin, comme ceulx
» qui s'entr'aimoient, si que peu pou-
» voient-ils être l'un sans l'autre. Donc
» regarda le Roy Seville, qui si très belle
» étoit, qu'il pensa lui-même qu'après
» avoir été en moult de lieux, onques
» n'avoit vu une plus belle; & pensa que
» combien qu'elle ne fût Reine, si étoit-
» elle digne d'être aimée de plus grand
» qu'elle, par sa beauté. Et moult se te-
» noit bienheureux de ce qu'il pouvoit
» être bien venu d'icelle. Lors Alexandre
» regarde qu'elle pensoit moult fort; & la

» print par le menton ; & la baïsa par
» trois fois par droite amour ; & en bai-
» fant , il vit que les larmes luy filèrent
» des yeux , si grosses , que le Roy même
» en eût la bouche & le viadre (*visage*)
» mouillé. Quant le Roy sentit qu'elle
» ploroit , le cœur lui vint à attendrir ; &
» lui dit : belle très douce amie , que
» avez - vous à plorer si tendrement ?
» Dont luy répondit Sebille : Sire , je
» vois que je vous ai guéri , & fait tant
» que je vous ai rendu sain & haytie
» (*joyeux*) ; & par ce je crains que je
» n'aye pouvoir de jouir de vous de long-
» tems. Si étoit ores mon desir que vous
» fussiez autant courcé (*fâché*) du départ
» que je le ferai. Certes ! belle , dit le
» Roi , si plus ne vous falloir , je crois
» que vous auriez accompli tous vos de-
» sirs. Je ne me veulx pas vanter du bien
» aimer ; mais sachez que je vous aime
» de bonne amour. Ha ! Sire , dit Sebille ,
» je ne croirai nullement que vous m'ai-
» massiez autant que j'ai fait vous :
» car si autant m'aimiez , d'Angleterre ne
» partiriez. Quant le Roi entendit Se-
» bille qui l'aimoit sans faintise , il luy
» répondit , & dit : belle très - douce

» amie, je vous fais une demande, selon
» que votre cueur en jugera. Certes, Si-
» re, dit la Damoyfelle, dites hardiment:
» car je vous jure sur tous mes Dieux,
» que je vous dirai ce que j'en jugerai
» en mon cueur. Par ma foi, dit le Roy,
» bien me suffit. Or, je vous demande si
» j'étois à cela mené par la force de vo-
» tre amour que je ne m'en voulusse de
» vous partir, ne pour honte, ne blâme
» qui m'en pût advenir; & que délaissasse
» les armes, & que je misse en nonchal-
» loir l'honneur que j'ai entrepris d'ac-
» quérir, dont il ne me faut plus que Ba-
» bylone; je vous demande, par le fer-
» ment que vous avez fait, si vous lais-
» seriez demeurer entour de vous un si
» recréant (*lâche*) Chevalier. Sire, dit
» Seville, je vous jure, par le Dieu qui
» fait mieux aorer (*aimer, adorer*) que
» jà par moy de votre honneur ne per-
» drez; car certainement mieux vous
» aimerois loin de moi conquerrant
» honneur, que près de moy défaillant
» à prouesse; pourvu, toutefois, que le
» desir vous demeurât de retourner en
» temps & en lieu. Car puisque le retour
» seroit vers moy, foyez certain que

» moult me plairoit de vous voir suivre
» l'honneur; & plus nous seroit favou-
» reux en tems & en lieu, le déduit d'a-
» mour. Sitôt que le Roi eut entendu la
» réponse de Seville, il l'en aima mieux.
» Belle, ma très-chère amie, lui dit-il,
» votre réponse me plaît moult (*beau-*
» *coup*) & sachez que je vous en aime
» mieux que devant. Or, m'aimez; &
» me soyez bonne & loyale: car je vous
» promets que si tôt que j'aurai achevé
» l'entreprise que j'ay encommencée,
» je vous reviendray voir comme votre
» ami, si les Dieux me faulvent la vie.
» Sire, dit la Damoysele, il me suffit
» bien. Puissiez-vous aller comme mon
» amy, & tôt revenir comme mon de-
» sir ».

Après les exploits d'Alexandre, de
Perceforest, de Gadiffer, & des Cheva-
liers de leur suite, contre ceux *du lignage*
de Darnant, suivent les joûtes qui furent
faites par douze Chevaliers de nouvelle
création, & quel'Editeur, comme on l'a
vu plus haut, compare aux douze travaux
d'Hercule.

Suivent les prouesses des neveux &
les aventures des nièces de l'Hermite

Pergamon, dont le Romancier fait un fugitif de Troye, en un mot, un compagnon de Corineuse & de Brutus, dont on a parlé au commencement de ce Précis. Et ce fugitif de Troye, il le fait vivre libéralement plusieurs siècles, pour le faire trouver au spectacle des joutes dont on vient de parler, & qui avoient été publiées dans toute l'Angleterre & les Isles voisines, par les ordres du Roi Gadiffer. Ces joutes furent honorées de la présence, & même du concours d'Alexandre-le-Grand, & furent terminées par son départ pour Babylone.

Le reste du Roman, c'est-à-dire, la majeure partie de l'Ouvrage, ne contient plus guère que des récits de combats ou d'aventures incroyables, lesquelles n'ont, la plupart, qu'un rapport excessivement éloigné avec Perceforest, même avec son frère Gadiffer. Jamais la règle de l'unité d'intérêt ne fut moins respectée. Tantôt la scène est occupée par les exploits des douze Chevaliers pour les douze nièces de l'Hermite Pergamon, parmi lesquels il y en a de fort singuliers. Tels sont ceux du Chevalier Estone, changé en ours, & qui, malgré

cette métamorphose, conserve son attachement à défendre l'honneur du beau sexe, & met en piece des Chevaliers, qui de force enlevoient quelques Dames; du Chevalier à la blanche mule, devant qui un lion vient doucement s'humilier; du Preux Gallafar, qui acheva l'aventure des Chevaliers sans tête, & fut enfin trompé par les mauvais esprits qui lui jettèrent son écu, armes & épée, dans un puits; & lui, Gallafar, fut emporté par les diables dans la Petite-Bretagne, où il pensa être brûlé avec son compagnon d'arme, qu'il retrouva; mais ils revinrent pour accomplir l'œuvre du châtel de l'isle-Noire, enfin, de l'armée Romaine conduite en Angleterre par Jules-César, dont la flotte est tourmentée en mer par Zéphire, & dont les troupes sont défaites sur terre par Lyonel, qui force Jules-César lui-même de se rendre à lui, après l'avoir vaincu dans un combat singulier: tantôt par la belle pucelle Nérones, qui se déguise en homme pour suivre son ami Pernehan, & qui le sert en qualité d'écuyer, sans qu'il la reconnoisse: tantôt par Troïllus le Preux Chevalier, transf-

porté par Zéphire de Zélande en Ecoſſe : tantôt par Paſſe-Lion, enfant d'un an, & qui, à cet âge, reçu Chevalier, fait les plus grandes proueſſes, & venge la mort de ſon père Eſtone : tantôt par une ſeconde deſcente des Romains en Grande-Bretagne, où les Bretons ſont vaincus : tantôt par les beaux faits d'armes qui eurent lieu aux douze tournois de la Fontaine aux Paſtouraux : tantôt par les proueſſes du noble Roi Gallafar, qui met fin aux aventures merveilleuſes de la tombe de l'enchanteur Darnant, & par ſes amours avec la pucelle aux deux dragons : tantôt par les faits & geſtes de Gallafar, Roi de la Grande-Bretagne, & fils du preux Chevalier Gallafar ; tantôt par les aventures de Norhot, fils de Paſſelion, & Roi de l'Iſle Ronde, duquel Norhot deſcendit Cruſel, qui épouſa Vivienne, mère du ſage Merlin : par les ravages que vint faire, dans la Grande-Bretagne, le terrible Scapiol, à la tête d'une troupe d'Allemands ; par les aventures de Gallafar & Gloſer, fils du Roi Gallafar, qui furent faits Chevaliers par leur ennemi & uſurpateur Scapiol ; par le couronnement & le mariage

du Roi Glofer ; par la conversion à la foi chrétienne de Gallafar, frère de Glofer, & Roi de la terre foraine : & par le parti qu'il prit de donner sa fille & son Royaume à Josué, frère du bon Alain, qui lui avoit prêché la foi : par le voyage que fit le pieux Roi Alfaran dans l'Isle de Vie, où il alla prêcher la foi au bon vieux Roi Perceforest, ancien Roi de la Grande-Bretagne, & à Gadifer, son frère, l'ancien Roi d'Ecosse : enfin par la sainte mort du bon vieux Roi Perceforest, entre les bras du pieux Evêque Gémaë, du lignage de Joseph d'Arimatee.

Nous avons parlé des vœux que firent douze Chevaliers, en présence de *Pergamon*, ancien Chevalier, devenu Hermite, & en l'honneur de ses douze nièces. Ces vœux sont singuliers. Nous allons en rendre un compte abrégé, après avoir dit, d'après l'Historien, que ces douze *Demoiselles* étoient les plus belles du monde, & n'avoient pas vingt ans.

Le Chevalier à l'*Epervier* fit vœu à la belle & gentille pucelle *Blanche*, que son cœur lui avoit

donné, de ferrer de si près Gadiffer, Roi d'Ecosse, qu'il l'empêcheroit de s'écarter *plus loin que du trait d'un arc*, de la *feuillée* où étoient placées les Dames. *Et il en sera ainsi*, dit le Chevalier, *si mort ne me devance, ou affoleure de membres.*

Le Chevalier à l'*Aigle d'or* promit à *Cassandre* de se battre avec tant de fermeté, que ses armes & celles de ses adversaires seroient mêlées de manière qu'on ne pourroit distinguer les unes & les autres. *Ainsi prie à amours & à beauté divine.*

Le Chevalier à la *Fleur de Lys* s'engagea, envers la belle *Créfilie*, à entrer dans le parti le plus foible, & lui prêter un si puissant secours par sa valeur, qu'il lui procureroit la victoire.

Le Chevalier au *Cœur enferré* promit à la belle *Émeraude* que lorsque le Chevalier à la *Fleur de Lys* auroit fait triompher le parti le plus foible, il se rangeroit du côté des vaincus, & les feroit triompher à leur tour.

Le Chevalier au noir *Léopard* fit vœu à *Cordille* de démonter trois fois le Roi d'Ecosse, & d'amener les trois chevaux à Pergamon & à sa belle nièce, *non pas*, dit-il, *que l'excellent Prince ne soit plus preux, à cent doubles, que je ne suis; mais ainsi le voudra fortune.*

Le Chevalier *au noir Lion*, qui chériffoit le Roi d'Ecosse, promit à la belle *Plaisance* qu'aussitôt que le Chevalier *au noir Léopard* auroit démonté ce Prince, il le remonteroit sur un autre cheval qu'il auroit pris par force au Roi de Bretagne; qu'ensuite il prendroit prisonnier ledit Chevalier, & l'envoyeroit à la Reine d'Ecosse, pour lui demander pardon de ce qu'il auroit fait au Roi, son mari.

Le Chevalier *au trois Papegaux* (Perroquets) promit à la belle *Camille* qu'il seroit le premier & le dernier au tournois; qu'il ne seroit pas un moment sans frapper ou recevoir; qu'il ne seroit renversé par aucun Chevalier; & qu'il la viendrait prendre à la place où elle étoit pour la ramener dans son hôtel.

Le Chevalier *à la blanche Etoile* fit vœu à la belle *Hélène* qu'il combattroit, tour-à-tour, contre les onze Chevaliers; qu'il leur enlèveroit leurs chevaux; & qu'il les lui présenteroit tous, s'il ne mouroient pas dans les tours du tournois.

Le Chevalier *au Cerf azuré*, offensé du vœu du Chevalier *à la blanche Etoile*, jura à la belle *Andromata* qu'il attaqueroit deux fois ce Chevalier,

qu'il le renverferoit à terre d'un feul coup de lance , qu'il l'ameneroit par force , lui & fon cheval , au lieu où elle étoit placée , & que là , *bon gré , malgré , il le renverferoit de fon cheval par terre , à force d'armes.*

Le Chevalier *aux trois Lionceaux* promit à la belle *Minerve* qu'il joûteroit contre le plus vaillant Chevalier, nommé *le Bossu du Suave* (qu'aucun Chevalier n'avoit jamais pu vaincre) , qu'il le renverferoit d'un coup de lance , qu'il l'aideroit à remonter à cheval , qu'à force d'armes & de bras il le tireroit hors de la selle , le jetteroit à terre , & présenteroit son Cheval à la belle *Minerve* , *Et outre cela , il lui promit d'aller tournoyer contre Claudius , le Seigneur de Carleir , & faire tant , par sa valeur , qu'il l'ameneroit prisonnier à ladite pucelle.*

Le Chevalier *au Griffon* fit vœux à la belle *Marmona* de se signaler par de si beaux faits d'armes , qu'il vaincroit tout le monde , & qu'il remporteroit le prix * réservé au plus brave.

* Ce prix étoit un chapelet de perles , qu'on appelloit le chapelet de prouesse.

Le Chevalier au *Dauphin* promit à la belle *Geniève* de se rendre maître, *par force ou par adresse d'armes*, de tout ce qui étoit dans le tournois qui *pouvoit plaire aux douze Demoiselles*, & d'offrir à chacune, séparément, l'objet pour lequel elle auroit montré des desirs. Ce vœu fut accompli. Les douze *pucelles* s'expliquèrent sur leurs goûts, & le Chevalier remplit ses engagements.

La plupart des choses que ces Demoiselles demandèrent étoient des parures; (ce goût aimable a régné dans tous les temps chez les Dames). Nous allons désigner quelques-unes de ces choses, parce qu'elles donnent des renseignemens sur les modes de ce temps-là.

La pucelle *Minerve* demanda un habit de *révérence*, fourré de blanche hermine, autrement dit une cloche. C'étoit (dit la Colombière) un petit manteau ou roquet, qu'on appelloit aussi cloche; tant parce qu'il étoit orné de sonnettes ou clochettes, que parce qu'il étoit fait en forme de cloche. Il prenoit autour du col, & couvrait les épaules & la gorge. L'Auteur ajoute, *l'habit fut trouvé pour grandeur & pour simplesse, car il couvrait le sein des Dames*,

Ainsi il étoit , en même temps , honnête & magnifique.

La belle *Emeraude* demanda un beau manteau de *samit* * verd , tout semé de fleurs & d'oiseaux en broderie , & fourré d'hermine.

Camille desira d'avoir le heaume (casque) d'un Chevalier , lequel étoit paré , sur le comble d'un paon , faisant la roue par artifice , branlant , & tabourinant les pennes (plumes) de sa queue , les unes contre les autres , aussi doucement comme s'il fust en vie , pardevant sa femelle ; & si avoit le bec ouvert , & ordonné par art , en telle manière , que là où le vent fraploit dedans , il jettoit les cris aussi hautains , comme il eust fait , s'il eust esté en vie , en appelant sa femelle ; dont ceux & celles qui le regardoient , avoient grand merveille que ce pouvoit estre , ne s'il estoit en vie. L'Historien ajoute , que ledit paon jettoit si grande clarté aux rais du soleil , qui dedans la roue fraploit , que pierres précieuses , ne fin or bruni ne fut à comparer , &c. &c. &c. &c.

On trouve dans *Lancelot du Lac* , Roman dont

* Étoffe de soie de ce temps-là.

nous avons déjà rendu compte , que douze autres Chevaliers firent également des vœux. Parmi ces vœux , il y en a d'aussi singuliers , ou de plus singuliers , même de ceux que nous venons de rapporter. Nous avons négligé d'en parler alors , mais puisque l'occasion s'en présente , nous dirons que l'on peut remarquer , entre ces vœux , celui de *Patridès au cercle d'or* , qui voua à sa Dame , & promit qu'il ne rencontreroit point de *Damoïse* conduite par un Chevalier , qu'il ne la baisât par amour ou par force , ou qu'il mourroit à la peine....

On peut citer encore *Meldon le envoisé* , qui voua qu'il monteroit , pendant un mois , à cheval avec sa chemise , pour tout harnois , mais l'écu pendu à son col , la lance au poing , & l'épée au côté , & qu'ainsi accoutré , il vaincroit les Chevaliers , & les meneroit avec leurs chevaux à sa Dame.

Quelque téméraire que soit ce vœu , il l'est encore moins que celui d'*Agriſcole à la belle barbe* , qui voua qu'il ne vêtiroit pour tout habit & tout harnois que la chemise de sa maîtresse , & n'auroit , pour tout casque ou chapeau , que la

guimpe de ladite Dame, & qu'ainfi (armé d'une simple lance) il battroit dix Chevaliers.

Nous avons dit que le Roman de Perceforest étoit mêlé de prose & de vers, & que les vers paroiffoient plus anciens que la prose, parce que le Rédacteur du Roman en prose avoit conservé quelques traits de la poësie du premier Auteur. Pour donner quelque idée de cette poësie, nous choififions le *Lay* * *de complainte*, que le Chevalier Lyonnell fit, & chargea un *Menestrel* de chanter, après la mort du *Chef au crain doré* (son lion) qu'il conduisoit aux pieds de sa Dame (la belle Plaisance) pour lui prouver son amour. Comme le trop vieux langage de cette pièce de vers pourroit ennuyer les Dames, à qui nous voulons en faire hommage, comme Lyonnell vouloit faire de son lion à la sienne, nous nous contenterons de rapporter un seul couplet dans le langage original, & nous donnerons une imitation du *Lay* entier, dans un langage,

* Le *Lay* est un petit Poëme en couplets, de vers inégaux. Il n'est plus d'usage dans notre Poësie ; les stances lui ont succédé.

finon tout - à - fait moderne , du moins très-
intelligible.

Plus courroucé que oncq's homme ne naîsq't
Commence mon Lay , mais je ne sçay , las , qui
Pris , fors , que amours si me trouvoy à luy
Je ne sçay plus où puisse avoir reffuy
En luy mets ma besoigne.

I M I T A T I O N .

Accablé de ma perte , & détestant le jour ,
J'offre ces tristes vers au puissant Dieu d'amour ;
J'implore sa puissance.
Amour , à qui je dois tous mes exploits guerriers ,
Tu m'as , au lieu de myrthe accordé des lauriers ,
Et du bonheur la légère espérance.

Dieux des Héros , des Dieux ! Toi par qui tant de
fois
Je hasardai mes jours en combats , en tournois ,
Pour plaire à mon amie ,
Daigne attendrir l'objet de mes vives ardeurs.
Ah ! si tu me contrains de perdre tes douceurs ,
Amour , amour , que fais-je de la vie !

d'un

D'un superbe lion, la terreur des humains,
 Que j'avois adouci, que conduisoient mes mains,
 J'avois paré la tête;
 Par ce brillant exploit je prouvois ma valeur,
 Par ce don peu commun je prouvois mon ardeur.
 Mais, las! amour, j'ai perdu ma conquête;

Amour, lorsque je vis *Plaisance* se baigner,
 Pour *Plaisance* je crus que c'étoit peu gagner,
 Qu'un monde par vaillance:
 Le destin m'a ravi le fruit de mon labeur:
 Dieu d'amour, fais du moins, fais valoir de mon
 cœur
 Et la franchise, & la persévérance.

Abbatre un fier géant, soumettre un fier lion,
 Peut-être en est-ce assez pour mériter un don
 De sa gente pucelle!
 Mais, las! géant est mort, lion s'est échappé;
 Eh! comment donc prouver que l'on s'est occupé
 Du cœur royal d'une Dame si belle?

Qu'il est doux de penser à déclarer ses feux,
 Quand on a mérité de plaire à deux beaux yeux!
 C'étoit mon espérance.
 Le lion que je pleure étoit un sûr garant,
 Que jamais un mortel n'aima plus fortement;
 Mais, Dieu d'amour, je perds ma récompense!

Celle que je servis , au mépris de me jours ,
Ignorant mes travaux , pourra douter toujours
Si je suis digne d'elle !
Quel changement pour moi ! je perds , en un mo-
ment ,
Le beau nom de héros , le nom plus doux d'amant ;
Hélas ! hélas ! que ma perte est cruelle !

Tel est mon *Lay* , mon cœur seul a pu le dicter :
Les soupirs , les sanglots , m'empêchent de chanter.
O toi qui fais que j'aime ,
Dépeins mon sort affreux , exprime mes tourmens.
Ne pouvant , à mes maux , égaler mes accens ,
Pour les chanter , je m'adresse à toi-même !



TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

Histoire Celtique , où , sous les noms d'Amendorix & de Célanire , sont comprises les principales actions de nos Rois , & les différentes fortunes de la Gaule & de la France ; dédiée au Cardinal de Richelieu , par le sieur de la Tour Hotman , année 1634.

SANS vouloir pénétrer les vues de l'Auteur qui prétend (comme on voit par le titre) avoit caché, sous les noms d'Amendorix & de Célanire, les principales actions de nos Rois, nous sommes obligés d'avouer qu'en lisant ce Roman, nous n'avons trouvé aucune ressemblance entre les évènements qu'il contient, & les évènements de notre Histoire. Nous avons donc jugé que ce n'étoit pas la peine de se casser la tête, pour s'honorer ensuite de quelques conjectures hasardées ; & que l'Ouvrage de M. Hotman n'étoit

vraiment historique qu'en ce que cet Ecrivain paroïssoit avoir eu une connoissance exacte de l'état où étoient les Gaules dans le temps dont il parle , ainsi que des mœurs & des coutumes des peuples dans ce même temps. C'est ce qui nous détermine à substituer , à une clef imaginaire , des Notes sur ces mêmes Nations , qui pourront paroître instructives à la plupart de nos Lecteurs , aux Dames sur-tout , s'ils n'ont lu des Livres d'une profonde érudition. Nous avons renvoyé ces Notes à la fin de l'article , pour ne pas interrompre le fil de l'extrait , assez difficile à suivre.

M. de la Tour Hotman n'ayant fait que ce seul Ouvrage , est peu connu des Littérateurs , mais il étoit d'une famille dont le nom figure avec honneur parmi ceux des Jurisconsultes & des Historiens , & qui est également connue dans la Magistrature & dans la Politique. La famille d'Hotman s'est éteinte , de nos jours , à Paris. Elle étoit originaire du pays de Clèves. Un savant Jurisconsulte de ce pays-là vint en France sous le règne de François Ier. , & eut quinze enfans , dont le plus célèbre est François Hotman , connu principalement par le *Franco Gallia* , Ouvrage très-hardi , sur la constitution de

notre Monarchie. Il mourut en 1590. Suivant toute apparence, l'Auteur du Roman dont nous rendons compte, étoit son neveu.

Cet Auteur a fixé l'époque des évènements qu'il décrit, entre la première & la seconde Guerre Punique. « Pour en rendre, dit-il, la » lecture plus agréable, j'ai suivi un milieu » entre le *Théagène* de l'Histoire Ethiopique, & » l'*Argénis* du Docteur Barclay *, Pièces les plus » accomplies que nous ayons encore vues dans » ce genre d'écrire, à quoi j'ai été porté, par la » comparaison que le Poème de l'un n'est pas » assez héroïque, & que celui de l'autre est trop » politique & trop sérieux ». Tel est son jugement; reste à savoir s'il tient parole.

Le plan de ce Roman est si fort embrouillé, & tellement chargé d'épisodes, que nous ne pouvons en donner un précis capable de satisfaire le Lecteur, qu'en en décomposant toute la marche. C'est à quoi nous allons nous attacher.

Divacion, Prince héréditaire de la Celtique (a), fut chargé par le Roi Par-

* Ouvrage que nous ferons connoître.

ménic son père , de faire la guerre aux Belges (b). Il combattit ces peuples avec succès , & comme il revenoit triomphant , il entra , sans se faire annoncer , dans l'appartement de la Princesse Carlinde son épouse , fille d'Adelbert , Roi des Bataves , & lui toucha légèrement le bras avec une branche de laurier qu'il tenoit à la main. Carlinde étoit enceinte ; elle fut effrayée , s'évanouit , & ne reprit ses sens qu'à la voix du tendre Divacion qui s'efforçoit , par ses cris douloureux , de la rappeler à la vie. Quelque temps après , Carlinde mit au monde un fils qui portoit au bras l'empreinte d'une branche de laurier. On lui donna le nom d'Amendorix , qui signifie en langue Celtique , *toujours triomphant*. Suivant l'usage de ce temps , on interrogea le plus savant Druide des Carnutes (c) sur la destinée de cet enfant. Il répondit qu'il feroit un jour le plus heureux & le plus puissant Prince des Gaules ; que sa renommée s'étendrait dans toute la terre , & que pour prix de ses vertus & de ses travaux , il épouserait la plus belle Reine de l'Europe.

Le jeune Prince avoit à peine trois

ans, qu'on lui destina pour épouse Célani-
re, fille de Polidée, Reine d'Aqui-
taine (d); & le Roi Parménic son grand-
père, jugea à propos de l'envoyer à cette
Cour, pour être élevé avec la jeune
Princesse.

Cependant Trasillon, Roi d'Italie (e);
sur le refus que Polidée avoit fait de lui
accorder Célani-
re pour femme, se pro-
posa de l'enlever, & réussit dans cette
périlleuse entreprise. Il se rend à la Cour
d'Aquitaine sous un nom supposé; il
trouve moyen de se faire aimer d'une
certaine Parocime, gouvernante de Cé-
lanire. Cette femme infidelle consent à
le suivre, & à lui livrer la Princesse.

La Cour d'Aquitaine étoit alors dans
un château situé sur les bords de la mer
de Narbonne (f). Un confident de Tra-
sillon fait cacher un navire dans une anse
couverte par un petit bois. Une partie
de ceux qui le montent, entrent dans
une chaloupe, & descendent à terre; ils
y rencontrent Célani-
re & Amendorix,
qui se promenoient avec les personnes
chargées de leur éducation. Les gens de
Trasillon prennent Célani-
re dans leurs

bras ; tuent ou lient les femmes qui auroient pu donner au château avis de ce qui se passoit sur le bord de la mer ; se jettent dans la chaloupe , & fuyent à force de rames , vers le vaisseau , avec la perfide Parocime. Le petit Amendorix veut suivre sa chère compagne ; il tombe dans la mer. Des pêcheurs ont l'humanité de voler à son secours ; ils le tirent de l'eau : mais comme ils s'efforçoient d'aborder à la côte , un coup de vent les rejette en pleine mer , & ils sont pris avec l'enfant par des pirates.

Les ravisseurs de Célânire , aidés par les vents , arrivèrent bientôt en Italie , où ils mirent leur proie entre les mains de Trafillon qui les avoit devancés. Un traître cherche toujours à rendre sa trahison moins odieuse. Ce Roi fit publier dans toute l'Europe , que quelques-uns de ses sujets avoient enlevé Célânire à des Corsaires Africains , & qu'il la gardoit pour en faire son épouse.

Cependant Amendorix que nous venons de laisser au pouvoir des écumeurs de mer , fut livré par des brigands à des marchands d'esclaves , qui le vendirent à

Timarque, Grand-Prêtre de Jupiter chez les Massiliens (habitans de Marseille) (g). Ce Souverain Pontife avoit reçu l'ordre de Jupiter lui même, d'acheter, de nourrir & d'aimer le premier enfant qu'on lui présenteroit à acheter. Il lui donna le nom de Palingène.

Timarque étoit de la ville d'Ancyre, capitale des Gallogrecs (h). Il fut, jeune encore, grand Justicier, qui étoit la seconde charge du pays. Il prit pour femme la belle Mélirhode qui, quoique enceinte, lui fut enlevée par le Harpalye, frere du Tétrarque. Elle mit au monde un fils à qui elle donna le nom d'Ypsilas. Aussitôt son rétablissement, le ravisseur la força de lui donner la main, & elle devint enceinte une seconde fois. Pendant sa grossesse, Mélirhode trouva le moyen d'écrire à son premier époux, & de lui assigner un lieu où il pourroit l'enlever. Timarque s'y rendit. Il y eut un combat furieux entre les deux rivaux, pendant lequel Mélirhode perdit la vie, en accouchant d'une fille qu'on appella Thémistée. Timarque fut vaincu & fait prisonnier. Les Etats de la Gallogrèce le

condamnèrent à un bannissement de dix années, & à la confiscation de ses biens. Son fils Ypsilas resta entre les mains d'Harpalye, qui le fit inhumainement mourir. Timarque ainsi banni de sa patrie, se rendit à Delphes pour y consulter l'oracle d'Apollon. Ce Dieu lui répondit par la voix de sa Prêtresse, qu'il devoit s'embarquer sur le premier navire qui partiroit du port de Cyrrha, & s'arrêter au premier lieu où il prendroit terre. Ce vaisseau étoit frété pour l'Égypte, mais après une tempête furieuse, les vents le portèrent dans la mer de Narbonne, & il fut contraint d'entrer dans le port de Marseille pour s'y radoubier. À peine ce vertueux fugitif eut-il mis pied à terre, que le peuple vint au-devant de lui. Les Prêtres de Jupiter le placèrent sur une chaire, & le portèrent sur leurs épaules jusqu'au temple. Là, ils le revêtirent des ornemens sacrés, & le nommèrent Souverain Pontife. Revenons.

Timarque ayant acheté, selon l'ordre des Dieux, Amendorix, lui donna, comme nous avons dit, le nom de Palin-

gène. Il le fit passer pour son propre fils, que le Tétrarque des Galates avoit fait égorger. Dès qu'il eut atteint sa douzième année, il l'envoya à Athènes pour y apprendre les arts & la philosophie, & de là à Sparte, pour se former aux exercices des Lacédémoniens.

Paligène, de retour auprès de son père adoptif, s'affermir, par son exemple & par ses entretiens, dans les bons principes qu'il venoit de recevoir. Il étoit tems qu'il entrât dans la carrière de l'honneur. Arismond, Roi de Sicambrie (i), faisoit alors la guerre à l'impie Dagoviste, qui avoit détrôné Adelbert, Roi de Batavie. Le jeune héros consacre à ce Prince les premiers essais de sa valeur, & c'est à lui qu'on doit le gain de la bataille de Néomagüe. Il délivre le Roi Adelbert, que Dagoviste alloit faire emprisonner, & le ramène triomphant à la Cour d'Arismond.

On doit savoir que le Prince Divacion étoit mort, & que le Prince Iphimédor, frère du Roi Parménic, avoit usurpé la couronne sur ce Monarque. La Princesse Carlinde & sa fille Clidiane s'étoient

vûes rigoureusement enfermées dans un château avec Parménic ; & l'on regardoit comme une espèce de miracle , que Carlinde seule eût été tirée de sa prison par Léucariste , un des premiers Seigneurs des Belges. Ce fut au milieu des réjouissances qui se faisoient pour la victoire que Palingène venoit de remporter , que Carlinde arriva à la Cour d'Arifmond. Elle s'y rendoit pour embrasser le bon Adelbert son aïeul , & pour travailler aux moyens de réduire Iphimédor à la fuite , ou du moins à quelque honorable démission. Arifmond lui présenta Palingène. Elle fut émue ; mais pouvoit-elle soupçonner que ce jeune guerrier fût son cher fils Amendorix , qu'elle croyoit noyé ? Elle attribua à la reconnoissance ces mouvemens intérieurs que faisoit naître l'amour maternel ; & Palingène se sentit entraîné vers elle par un sentiment irrésistible. Elle lui fit promettre que lorsqu'il auroit fini la guerre contre le tyran Dagoviste , il ne mettroit bas les armes qu'après avoir chassé l'usurpateur Iphimédor , & rétabli sur son trône le Roi Parménic.

Une seconde campagne où Palingène se signala par les plus vaillans exploits , acheva de ruiner toutes les espérances de Dagoviste ; & sa mort rendit la Batavie à son Prince légitime. Il fut ordonné que le nom de ce tyran seroit effacé de tous les monumens publics. On éleva dans la principale place des Bataves , une pyramide chargée d'une inscription flétrissante, qui rappelloit tous ces crimes , pour apprendre à la postérité qu'un méchant est puni pendant sa vie & après sa mort. Cette grande révolution fit entrer dans l'obéissance tous les peuples de la Batavie & de la Frise. Les Saxons, les Cimbres, les Tiguriens (k) , qui avoient favorisé la rebellion de Dagoviste , envoyèrent des Ambassadeurs à Adelbert pour lui demander la paix. Tous les peuples voisins le firent féliciter sur son rétablissement , par leurs députés. La République de Marseille ne fut pas la dernière à s'acquitter de ce devoir. Ses Ambassadeurs eurent ordre en même temps de représenter à ce Monarque le besoin qu'avoient les Massiliens d'être secourus contre les Carthaginois , qui se préparoient à les

attaquer avec toutes leurs forces. Carthage (1) avoit d'autant plus à cœur la conquête de Marseille, que cet Etat ser-voit de rempart aux Gaules ; & que si elle s'en emparoit , elle pouvoit , de proche en proche , se former une libre communication avec les Provinces d'Espagne. Cette requête eut tout l'effet que pouvoient en attendre les Ambassadeurs. Adelbert , par raison de politique , & plus encore pour les importans services que venoient de lui rendre Palingène , ordonna à ses plus braves guerriers de voler au secours de Marseille. Le Roi des Sicambres joignit quelques troupes à celles des Bataves , & il en donna le commandement au vaillant fils de Timarque.

Le Souverain Pontife des Massiliens reçut celui dont les Dieux lui avoient confié la conduite , avec les démonstrations d'une joie vraiment paternelle. Les Massiliens , qui le regardoient comme le génie tutélaire de la nation , le nommèrent tous d'une voix , Général de leurs forces navales , malgré son peu d'expérience dans la marine. Ils eurent cepen-

dant la prudence de lui donner pour conseil, Sophomaque, grand Capitaine, qui souvent s'étoit mesuré avec les Carthaginois.

Déjà la flotte ennemie infestoit les côtes de la mer de Marseille; déjà elle avoit tenté de s'emparer de l'Isle Corsique (Isle de Corse), & elle avoit été repoussée avec perte. Descendue dans l'Isle Sacrée (une des Isles d'Hyères), où l'on révéroit le Dieu Titan, & qui n'avoit d'autres gardes que la religion & la sainteté du lieu, elle en égorgéoit les habitans, & dépouilloit les temples de ses richesses. Palingène rassemble sa flotte, & va présenter le combat à l'ennemi. Il dure depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, avec des succès divers; mais enfin la victoire se déclare pour le parti le plus juste. Le Général Carthaginois tombe mort aux pieds de Palingène, qui met en fuite tous les navires de ces insolens Républicains; va nettoyer les côtes des Massiliens & du golfe de Narbonne; & revient à Marseille recevoir les honneurs & le tribut des louanges qu'il mérite.

Ici notre Auteur fait une pompeuse

description du triomphe de Palingène, & des cérémonies qui accompagnèrent son entrée dans Marseille. Il épuise, pour former son tableau, tous les récits des Historiens de l'ancienne Rome, & tous ceux qu'on trouve répandus dans notre Histoire de France. Une singularité remarquable, c'est que dans le dénombrement qu'il fait des pièces de l'habillement de son Héros, il s'y trouve une paire de bas de soie blancs.

Cependant Palingène n'oublia pas la promesse qu'il avoit faite à Carlinde. Il fit agréer aux Marseillois la résolution qu'il avoit prise d'aller rétablir sur son trône le Roi Parménic; & aidé de quelques guerriers que sa valeur avoit attachés à son sort, il eut bientôt satisfait à ses engagements. La Princesse Cloriane fut délivrée; Carlinde revint à la Cour de son beau-père; & tous témoignèrent à Palingène une reconnoissance égale aux services qu'il leur avoit rendus. Lui-même s'en félicita dans le fond de son cœur, & avoit peine à concevoir pourquoi cette dernière victoire lui étoit plus chère que les premiers lauriers qu'il avoit cueillis, en combattant les Bataves & les Carthaginois.

Il goûtoit les douceurs d'un troisième triomphe, lorsque pendant son sommeil une jeune vierge, ressemblante à Célanire, vêtue de blanc, couronnée de fleurs, se présente à lui, & lui montrant ses mains chargées de chaînes, semble implorer son secours. Il lui tend les bras, le fantôme s'évanouit; & Amendorix se réveille, prenant cette vision pour un avertissement des Dieux qui lui ordonnoient de tout tenter pour délivrer de l'esclavage la Princesse Célanire.

Il est nécessaire de remarquer que peu après l'enlèvement de Célanire, les Etats de Trasillon furent envahis par les Teutons (*m*). Le Roi de cette nation guerrière, ennemi irréconciliable des Gaulois, ayant en son pouvoir l'héritière du Royaume d'Aquitaine, refusa de la rendre aux Ambassadeurs des Belges qui offroient pour elle une rançon considérable. Il aima mieux en faire le prix d'un tournoi; & pour le disputer, il appella à sa Cour plusieurs Princes de l'Orient & du Septentrion. Archémal, fils de Brionnomar, Roi de Bretagne, fut le vainqueur. Il conduisit Célanire dans ses Etats, espérant d'en faire un jour sa

femme; & par cette alliance, de réunir l'Aquitaine à ses immenses domaines.

Palingène, frappé de son songe, s'informe, & bientôt est instruit de ces particularités. Il conçoit que Célanire doit être la Princesse enlevée, prend congé du Souverain Pontife son père, & se rend *incognito* à la Cour de Bretagne (n). Elle étoit alors dans un château peu éloigné de la ville capitale. Arrivé sur les bords de la Tamise, il entra dans une épaisse forêt, où la chaleur du jour l'invita à prendre quelques repos. Il étoit occupé à considérer un portrait qu'il avoit fait lui-même de cette vierge qui lui étoit apparue en songe, & dont les traits avoient laissé dans son cœur des traces profondes, lorsqu'une jeune Dame, montée sur un superbe cheval, s'approcha de lui, croyant sans doute que c'étoit un de ses chasseurs. Surprise de voir un jeune étranger, elle n'en eut que plus de curiosité à deviner & ce qu'il étoit, & ce qu'il faisoit dans ce lieu écarté. Mais son étonnement redoubla, & elle resta comme immobile, en reconnoissant son portrait entre ses mains. En effet, c'étoit Célanire elle-même. Sa

suite qui s'avança dans ce moment, tira la Princesse de sa contemplation, & le fils adoptif de Timarque de sa rêverie. Elle partit, mais pas assez vite pour s'empêcher d'être reconnue pour l'objet du portrait, par le brave Chevalier. Cette rencontre imprévue lui fit croire, plus que jamais, que les Dieux l'avoient conduit en Bretagne pour briser les fers de Célanire.

A peine fut-il arrivé à la Cour, qu'il se présenta une occasion bien favorable de faire éclater son courage, & de prouver à la Princesse jusqu'à quel point il lui étoit dévoué. Un Ambassadeur de Gétulie (o) donnoit au Roi Brinnomar le spectacle d'un combat de bêtes sauvages, qu'il avoit fait transporter d'Afrique en Bretagne. Pendant cette étrange fête, l'échafaud qui portoit Célanire & plusieurs Princesses, s'écroula avec un bruit épouvantable. Les animaux en prennent l'épouvante; ils cessent de se déchirer, mais ils n'en sont que plus furieux. Ils s'élancent sur les corps que la chute de l'échafaud a entraînés; Célanire va être la proie d'un tigre. Palingène le voit, & frémit; d'une main il plonge son épée

dans le ventre de l'animal, & de l'autre lui arrache la Princesse qu'il ferroit déjà dans ses griffes. Il la porte dans un lieu sûr, & s'échappe pour se soustraire aux éloges que mérite cette action courageuse, & pour n'être pas forcé de refuser les récompenses qu'on auroit pu lui offrir, & qu'il regardoit comme indignes de lui.

Malgré sa juste frayeur, Célanière, dans son libérateur, avoit reconnu le Chevalier de la forêt. Elle le faisoit chercher, mais inutilement. Palingène vouloit s'annoncer à la Cour par un de ces exploits qui caractérisent les héros. Peu de temps après, on donna un tournoi pour célébrer les noces d'Arifmond, Roi de Sicambre, avec Dorelbe, fille du Prince des Orcades, & nièce du Roi Brinno-mar. Palingène y paroît, y combat, & est vainqueur. Arifmond, ce même Arifmond dont il avoit déjà triomphé dans un combat plus furieux, lui cède encore la victoire. Aussi-tôt on vient le prendre pour le conduire aux pieds de la Princesse. Il lève la visière de son casque, embrasse ses genoux, & lui dit : « Mada-
me, aurez-vous agréable que je vous

» supplie de récompenser ma fortune ?
» Généreux Chevalier, lui répond Cé-
» lanire , en lui présentant une superbe
» épée , ce présent n'est qu'un foible té-
» moignage de votre vertu , & de la
» grande obligation que je vous ai. Ma-
» dame , reprit Palingène , l'honneur que
» je reçois maintenant de la plus parfaite
» Princesse de la terre , est un salaire trop
» précieux pour tous les services que je
» vous saurois rendre ».

Arifmond ne put méconnoître celui
sous les coups de qui il plioit toujours ,
& le déclara à la Cour de Bretagne ;
ainsi l'on y apprit bientôt que le vain-
queur du tournoi étoit le fils de Timar-
que , Souverain Pontife des Massiliens.
On lui rendit, en cette qualité, tous les
honneurs qu'exigeoit la grande réputa-
tion de courage qu'il s'étoit acquise. Cé-
lanire , dont l'ame commençoit à s'en-
flammer pour Palingène , ne fut pas la
dernière à faire son éloge. Elle lui per-
mit de la voir souvent ; elle souffrit qu'il
lui déclarât son amour , & ne put s'em-
pêcher de lui laisser entrevoir combien
elle y étoit sensible. Cette intimité de-
vint telle, que la Princesse sacrifia au fils

de Timarque un précieux diamant qu'elle avoit promis de ne donner qu'à celui qu'on lui désigneroit pour époux ; & qu'elle consentit qu'il employât tous les moyens pour l'enlever, & la rendre à ses parens. Ils convinrent aussi qu'ils ne s'écriroient que sous les noms supposés de Chryfodoxe & de Lydaspe.

Les choses étoient au point de réussir ; lorsqu'en dormant Célanire révéla cet important secret. Croyant parler à sa plus chère confidente , elle prononça distinctement ces mots : « Eh bien ! ma
» fidelle Basilide , puisque je vous ai dé-
» claré le principal sujet de l'amour de
» Lydaspe , de l'affection que je lui ai
» jurée , & des commandemens que je
» lui ai faits de me servir , je vous dirai
» bien aussi la généreuse résolution qu'il
» a prise , & le consentement que j'y ai
» donné , de m'enlever de cette Isle &
» de me conduire en mon Royaume ».
Une femme qui couchoit auprès du lit de la Princesse , ayant entendu ces paroles , courut promptement en faire son rapport à Brinnomar. Ce Prince comprit aussi-tôt qu'il étoit question de Palingène ; & sans chercher d'autres éclair-

ciffemens, il le fit faifir, & commanda qu'il fût transporté dans une tour du pays des Durotiges, où il reléguoit les criminels d'Etat. Ses ordres furent ponctuellement exécutés. Comme ce malheureux amant approchoit, avec fes gardes, de cette infernale demeure, des Pirates Gaditains (*p*) qui avoient déjà ravagé toute la côte, les firent tous prisonniers ; & ayant appris la qualité de Palingène, ils efpérèrent, en le livrant aux Carthaginois, d'en tirer beaucoup d'argent, & de faire leur paix avec eux. Ils ne furent point trompés dans leur attente. L'arrivée du prifonnier fut un jour de réjouiffance pour Carthage, encore dans la douleur de la perte de la dernière bataille. Le Sénat s'affembla ; & fur les repréfentations d'un Transfuge Meffilien, qui déclara que la peste & la famine ravageoient les côtes de Marfeille, il ordonna qu'on y tenteroit une defcente, & que fi l'on réuffiffoit à s'emparer de la ville, Palingène feroit facriifié aux mânes des Carthaginois, fur l'autel de Jupiter. Une femme, nommée Moranisbé, dont le mari & les enfans avoient été tués dans la dernière bataille navale,

arma à ses dépens plusieurs vaisseaux, & se chargea de la garde du prisonnier.

Les voiles Carthaginoises paroissent déjà à la vue de Marseille. Pour faire diversion, l'ennemi effectue plusieurs descentes en différens endroits de la côte. Les Massiliens pressés de toutes parts, travaillent à garantir leur ville d'une surprise; ils abandonnent la campagne, & se contentent d'envoyer des partis où le danger leur semble le plus pressant: mais ils ne peuvent empêcher l'ennemi de s'emparer d'une riche mine d'or, située assez proche de Marseille, & peu éloignée de la mer. C'est là que les Carthaginois rassemblent tous les prisonniers qui leur tombent entre les mains; ils les obligent à épuiser leurs forces dans ces profonds souterrains, pour enrichir de barbares vainqueurs. Palingène lui-même, en attendant que la prise de Marseille détermine l'instant de sa mort, est condamné à ce pénible travail: honteuse vengeance que Moranisbé veut prendre des maux qu'il a fait souffrir à Carthage, en défendant Marseille. Un farouche comite, accoutumé

accoutumé au sang, & insensible à la peine des autres, est chargé de veiller sur cet illustre prisonnier. Il le fait étroitement lier à un esclave, & les accable tous deux des chaînes les plus pesantes. Pour prix de sa barbarie, il reçoit de Moranisbé l'épée que portoit Palingène, lorsqu'il fut arrêté par les satellites de Brinnomar, & qui étoit destiné à lui arracher la vie.

Un Héros ne se laisse point abattre par la mauvaise fortune. Palingène se reposant sur l'assistance divine, tenta de faire passer son courage dans l'âme de son compagnon, & dans celle de deux malheureux qui travailloient auprès de lui. Animés par son discours, ils lui jurèrent de lui obéir, & de tout entreprendre pour briser leurs fers. « Il est, dit notre » Auteur, de ces âmes si fortes & si vigou- » reuses, qu'elles forcent la volonté » d'autrui à obéir à leur résolution ».

Pendant ces heures de repos que le maître le plus avare ne peut s'empêcher d'accorder aux esclaves qui consomment leur vie pour augmenter son trésor, quelques Maraudeurs Carthaginois arrivent près de la mine, & s'y arrêtent pour

partager leur butin & leurs prisonniers. Celui qui échut au Comite, fut placé près de Palingène ; & comme il l'entendit soupirer, il se fit un devoir de lui donner quelque consolation. L'ame d'un malheureux vole au-devant de celle de son compagnon d'infortune. Nos deux prisonniers furent bientôt amis. Palingène ne cacha pas à l'inconnu qu'il étoit fils de Timarque, souverain Pontife des Massiliens, & celui-ci apprit qu'il s'appelloit Leucariste, surnommé Cléomédon, fils de Valemar, Prince de la milice Celtique, l'aimant de Clidiane, fille de Carlinde, & son redevable, puisque dans la dernière bataille contre les Carthaginois, il lui avoit eu obligation de la vie & de la liberté.

Tandis que ces deux guerriers se faisoient réciproquement part de leurs aventures, à quelques pas loin d'eux, des soldats s'entretenoient ensemble en langue de Sicambrie. Ils complottoient d'assassiner le Comite qui les avoit volés & maltraités, de s'emparer du fruit de ses rapines, & de se sauver. Palingène entendoit cette langue, qu'il avoit apprise pendant la guerre contre Dagoviste ;

il les écoute ; & à la fin de leur discours, faifissant un de ces foldats par le bras :
„ point de crainte , ami , lui dit-il à
„ voix basse , j'ai entendu toute la conf-
„ piration que tu as faite avec res ca-
„ marades , defquels je fais le nom ,
„ ainfi que le tien. Tu peux t'affurer
„ que je n'en dirai rien au Capitaine.
„ Mais pour récompense , je veux auffi
„ que toi & tes camarades , vous pro-
„ mettiez de mettre en liberté cinq ou
„ fix esclaves ou prifonniers qui fom-
„ mes ici détenus parmi les autres : pour-
„ vu que cela foit , tu peux t'affurer que
„ nous t'affifterons à faire telle exéc-
„ tion que tu voudras , fans épargner
„ nos vies pour la défenfe commune „.
Ce foldat effrayé d'avoir été entendu par des gens qu'il ne pouvoit foupçonner de favoir fa langue , en inftruisit fes complices. Dans la perplexité où ils fe trouvèrent , ils crurent ne pouvoir mieux faire que de consentir à recevoir parmi eux ces prifonniers ; ils convinrent de l'exécution de leur projet pour la nuit prochaine.

Ils étoient encore en difpute fur les moyens les plus propres à faire réuffir

leur entreprise, lorsque des soldats vinrent demander qui d'entr'eux s'appelloit Cléomédon ? Leucariste se leva, & dit que c'étoit lui. » C'est donc, dit un » d'eux, vous qui avez causé une grande peur à notre Comite ? Il a songé » en dormant, que le fils du Roi des » Celtes, de qui, dit-il, vous êtes parent, étoit venu vous délivrer avec » une armée de feu, & le priver par » conséquent de la bonne rançon qu'il » attend de vous. C'est pourquoi il nous » a envoyés, tout courant, pour voir » si vous ne vous étiez pas enfui, & il » nous a commandé, en outre, de vous » détacher de la compagnie des esclaves, & de vous emmener à lui, afin » que votre présence rassure la peur qu'il » a eue de vous avoir perdu ».

Le départ de Leucariste causa beaucoup de peine à Palingène. Dans les grandes douleurs, la privation d'un ami est une infortune de plus. Cependant le jour commençoit à paroître, & le travail de la mine alloit recommencer. Des signes extraordinaires se font remarquer dans le ciel. On y distingue particulièrement un jeune homme tout de feu,

avec des aîles , tenant d'une main une épée flamboyante , & de l'autre soulevant un vaisseau tout dégouttant de sang. Les Carthaginois regardèrent ce phénomène comme une marque assurée de la ruine prochaine de Marseille ; & les Massiliens l'expliquèrent comme un gage de la défaite totale de la flotte Carthaginoise.

Ce phénomène avoit à peine disparu ; qu'il sembla que l'Eternel avoit ouvert les gouffres profonds où il retient tous les vents. Ils se répandirent sur la surface de la terre avec un bruit épouvantable. Notre Auteur fait ici une peinture singulière , mais véritablement effrayante , des ravages qu'ils causèrent. Il les compare à deux-partis acharnés l'un contre l'autre pendant les cruels désordres d'une guerre civile. La terre tremble , le tonnerre roule dans les nues ; il gronde , & tombe en éclats. Le Comite est blessé , & fuit en faisant d'horribles imprécations contre le ciel. Un coup part au même instant , & fond les fers qui lient Palingène à l'esclave , son camarade. Le fils de Timarque est sans frayeur ;

il n'a rien à redouter de la vengeance divine. Aussi-tôt qu'il se sent libre, il s'arme d'un instrument de fer qu'il trouve sous sa main. Au mot liberté qu'il prononce, tous les esclaves sont à ses pieds, & jurent de répandre leur sang pour lui. Il brise les chaînes de plusieurs qui s'empressent à rendre ensuite le même service à leurs compagnons. Au retour du soleil, le Comite, revenu de son effroi, entend le bruit des esclaves, & se traîne vers la mine; Palingène l'étend à ses pieds, & lui arrachant sa propre épée, la lui plonge dans le sein. Tous ceux qui entreprennent de venger la mort de leur maître, mordent bientôt la poussière. Le vainqueur se fait conduire vers la tente où l'on gardoit Leucariste : tout fuit à son aspect : le prisonnier n'a plus de fers. Les deux amis retournent ensemble au combat. C'est à ce moment que se fait le plus grand carnage, car il étoit arrivé quelques renforts aux Carthaginois. Le massacre est horrible, mais la victoire n'est pas douteuse. On renferme dans une caverne, liés deux à deux, tous les

ennemis que la mort a épargnés , afin que le camp & la flotte ignorent ce qui vient de se passer à la mine.

Après avoir pris des armes , & ce qui se trouve de provisions , les esclaves délivrés , sous la conduite de Palingène & de Leucariste , se retirèrent dans une forêt qui présentoit aux yeux les affreux effets du tremblement de terre qui venoit d'arriver. On y passa la nuit , & au lever de l'aurore , on prit la route de la mer , qui n'étoit pas éloignée. On espéroit y trouver quelque vaisseau , dont le Capitaine seroit assez humain pour recueillir des malheureux , & les sauver d'une mort inévitable. Le spectacle qu'offroit ce vaste élément , combla l'épouvante des fugitifs. Ils ne virent sur la plage que des cadavres défigurés , & des débris de navires. Un seul vaisseau paroissoit dans le lointain : à la figure du bœuf Apis (*q*) qu'il portoit , on reconnut qu'il étoit Egyptien , & du port d'Alexandrie. Palingène obtint d'être reçu dans ce navire avec tous ses compagnons ; mais à peine y étoit-il entré , que des pirates vinrent lui donner la chasse. Pharmutis , maître du vaisseau ,

prépara ses Egyptiens au combat. Ceux-ci se battirent en désespérés. Palingène & Leucariste se trouvoient par-tout ; chaque fois que leurs amis avoient du dessous , ils arrivoient à propos , & rétablissoient le combat. Le vaisseau de Pharmutis coula à fond , mais dans ce moment l'équipage venoit de sauter sur une des galères ennemies ; après un carnage affreux , il avoit eu le bonheur de s'en emparer. L'autre corsaire chercha son salut dans la fuite.

Si Pharmutis avoit lieu de regretter son vaisseau , qui étoit richement chargé , il fut bien dédommagé de cette perte par la prise de la galère dans laquelle étoient accumulées les dépouilles de toutes les nations. On en fit l'inventaire ; & l'on en destina la dixième partie à l'ornement du temple du Dieu Titan , dans l'Isle Sacrée , où l'on se proposa de relâcher. On trouva dans la chambre du Capitaine une femme à demi-morte , à laquelle l'Auteur fait raconter sa longue histoire.

Pendant que tout ceci se passoit , & que les débris de la flotte ennemie se réfugioient dans le port de Carthage , le Grand-Prêtre des Massiliens sachant que

son cher Palingène avoit été mis à terre , & condamné au travail de la mine , le cherchoit , mais inutilement , dans les lieux où les Carthaginois avoient campé. Ne le trouvant pas , il crut sa mort certaine , & s'abandonna à la plus vive douleur. Il lui fit faire de superbes obsèques , auxquelles assistèrent tous les habitans de Marseille. Le soir qui suivit cette lugubre cérémonie , Timarque se démit du pontificat entre les mains des plus anciens Prêtres du temple d'Apolon , & prit secrettement la fuite.

Nous avons laissé nos Héros tournant leurs voiles vers l'Isle Sacrée. Ils y abordèrent sans aucun accident , & furent reçus par Erolampe , Gouverneur de l'Isle , avec les plus grandes marques de respect. Ce bon vieillard étoit intime ami de Timarque ; & Palingène ne pouvoit qu'être bien venu chez lui. Un jour qu'il avoit préparé à ses hôtes un superbe festin , on vit au loin sur la mer deux vaisseaux qui se livroient un terrible combat. Aux étendards blancs , semés de roses rouges , on reconnut qu'ils étoient Bretons ; & l'on ne pouvoit comprendre pour quel sujet deux vaisseaux de même

nation se battoient , si loin de leur pays , avec un tel acharnement. Ce combat dura tout le jour , la nuit entière , & ne finit au lever du soleil , que par la destruction totale des deux partis. Un des vaisseaux prit feu , & l'autre coula à fond presque en même tems. Bientôt la mer fut couverte de débris. On remarqua un homme qui s'efforçoit à travers les flammes , d'en descendre un autre dans une chaloupe. Mais au même instant qu'il y mettoit le pied , l'impétuosité des vagues les sépara , & lança celui qui étoit porté , sur un mât tout en feu , auquel il s'accrocha soudain. Un coup de vent poussa ce mât assez proche de la côte. Leucariste qui examinoit attentivement & avec douleur cet affreux spectacle , sauta dans un esquif , & va au secours de ce misérable prêt à périr. Il parvient à l'approcher , & le ramène au rivage , mais sans connoissance. Palin-gène l'aide dans cette œuvre d'humanité. On lui administre des secours ; il ouvre les yeux , les referme , pousse un soupir , & s'écrie douloureusement : *Ah ! Lidaspe , Lidaspe !* Ce nom , plutôt que le son de la voix , & les traits du visage ,

éclairèrent le sensible Palingène ; il reconnut..... Célanire..... “Celui que
 „ vous nommez , lui dit-il en tombant
 „ à ses genoux , est près de vous ; ouvrez les yeux , ma chère Célanire ,
 „ revenez à la vie ”. Célanire s’émeut à ces paroles , lève la tête , lui tend affectueusement les bras , & lui dit : “ que
 „ je vive donc , ô mon cher Chevalier ,
 „ puisque c’est par votre secours , &
 „ sous les auspices de votre nom ; que
 „ je renouvelle ici ma vie ” !

C’est une espèce de merveille de voir Célanire se ranimer ainsi à la voix de Palingène , oublier tous ses maux , toutes ses fatigues , & raconter ses aventures avec une tranquillité d’esprit qu’on ne pouvoit guère attendre d’une personne qui venoit de lutter si long-tems contre les flammes & contre les flots d’une mer irritée. L’art des Romanciers est seul capable de produire ce miracle.

Célanire prend les choses de fort loin. Elle parle de la prison du Prince Archemal chez les Cimbres , ce Prince que le Roi Brinnomar lui destinoit pour époux. Elle fait le récit de sa mort occasionnée par la vengeance d’un Chevalier , dont

on le soupçonnoit d'avoir fait assassiner le fils. Ce Chevalier avoit fait construire un vaisseau qui alloit singulièrement entre deux eaux. Il engagea Archemal à venir le visiter avec tous ses favoris; & lorsqu'ils furent tous entrés, ayant conduit le vaisseau à l'endroit le plus profond de la rivière; il le fit couler à fond, & se noya lui-même avec son ennemi.

Dans ce récit, l'Auteur trouve le moyen de tracer le caractère des Bretons: voici ce qu'il fait dire à Palingène:

« J'ai pris garde, pendant le séjour
» que j'ai fait en Bretagne, que cette
» nation se porte ordinairement aux
» deux extrêmités: que la noblesse est
» la plus gentille & la plus courtoise de
» l'Occident; comme au contraire, le
» commun peuple se peut nommer la
» canaille la plus grossière & la plus mu-
» tine qui soit au monde; car ce leur est
» une chose assez ordinaire, ou plutôt
» une habitude, de faire des affronts &
» des insolences aux étrangers. Ils tien-
» nent de la nature une haine mortelle
» contre les Gaulois, encore qu'ils aient
» une même sorte de gouvernement,
» une même origine; & que leurs illus-

„ tres familles tiennent , pour la plu-
„ part , à honneur de se nommer descen-
„ dans des Celtes ; joint que les uns &
„ les autres , pour le voisinage & pour
„ les commodités , sont contrainsts
„ d'avoir plus de commerce ensemble
„ qu'avec les autres nations..... Les
„ Bretons haïssent les Gaulois , mépri-
„ sent les peuples de Germanie , admi-
„ rent les Orientaux , respectent les
„ Italiens , craignent la Nation Espagno-
„ le , & n'aiment qu'eux-mêmes.....
„ Cela ne doit s'entendre que du vulgai-
„ re , car pour la noblesse , elle a de vrais
„ sentimens de la vertu , & sans faire
„ distinction de la personne ni de la na-
„ tion où se rencontrent les actions gé-
„ néreuses , elle les chérit & les estime ».

La mort d'Archemal ne délivra pas Célanire de la crainte d'une alliance qu'elle détestoit. Brinnomar lui destina aussi-tôt le Prince Mérian , son second fils. Elle se déroba à ce malheur par le moyen de Flodoard , ennemi d'Arglade , premier Ministre du Roi des Bretons. Ce Gouverneur de la Province des Cantiens (r) , s'embarque avec Célanire , dans le dessein de passer en Hibernie. Ils

sont surpris par une tempête qui les jette au détroit de la Bétique, au milieu de la Flotte Carthaginoise. C'est dans cette circonstance, qu'afin de n'être pas reconnue, Célanire prend l'habit d'homme. Cependant, Arglade, par ordre du Roi Brinnomar, a équipé une flotte, & est à la poursuite des fugitifs. Les deux vaisseaux qui portent Célanire, Flodoard & Arglade, se rencontrent, se battent, & périssent, comme on vient de le voir.

Pour l'intelligence du dénouement de ce Roman, il est nécessaire de savoir que Timarque, souverain Pontife des Massiliens, après la perte de son fils Palingène, est venu chercher une retraite dans l'Isle Sacrée. Polidée, Reine d'Aquitaine & mère de Célanire, s'y trouve aussi. Leucariste, ce fidèle compagnon de Palingène, entend dans un bois, pendant la nuit, une conversation entre Timarque & Polidée, qui l'instruit de la qualité de ces illustres personnages. Il apprend aussi, par leurs discours, que son ami Palingène est cet Amendorix qu'il s'est engagé à chercher, pour mériter la belle Clidiane, sœur de ce héros. Bientôt Ypsilas, véritable fils de Timar-

que, est conduit dans l'Isle par des aventures extraordinaires, & se fait reconnoître au Souverain Pontife, qui avoit tout lieu de le croire mort. Chacun raconte les différentes particularités de sa vie, & le Grand-Prêtre prépare un sacrifice solennel qui doit précéder les noces de Célanire & d'Amendorix.

Pendant ces réjouissances, les soldats profiterent de l'obscurité de la nuit pour descendre dans l'Isle. Ils investissent la salle où toutes ces personnes sont rassemblées : un officier qu'on reconnoît pour être l'écuyer d'Arglade, entre à la tête d'une troupe de gardes Bretons, & s'adressant à Célanire : « c'est vous, lui » dit-il, à qui nous en voulons », & en même tems, il la prend dans ses bras. Palingène s'oppose à cette violence : il arrache l'épée d'un garde, & fait couler le sang de plusieurs des ravisseurs ; mais accablé sous le nombre, percé de coups, il tombe à terre. On le lie, & il est conduit au rivage avec les Dames, & tous les autres Chevaliers, qui surpris sans armes, n'avoient pu combattre.

Arglade, suivant les ordres de Brinnomar, son maître, fit transporter Céla-

nire sur son vaisseau; mais comme on se dispoſoit à y faire paſſer Palingène, un officier d'Arglade lui porta pluſieurs coups de poignard, & le laiffa étendu ſur le ſable, l'immolant à la haine des Bretons, & à ſa vengeance particulière.

Les vents favoriſoient le crime d'Arglade; & ſes vaiſſeaux avoient déjà gagné la pleine mer, lorsqu'on vit aborder à l'Île Sacrée un grand nombre de navires tout noirs. On craignit, non ſans raiſon, que ce ne fuſſent des Carthagiſois ou des pirates, envoyés par le ciel en colère pour achever la deſtruction de cette ſainte retraite. Ceux à qui il reſtoit encore quelque force, s'allèrent cacher dans les cavernes, les carrières, ou les tombeaux. Ces nouveaux venus, à la deſcente de leurs vaiſſeaux, furent effrayés, en voyant un grand nombre de cadavres qui couvroient une partie de la place. Ils alloient ſe rembarquer, mais ils s'arrêtent à l'aſpect d'un vénérable vieillard, qu'ils reconnurent à ſes vêtemens ſacerdotaux, pour être le ſouverain Pontife. Timarque dans ce moment, tenoit embraslé & arroſoit de ſes larmes le corps de Palingène &

d'Ypsilas. Il les redemandoit aux Dieux. Un de ces étrangers s'approche, & s'écrie : « ô Ypsilas, Ypsilas, que ta mort » nous donne peu d'espérance de re- » trouver la Reine, ta sœur, notre » bonne maîtresse ». Comme il parloit encore, Ypsilas & Palingène donnèrent à connoître par un soupir qu'ils n'étoient pas morts. Aussi-tôt on s'empresse à les rappeler à la vie. Le même étranger demande au Souverain Pontife ce qu'étoit devenue la Reine ? Timarque croyant que cet homme parle de la Reine Polidée, lui répond en sanglottant, que les Bretons viennent de l'enlever. Aussi-tôt l'étranger volerend्रे compte de ce triste évènement à son maître Pyrinthas, Roi de Galathie, qui couroit à la recherche de sa femme Thémistée, qu'on venoit de lui ravir. Ce Prince, sans perdre de tems, fait lever les ancres, se met à la poursuite de la flotte d'Arglade, & il la rencontre dans le golfe de Narbonne.

Les deux armées navales combattirent long-tems avec un avantage presque égal ; mais enfin, Arglade s'apercevant que la victoire se déclaroit en

faveur d'un adverfaire qu'il ne connoiffoit pas , se jetta dans un vaisseau léger, & s'enfuit avec Célânire , vers les côtes de Celtibérie (✓) Il étoit bien certain que son maître Brinnomar se consoleroit de la perte de sa flotte, pourvu qu'il eût en son pouvoir l'héritière du Royaume d'Aquitaine. Le départ d'Arglade avança la perte de la bataille. Pyrinthas retrouva sa chère Thémistée , & rendit la liberté à Leucariste & à la Reine Polidée qui , au désespoir de l'enlèvement de sa fille Célânire, ne consentit à vivre que lorsqu'elle fut que son gendre Amendorix vivoit encore.

Après cette heureuse expédition , Pyrinthas retourna à l'Isle Sacrée. Il y trouva Palingène rétabli de ses blessures , & lui fit promettre que lorsqu'il seroit reconnu par les Celtes pour petit-fils de Parménic , & héritier du Royaume des Gaules , & qu'il auroit tiré des mains de Brinnomar la Princesse Célânire , son épouse , Timarque , Ypsilas & lui , feroient exprès un voyage en Galathie pour le voir. Palingène vit partir avec chagrin Pyrinthas & Thémistée. Pour obtenir quelque consolation dans ses

cruelles infortunes , il se rendit au temple d'Apollon , & demanda à ce Dieu , protecteur de l'Isle , les secours que les Immortels ne refusent jamais aux hommes qui s'humilient devant eux. Cette pieuse démarche ranima ses espérances , calma sa douleur , & redonna à son courage cette audace nécessaire pour mettre à fin les plus périlleuses entreprises. Il l'employa sans doute à la délivrance de Célanière , si malheureusement entraînée en Celtibérie. Nous ne pouvons pas douter que ces amans ne se soient réunis , & n'aient enfin heureusement régné sur la Gaule Celtique & sur l'Aquitaine ; mais les détails de cette réunion ne nous sont pas connus. L'Auteur promet , dans un Avertissement , deux autres volumes qui doivent sans doute comprendre la suite & la conclusion de ceux dont nous venons de rendre compte ; il paroît certain qu'il n'a pas rempli sa promesse.



NOTES.

(a) (*Celtes*). Le nom de Celte a deux acceptations : l'une générale , & l'autre particulière. En générale , on entend sous ce nom les peuples barbares descendant des Scythes qui conquièrent , dans des tems anciens & dont l'époque est difficile à fixer , tout ce qui compose aujourd'hui l'Allemagne , la France , une partie de l'Espagne , & firent même des irruptions en Italie. Ce sont proprement les pères des premiers Gaulois ; & leur langue est la base de toutes celles des Gaules. Cette langue que l'on cherche encore à deviner , d'après des conjectures toujours plus ingénieuses que solides , est plus reconnoissable dans le Bas-Breton que dans aucune autre langue vivante ; ce qui fait que ceux qui ont fait les Dictionnaires de la langue Basse-Bretonne les ont intitulés Grammaire & Dictionnaire Celtique. Tout est conjecture sur ces anciens Celtes , & leurs histoires ne sont qu'une chaîne d'incertitudes. Le mot *Celtique* , pris dans un sens plus restreint , qui est celui sous lequel l'Auteur de ce Roman le considère , signifie la partie des Gaules qui étoit au centre de ce pays , entre la Gaule Narbonnoise & la Gaule Belgique. Quand les Ro-

maines furent tout à-fait maîtres de la Gaule, cette Gaule Celtique s'appella Gaule Lyonnaise.

(b) (*Belges*). Les Belges étoient les habitans de la Gaule Belgique. On fait que ce pays est ce qui compose aujourd'hui les Pays-Bas. César avoue que les Belges étoient les Peuples les plus vaillans de la Gaule, & ceux qu'il eut le plus de peine à soumettre. Les Bataves, qui faisoient partie de ces peuples, habitoient dans des marais où il étoit impossible de les forcer; c'est ce qui les rendit si redoutables aux Romains. On fait aussi que leur pays est aujourd'hui la Hollande, ou les Provinces-Unies.

(c) (*Carnutes*). Les Carnutes habitoient le pays Chartrain, & les Druides avoient leur principale habitation dans la forêt de Dreux, qui n'en étoit pas bien éloignée. Aucune des villes de France ne peut disputer à celle de Chartre l'honneur (si c'en est un) d'une origine chimérique & fabuleuse, mais consacrée par le témoignage de nombre d'Historiens. On fait remonter sa fondation jusqu'aux *Gomerites*, descendans de *Gomer*, petit-fils de Noë, par Japhet. On prétend que son Eglise Cathédrale étoit un ancien temple desservi

par des Druides, & dédié, long-tems avant la naissance de J.C. à la Vierge qui devoit enfanter ; (*Virgini paritura*). Ceux qui ont hasardé cette prétention ignoroient que les Druides n'ont jamais sacrifié dans des temples, mais dans des forêts, telles que celle de Dreux, dont nous venons de parler, & à laquelle ils ont donné leur nom. Ces Druides, au reste, étoient en même tems Prêtres, Juges, Historiens, Médecins & Poètes des Gaulois. Ceux qui chantoient les louanges de Dieu & des Héros de la Nation, s'appelloient *Bardes*. Leurs vers conservoient l'ancienne Histoire des Celtes & des Gaulois ; mais comme ils ne les écrivoient pas, ces monumens littéraires se sont anéantis avec eux. Les *Eubages* étoient augures, & prédisoient l'avenir.

(d) (*Aquitaine*). L'Aquitaine, aujourd'hui la Guienne & la Gascogne, étoit située entre la Gaule Celtique, la Gaule Narbonnoise & l'Océan. On a disputé sur ses vraies limites, & elles ont varié suivant les tems. Mais dans celui où est placé la Fable de ce Roman, elles devoient s'étendre depuis la Garonne jusqu'aux Pyrénées, & comprendre une bonne partie de ce qui, sous les Romains, a formé la Gaule Narbonnoise.

(c) (*Trafillon, Roi d'Italie*). Qu'on ne soit point étonné de voir ici un Roi d'Italie avec un nom Celtique. Nous avons déjà dit que les anciens Celtes ou Gaulois passèrent les Alpes. Ils attaquèrent Rome sous leur Général *Brennus*, & en furent même maîtres pendant un moment : & quoiqu'ils fussent repoussés, ils ne repassèrent pas tous les Alpes. La preuve en est que jusques sous l'Empire Romain il subsista, dans ce que nous appellons aujourd'hui l'Italie, un pays habité par les Gaulois, que les Romains appelloient *Gaulé Cisalpine*, parce qu'elle étoit en-deçà des Alpes pour eux, & que nous appellerions *Transalpine*, parce qu'elle seroit au-delà pour nous.

(f) (*Narbonne*). Narbonne ne pouvoit n'être pas alors une ville considérable ; mais elle l'est devenue lorsqu'elle s'est trouvée la Capitale du pays connu sous le nom de Gaule Narbonnoise. Elle étoit célèbre du tems d'Auguste, qui y avoit un temple. Depuis elle a eu des Comtes & des Vicomtes. Quelques familles illustres portent encore le nom de cette ville, pour avoir possédé cette Vicomté. Son Eglise Archiépiscope ne l'a pas rendue moins célèbre ; & si la grandeur de

cette ville est infiniment diminuée, elle doit cette perte à celle de son commerce, par l'éloignement de la mer qui baignoit autrefois ses murs, & s'en est éloignée de deux lieues.

(g) (*Marseille*). La fondation de la ville de Marseille remonte au-delà de cinq cens ans avant Jesus-Christ. Les Marseillois reconnoissent pour leurs ancêtres ces fameux Phocéens qui, les premiers d'entre les Grecs, ouvrirent à leurs compatriotes la route du Golfe Adriatique & de la Mer Tyrrhénienne. Une situation avantageuse fixa dans ce port un commerce immense. L'activité & la frugalité de ses habitans y accumulèrent des richesses presqu'incroyables, dont une partie fut employée à élever à Diane & à Apollon des temples magnifiques. Le gouvernement étoit républicain. Il y avoit une Ecole d'éloquence, de Belles-Lettres & de Philosophie égale en réputation à celles d'Athènes & de Rhodes, & que Pline nomme *maîtresse des études*. Peut-être les Marseillois dûrent-ils moins leur prospérité à l'étendue de leur commerce, & à l'alliance qu'ils firent politiquement avec les Romains, qu'à la protection qu'ils accordèrent aux Sciences. Ce furent les Marseillois
qui

qui imprudemment ouvrirent aux Romains la porte de la Gaule Transalpine. Ayant pris la défense de Pompée, ils tombèrent sous le joug de Jules-César, & perdirent tout à la fois leur liberté & leur vertu; de forte que plongés dans le luxe & la mollesse, pour désigner un voluptueux fainéant, il suffisoit de l'appeller *Marseillois*. On parloit généralement Grec à Marseille; & c'est de là que la Langue Grecque s'étoit répandue dans les Gaules, où elle a été long-tems usitée, du moins parmi tous ceux qui avoient reçu quelque éducation.

(h) (*Ancyre, Capitale des Gallogrecs.*) Les Gaulois ne s'étoient pas contentés de faire des conquêtes en Europe, ils les avoient poussées jusqu'en Asie, & y avoient établi près de la Bithinie & de la Cappadoce, une fameuse colonie, dont les habitans étoient connus sous le nom de Gallogrecs ou de Galates. La ville d'Ancyre en étoit la capitale. Elle s'appelle aujourd'hui *Angouri* ou *Angora*. Elle est fameuse par la finesse, la longueur & l'abondance du poil des animaux que produit son climat. C'est du poil de ses chèvres que se font les camelots les plus fins & les plus recherchés; & les chats de ce pays, dont la beauté

est si connue , amusent nos Dames. Comme les Galates se trouvoient placés au milieu des Colonies Grecques de l'Asie Mineure , ils se rendirent familiers la langue & les usages des Grecs ; mais ce fut sans oublier tout-à-fait la Langue gauloise ni renoncer à entretenir commerce avec leur ancienne patrie. Saint Paul écrivit à ces Peuples une Epître en Grec , & S. Jérôme dit que de son tems on parloit Gaulois en Galatie.

(i) (*Sicambrie.*) Les Sicambres , Peuples Celtiques de l'ancienne Germanie , habitoient entre le Rhin & la Meuse , dans le pays qui forme aujourd'hui les Duchés de Clèves & de Gueldres. Ils avoient de fréquentes guerres avec les Bataves , dont ils n'étoient séparés que par le Rhin. L'on prétend que la première race de nos Rois étoit sortie du sein de la nation barbare des Sicambres ; ce qui le fait principalement présumer , ce sont ces paroles remarquables de S. Remi , Archevêque de Rheims , lorsqu'il conféra le Baptême au Roi Clôvis. (Un saint enthousiasme peut seul enhardir un Prêtre Chrétien à adresser ces paroles à un Roi puissant.) *Baisse la tête , Sicambre , soumets-toi : adore tout ce que tu as brûlé : brûle tout ce que tu as jusqu'à présent adoré.*

(k) (*Les Saxons, les Cimbres & les Tiguriens.*) Ces anciens peuples de l'Allemagne ont été fameux d'abord par leurs excursions , & enfin par les guerres qu'ils ont soutenues dans leur pays même. Les Cimbres étoient les plus septentrionaux ; ils habitoient la Cherfonèse Cimbrique , aujourd'hui appelée Jutland , sujets du Roi de Danemarck , 115 ans avant J. C. ; ils sortirent de leur pays qui ne pouvoit plus les contenir , & ayant formé une armée de 300 mille combattans , & traversé toute l'Allemagne , dans laquelle ils se joignirent aux Saxons , aux Teutons & aux Tiguriens , ils pénétrèrent dans ce qui fait aujourd'hui le pays des Suisses , le Dauphiné & la Provence , & menaçoient déjà l'Italie , lorsque le fameux Marius , Général des Romains , les attaqua sur les bords du Rhône , défit entièrement leur armée forte alors , dit-on , de 500 mille hommes. Aucun d'eux ne revint dans son pays , & ils n'ont plus fait depuis de courses si éloignées , du moins sous le nom de Cimbres ; car d'ailleurs ils faisoient sûrement partie de ces fameux Normands qui ont fait trembler la France , conquis la plus belle de ses Provinces , & ensuite régné sur l'Angleterre & les Deux-Siciles. Les Cimbres étant reculés dans le Nord de l'Allemagne , ils

n'ont jamais pu être entièrement soumis par les Romains, ni même par l'Empereur Charlemagne. Ils étoient couverts & défendus par les Saxons, qui opposèrent si long temps une vigoureuse résistance aux armes de cet Empereur, & qui furent d'ailleurs les premiers conquérans de l'Angleterre. Les Tiguriens étoient des peuples Gaulois. On ne fait pas bien où étoit leur habitation ; mais le reste de ces peuples enveloppé dans la défaite des Cimbres par Marius, fonda la ville de Zuric, aujourd'hui principale ville de Suisses.

(1) (*Carthage.*) Tout le monde a entendu parler plus d'une fois de cette fameuse ville si long-tems rivale de Rome, & qui succomba enfin sous la fortune des Romains ; mais on se trompe communément en regardant Didon comme la fondatrice de Carthage. Elle ne fit que s'établir avec sa suite dans une partie de cette ville qui subsistoit assez long-temps avant que cette Reine passât de Tyr en Afrique. Dans la suite, les descendans de ces fugitifs Tyriens & les anciens Carthaginois se confondirent, & formèrent une république que le commerce rendit bientôt florissante. Sa marine, tant commerçante que militaire, se fit respecter sur toutes les côtes de l'Océan & de la Méditerranée. D'ailleurs ces peu-

ples étoient habiles dans la guerre de terre , ayant continuellement affaire contre les peuples barbares dont ils étoient environnés. Les Romains prirent de l'ombrage de la grandeur de Carthage ; & Rome pensa succomber sous les efforts de celle-ci ; mais enfin la troisième Guerre Punique se termina par la ruine entière de Carthage , dont on cherche encore les ruines à cinq ou six lieues de Tunis , sur la côte de Barbarie. Les Romains ont voulu rendre la bonne foi des Carthaginois suspecte , & se servoient du terme de *Foi Punique* ou *Foi Carthaginoise* , pour exprimer la mauvaise foi. Ils se fondoient sur ce que les Carthaginois avoient voulu souvent les tromper dans leurs négociations ; mais les Romains avoient bien su le leur rendre , & ces deux Puissances avoient souvent usé l'une contre l'autre de cette indigne ressource.

(m) (*Teutons.*) Nom d'anciens peuples de la Germanie qui habitoient le centre de l'Allemagne , & à-peu-près ce qui fait à présent la Westphalie. Ils se joignirent aux Cimbres dans cette expédition que Marius termina si glorieusement pour les Romains , & si malheureusement pour ces peuples. Le nom des Teutons subsiste encore dans ce célèbre ordre de Chevalerie qu'on ap-

pelle *l'Ordre Teutonique*, qui, après avoir conquis la Prusse, la Livonie, une partie de la Pologne & quelque chose de la Russie, est encore riche & considérée dans l'Empire.

(n) (*La Bretagne.*) Les Bretons étoient déjà bien connus dans le temps où l'Auteur de ce Roman place la scène en Bretagne. Mais d'ailleurs il s'en falloit beaucoup alors qu'ils connussent les tournois, les casques, les visières, ni même les châteaux. Il n'y a que le Roman de Brutus, celui de Perceforest & celui-ci, auxquels il soit permis de faire de pareils anacronismes en fait de costume. Les Bretons qui vivoient avant J. C. étoient des Peuples Celtes & Gaulois d'origine, & encore plus barbares que ceux qui habitoient la Gaule. La Grande-Bretagne a été soumise ensuite par les Romains, les Saxons & les Normands. C'est dans le Pays de Galles qu'on doit chercher les restes des anciens Bretons en Angleterre, & dans notre Province de Bretagne, ceux de la partie de ces peuples que l'invasion des Saxons obligea à se réfugier dans l'Amérique.

(o) (*Gétulie.*) C'est aujourd'hui le Bilédulgid, pays d'Afrique dans l'intérieur des terres, par conséquent très-désert. C'est dans cette con-

trée barbare que l'on trouve le plus de lions , de tigres & d'autres animaux féroces.

(p) (*Caditains.*) Ce foit aujourd'hui les habitans de Cadix en Espagne. Cette ville située dans une presqu'Isle qui tient à l'Andaloufie , a de tout tems été fameuse par son commerce. Les Tyriens fréquentoient son port , & les Carthaginois augmentèrent beaucoup leur puissance maritime , en s'en rendant les maîtres.

(q) (*Apis.*) Apis étoit un des Dieux les plus révéérés des Egyptiens. C'étoit un bœuf ; & c'est cette même Divinité que les Israélites ont adoré dans des momens d'erreur , & qui est connue dans la Bible sous le nom de *veau d'or*. Mais comme toute l'idolâtrie des Egyptiens étoit allégorique , il est certain que ce Dieu étoit le symbole de l'agriculture , art avec raison si révééré en Egypte. La ville d'Alexandrie , bâtie par Alexandre , à peu-près à l'embouchure du Nil , a été jusqu'à la découverte du passage aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance , la plus riche & la plus commerçante de l'Univers. Elle conserve encore quelques restes de son ancienne grandeur.

(r) (*Les Cantiens.*) C'étoient les anciens peu-

ples de la Province de Kent en Angleterre , dont la Capitale est Cantorbéry.

(f) (*Celtibérie.*) C'étoit une Province d'Espagne , dans laquelle les Gaulois s'établirent. Ils lui donnèrent un nom composé de leur ancien nom de *Celte* , & de celui d'Espagne *Ibérie* , tiré du fleuve *Iber* , à présent l'*Ebre* , dont les Celtibériens habitoient les rives. L'Ebre se jette dans la Méditerranée , au-dessous de Tortose , en Catalogne. Aussi les Celtibériens occupoient-ils ce qui forme aujourd'hui le royaume d'Arragon & la Catalogne.



QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

La Princesse de Clèves.

CE Roman fit beaucoup de bruit lorsqu'il parut, & effuya beaucoup de critiques. Le caractère simple de l'Ouvrage fut ce que l'on attaqua plus unanimement. Le mauvais goût conservoit encore beaucoup d'empire. On regrettoit ces tiffus immenses, ces broderies lourdes, ces entretiens éternels, ces détails froids qu'avoient consacrés les Clélie, les Cyrus. Une brochure aussi maligne que minutieuse, parut, & fut lue avec avidité. Le Roman en souffrit : pendant quelque tems, peut-être, Madame de la Fayette fut fâchée d'avoir fait son chef-d'œuvre. La brochure fut attribuée au Pere Bouhours par le Public : quelques particuliers mieux instruits la donnèrent à M. Troussel de Valincourt, jeune encore, depuis de l'Académie Française, & qui en effet étoit l'Auteur de cette critique. Barbier Daucourt,

antagoniste de Bouhours, contre qui il s'étoit déjà exercé, crut avec le plus grand nombre, que l'Ouvrage étoit de lui; & songeant peut-être plus à l'attaquer qu'à défendre Madame de la Fayette, répondit à cette critique avec un très-parfait oubli des égards & des ménagemens, comme il avoit fait déjà. Ces deux écrits furent dévorés par le Public, ils l'ont été depuis par le tems. Nous ne croyons pas du moins qu'il soit facile de se les procurer; nous les possédons dans notre trésor, & nous ne conseillons à personne de perdre deux jours à les lire. L'objet essentiel de la critique & de la réponse, est cet aveu que la Princesse de Clèves fit à son mari, cet aveu qui paroîtra toujours extraordinaire, parce qu'il sera toujours naturel qu'une femme ne dise pas à son mari ce qu'elle cherche à cacher à tout le monde, lorsqu'elle se respecte. Madame de Clèves eut des motifs qui peuvent & doivent faire envisager sa confiance comme une des plus belles actions de sa vie: aujourd'hui on convient assez de cela; mais alors la vraie délicatesse dans un Roman n'étoit pas encore assez connue, pour ne pas révolter en se montrant, pour renverser en quelque façon les usages.

Quoi qu'il en soit, la Princesse de Clèves, malgré les défauts qu'on vouloit lui trouver, eut le succès qu'elle devoit avoir ; & Madame de la Fayette jouit enfin de cette gloire que l'envie des autres augmente lorsque les traits qu'elle lance sont perdus dans les airs. Le souvenir d'un Roman aussi connu, en est pour ainsi dire l'extrait ; nous nous serions par cette raison bornés à en transcrire le titre ; mais plusieurs de nos Lecteurs nous engagent tous les jours à leur donner des copies exactes & fidelles de ces enfans heureux de l'imagination, dont le tableau les ravit autrefois. Leur maxime est qu'on ne peut trop revoir ce que l'on aime. Doit-on contrarier le sentiment ? Nous avons cédé au charme des invitations ; & la Princesse de Clèves va reparoître par nos soins, après cent ans, avec tous les attraits qu'elle offrit dans son premier portrait.

Peu de personnes savent peut-être que ce Roman immortel a fait naître une Tragédie qui n'a guère duré qu'un jour ! Boursault, qui avoit de l'esprit, & qui avoit eu des succès au Théâtre, convertit en Drame ce sujet intéressant. Il donna à sa Pièce le titre même du Roman, & en fit précéder la représentation par un Prologue sur le

genre du fujet. L'évènement qu'il éprouva mérite d'être connu. C'est lui-même qui le raconte dans une de ses Lettres , nous allons le copier après un mot de préambule.

Une Dame lui avoit écrit ; « Toutes les fois
 » que je vais à une première représentation
 » d'une Tragédie , je crois aller à Athènes ou à
 » Rome. Vous ne trouvez en votre chemin
 » que des Grecs & des Romains , encore font-
 » ils tous défigurés , depuis que Corneille &
 » Racine ne les font plus parler. Il semble que
 » les Auteurs qui ne peuvent faire tenir le mê-
 » me langage à leurs Héros , feroient mieux de
 » les choisir dans un pays où on ne les a pas tous
 » mis en œuvre ; & un grand homme de notre
 » France , dont la vie feroit pleine de belles
 » actions , & qu'on feroit parler comme natu-
 » rellement les honnêtes gens parlent , feroit
 » pour le moins autant de plaisir à voir que des
 » Héros dont les noms paroissent tout usés à force
 » de les répéter ».

Boursault lui répondit :

« Trouvez bon, Madame, que je vous gué-
 » risse d'une erreur que j'ai eue avant vous , &
 » dont je ne fis abjuration qu'après en avoir fait

» pénitence. Je ne vois rien dans notre langue
» de plus agréable que le petit Roman de la
» Princesse de Clèves. Les noms des personnages
» qui le composent, sont doux à l'oreille, &
» faciles à mettre en vers. L'intrigue intéresse
» le Lecteur depuis le commencement jusqu'à la
» fin; & le cœur prend part à tous les événe-
» mens qui succèdent l'un à l'autre. J'en fis
» une Pièce de Théâtre, dont j'espérois un si
» grand succès, que c'étoit le fonds le plus
» liquide que j'eusse pour le paiement de mes
» créanciers qui tombèrent de leur haut quand
» ils apprirent la chute de mon Ouvrage. Faites-
» moi la grace, Madame, de ne point trem-
» bler pour eux; je les satisfis l'année suivante;
» & comme la Princesse de Clèves n'avoit paru
» que deux ou trois fois, on s'en souvint si
» peu un an après, que sous le nom de *Ger-*
» *manicus* * elle eut un succès considérable.

* Cette Tragédie, peu connue, est bien versifiée. La meilleure preuve que nous en puissions donner, est une Anecdote singulière que renferme l'*Avis* qui précède la Pièce imprimée. « Cette Tra-
» gédie, dit Bourfault, mit mal ensemble les deux
» premiers hommes de notre tems, pour la Poésie.

» J'avois pris cependant toutes les précautions
» possibles pour faire réussir la Princesse de Clè-
» ves ; & persuadé qu'il est dangereux d'exposer
» de trop grandes nouveautés , je croyois qu'un
» Prologue que je fis pour préparer les Specta-
» teurs à ce qu'ils alloient voir , me les rendroit
» favorables ; mais leurs oreilles ne purent s'ac-
» commodér de ce qu'ils n'avoient pas coutume
» d'entendre , & le Prologue attira plus d'applau-
» dissemens que la Pièce , &c. &c. &c. &c. ».

Ce Roman , qui paroît historique par les noms ,
est purement d'imagination par les faits. Nous
n'en donnerons qu'une preuve. Le Prince de
Clèves qui vivoit à la Cour de Henri II , (dans
le tems où Madame de la Fayette suppose que

» Je parle du célèbre M. de Corneille & de l'illustre
» M. Racine. M. de Corneille parla si avantageusement
» de cet Ouvrage à l'Académie , qu'il lui échappa de
» dire qu'il ne lui manquoit que le nom de M. Racine
» pour être achevé : dont M. Racine s'étant offensé ,
» ils en vinrent à des paroles piquantes ; depuis ce
» tems - là ils ont vécu , non pas sans estime l'un
» pour l'autre (cela étoit impossible) , mais sans
» amitié. »

font arrivés les événemens qu'elle raconte) n'a jamais épousé Mademoiselle de Chartres, & n'est point mort de maladie. Il fut tué à la bataille de Dreux en 1561; & étant mort sans postérité, le Duché de Nevers passa à sa sœur, mariée à un Prince de Gonzague.

La galanterie régnoit à la Cour de Henri II. Il en donnoit lui-même l'exemple à ses courtisans; & un tel exemple sera toujours bien imité par des François. On comptoit à cette Cour une foule de beautés célèbres & de courtisans bien faits. Parmi les premières, Marie Stuart, Reine d'Ecosse, qui avoit épousé François, Dauphin, fils de Henri II, & qu'on appelloit la Reine-Dauphine, & Madame Elisabeth de France, qui fut depuis Reine d'Espagne, figuroient avec le plus grand éclat. Parmi les seconds on distinguoit, sur-tout, le Duc & le Chevalier de Guise; le Prince de Clèves, le Vidame de Chartres, beaucoup d'autres encore; mais tous le cédoient en agrémens & en grandes qualités au Duc de Nemours. « Ce Prince étoit un chef-
» d'œuvre de la nature. Ce qu'il avoit
» de moins agréable, c'étoit d'être

» l'homme du monde le mieux fait & le
» plus beau : ce qui le mettoit au-dessus
» des autres , étoit une valeur incompa-
» rable , & un agrément dans l'esprit ,
» dans les traits du visage & dans toutes
» ses actions , que l'on n'a jamais vus
» qu'à lui seul. Il avoit un enjouement
» qui plaisoit également aux hommes &
» aux femmes , une adresse extraordi-
» naire dans tous les exercices , une ma-
» nière de s'habiller qui étoit toujours
» suivie de tout le monde , sans pouvoir
» être imitée ; & enfin un air dans toute
» sa personne qui faisoit qu'on ne pou-
» voit regarder que lui dans tous les lieux
» où il paroissoit ». De pareils avantages
ne pouvoient être méconnus par un sexe
fait pour les apprécier. Le Duc de Ne-
mours fut souvent aimé : cependant il
n'avoit pas encore été réellement amou-
reux. Il ne l'étoit pas même d'Elisabeth ,
Reine d'Angleterre , qui , sur sa réputa-
tion seule , inclinoit fort à l'épouser ;
mais il donna à l'ambition ce qu'il ne
donnoit point à l'amour , & il se rendit
à Bruxelles pour hâter cette négocia-
tion. Ce fut durant ce voyage que Ma-
demoiselle de Chartres , l'Héroïne de ce

Roman, parut pour la première fois à la Cour. Elle y brilla comme un nouvel astre fait pour tout éclipser. « La blancheur de son teint & de ses cheveux blonds lui donnoient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle : tous ses traits étoient réguliers, & son visage & sa personne étoient pleins de graces & de charmes ».

Sa première conquête fut celle du Prince de Clèves, parce qu'il avoit eu l'avantage de la voir le premier. En peu de tems il eut pour rivaux tout ce qu'il y avoit de mieux fait & de plus distingué à la Cour ; mais Mademoiselle de Chartres étoit d'une qualité & d'une modestie qui imposoient silence à tout vœu téméraire. Le seul moyen pour arriver à sa possession, étoit d'obtenir sa main. Le Prince de Clèves obtint l'une & l'autre. Cependant il ne se trouva pas entièrement heureux. Il vouloit de l'amour, & il s'aperçut bientôt que sa femme n'avoit pour lui que de l'estime. Elle n'avoit de sentimens plus tendres pour aucun autre, il n'en doutoit pas ; mais cette persuasion le rassuroit sans le satisfaire.

Le Duc de Nemours étoit encore à Bruxelles , très - occupé de ses projets ambitieux , c'est-à-dire , de son mariage avec Elisabeth. Ses espérances augmentoient tous les jours ; & enfin Lignerole , son député en Angleterre , lui manda qu'il étoit tems que sa présence vînt achever ce qui étoit si bien commencé. Il reçut cette nouvelle avec toute la joie que peut éprouver un jeune homme ambitieux , qui se voit porté jusques sur le trône par sa seule réputation ; mais le soin de faire travailler lui-même à l'équipage brillant dans lequel il vouloit paroître à Londres , la nécessité d'assister au mariage du Duc de Lorraine avec Madame Claude , seconde fille du Roi , le ramenèrent à Paris.

Il y arriva la veille des fiançailles , & alla sur le champ rendre compte au Roi de ce qui s'étoit passé depuis son départ touchant son projet , & recevoir ses ordres & ses conseils sur ce qui lui restoit à faire. Il alla ensuite chez les Reines. Madame de Clèves n'y étoit point. Elle ne fut pas même instruite de son arrivée : cependant tout ce qu'elle avoit oui dire à l'avantage de ce Prince , & sur-tout le

portrait que la Reine-Dauphine lui en avoit fait, à plus d'une reprise, piquoit sa curiosité, & lui donnoit même une sorte d'impatience de le voir.

Elle employa tout le jour des fiançailles à se parer, pour paroître avec éclat au bal qui se donnoit le soir au Louvre. Son attente ne fut pas trompée; on admira également sa beauté & sa parure. Elle dançoit avec le Chevalier de Guise, lorsqu'il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme il arrive presque toujours quand on fait place à quelqu'un qui entre. Madame de Clèves dans ce moment achevoit de danser, & cherchoit des yeux celui qu'elle vouloit prendre en second. Le Roi lui cria de prendre celui qui arrivoit. Elle se retourna, & vit s'avancer vers elle un homme qu'elle jugea d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours. Ce Prince étoit fait de manière qu'il étoit difficile de le voir sans étonnement, lorsqu'on ne l'avoit pas encore vu. Sa parure ajoutoit encore à l'air brillant qui tenoit à sa personne; mais Madame de Clèves réunissoit les mêmes avantages, & il étoit impossible de n'en être pas vivement frappé.

M. de Nemours le fut au point qu'il ne put cacher les mouvemens de son admiration. « Quand ils commencèrent à
» danfer, il s'éleva dans la salle un mur-
» mure de louanges. Le Roi & les Reines
» se souvinrent qu'ils ne s'étoient jamais
» vus, & trouvèrent quelque chose de
» singulier de les voir danfer ensemble
» fans se connoître. Ils les appellèrent,
» quand ils eurent fini, fans leur donner
» le loisir de parler à personne, & leur
» demandèrent s'ils n'avoient pas bien
» envie de favoir qui ils étoient, & s'ils
» ne s'en doutoient point? Pour moi,
» Madame, dit M. de Nemours à la Reine,
» je n'ai pas d'incertitude : mais comme
» Madame de Clèves n'a pas les mêmes
» raisons pour deviner qui je suis, que
» celles que j'ai pour la reconnoître, je
» voudrois bien que Votre Majesté eût
» la bonté de lui apprendre mon nom. Je
» crois, dit Madame la Dauphine, qu'elle
» le fait aussi-bien que vous savez le sien.
» Je vous assure, Madame, reprit Ma-
» dame de Clèves, que je ne devine pas
» aussi-bien que vous pensez. Vous devi-
» nez fort bien, répondit Madame la
» Dauphine, & il y a même quelque

» chose d'obligeant pour M. de Ne-
» mours, à ne vouloir pas avouer que
» vous le connoissez sans l'avoir jamais
» vu ».

La Reine les interrompit pour faire continuer le bal. M. de Nemours dansa avec la Reine-Dauphine. Elle lui avoit toujours paru une des plus aimables personnes qu'il y eût en France; mais depuis ce moment, il ne put admirer que Madame de Clèves. Le Chevalier de Guise, qui en étoit éperdument amoureux, devint subitement jaloux. Il crut s'appercevoir qu'elle avoit été touchée de la vue de M. de Nemours, & ne put s'empêcher de lui dire que ce Prince étoit bien heureux de commencer à être connu d'elle par une aventure qui avoit quelque chose de galant & d'extraordinaire. Ses craintes n'étoient point chimériques. Madame de Clèves avoit été vivement frappée de cette rencontre. Elle en rendit compte à sa mère après le bal, & lui parla de M. de Nemours avec tant d'éloges, que Madame de Chartres pensa sur cette matière, comme le Chevalier de Guise,

La cérémonie des noccs se fit le jour

suivant. Madame de Clèves y vit encore M. de Nemours, & trouva en lui de nouveaux sujets d'étonnement & d'éloges. Elle le vit ensuite chez la Reine-Dauphine, elle le vit jouer à la paume avec le Roi, elle le vit courir la bague, elle l'entendit parler; & dans toutes ces circonstances ce Prince lui parut si supérieur à tout le reste, il mit tant de graces dans ses actions & dans ses discours; qu'en peu de tems il fit la plus vive impression sur son cœur. Lui-même n'étoit pas moins touché, & le desir de plaire étoit une raison de plus qui l'excitoit à ne négliger aucun de ces avantages. Bientôt cet amour devint si violent, qu'il le fit renoncer à toutes les liaisons qui tenoient de la galanterie. Il ne songea même presque plus à son voyage d'Angleterre: cependant il mit tant de discrétion dans sa conduite, que personne à la Cour, excepté le Chevalier de Guise, ne le soupçonnoit d'être amoureux de Madame de Clèves, & qu'elle-même auroit pu s'y méprendre, si ses propres sentimens ne l'eussent éclairée sur bien des traits qui échappoient à la pénétration de tant d'autres.

Elle-même donna bientôt à M. de Nemours un moyen d'exercer la sienne. Le Maréchal de Saint-André donnoit bal à toute la Cour. Il étoit amoureux de Madame de Clèves, & il se flattoit que cette occasion lui procureroit l'avantage de la voir chez lui. M. de Nemours ne devoit point y être, parce que le Roi l'envoyoit à la rencontre du Duc de Ferrare. Madame de Clèves au contraire devoit y accompagner la Reine-Dauphine. Elle étoit avec cette Princesse quand le Prince de Condé vint leur faire part d'une opinion particulière que M. de Nemours soutenoit avec beaucoup de chaleur chez le Roi-Dauphin; il prétendoit que dans tous les cas un amant doit être peu satisfait que sa Maîtresse figure dans un bal qui ne se donneroit pas chez lui. Madame de Clèves devina très-bien ce qui engageoit M. de Nemours à mettre en avant cette proposition, & dès ce moment elle sentit de la répugnance à se rendre au bal projeté. Elle se souvint que le Maréchal de Saint-André avoit pour elle des sentimens un peu trop vifs. Ce fut même la raison qu'elle opposa à sa

mère, qui l'excitoit à ne point se refuser cet amusement. M. de Nemours apprit à son retour que Madame de Clèves n'avoit point été au bal ; mais il en ignoroit encore la vraie cause. Il eut lieu de la deviner dans une explication qui se fit à ce sujet chez la Reine Dauphine. L'embarras & la rougeur de Madame de Clèves lui en apprirent autant qu'auroit pu faire un aveu sans détour. Madame de Chartres mourut. Les derniers discours qu'elle tint à sa fille , l'éclairèrent sur sa propre situation. Elle frémit du danger qui la menaçoit , & se déterminâ à fuir la présence de M. de Nemours ; mais tout sembloit s'unir avec son cœur pour combattre une telle résolution. Elle se rendit à la campagne pour y donner le premier cours à sa douleur. M. de Nemours étoit fort lié avec M. de Clèves ; il vint les voir à cette campagne. Cependant Madame de Clèves eut la force de refuser sa visite. Au bout de quelques jours , son époux l'oblige de retourner à Paris. Elle apprend par la bouche même de la Reine Dauphine , que M. de Nemours , devenu insensible à l'ambition , refuse

refuse de passer en Angleterre , où son mariage avec Elisabeth est à-peu-près décidé , & tout lui annonce que c'est à elle seule que ce Prince fait un pareil sacrifice. Quel épreuve pour mon cœur ! Un entretien particulier avec M. de Nemours augmenta encore le trouble qui l'agitoit.

La perte qu'elle venoit de faire l'obligeoit de recevoir , selon l'usage , une foule de visites. M. de Nemours prit si bien ses mesures , qu'un soir il y arriva le dernier , & trouva Madame de Clèves absolument seule. Elle rougit le voyant entrer , & n'en devint que plus belle. Il se sentoît lui-même un embarras , une timidité qui ne lui étoient pas ordinaires. La conversation roula d'abord sur l'objet qui motivoit la visite. Madame de Clèves qui craignoit un autre sujet d'entretien , parla très-long-tems de la perte qu'elle avoit faite. Elle ajouta que quand le tems auroit diminué la violence de sa douleur , il lui en resteroit toujours une si forte impression , que son humeur en seroit changée. « Les grandes afflictions & les passions violentes , reprit M. de

» Nemours, font de grands changemens
» dans l'esprit; & pour moi, je ne me re-
» connois pas depuis que je suis revenu
» de Flandre. Beaucoup de gens ont re-
» marqué ce changement, & même Ma-
» dame la Dauphine m'en parloit encore
» hier. Il est vrai, répartit Madame de
» Clèves, qu'elle l'a remarqué, & je crois
» lui en avoir oui-dire quelque chose. Je
» ne suis pas fâché, Madame, répliqua
» M. de Nemours, qu'elle s'en soit ap-
» perçue; mais je voudrois qu'elle ne fût
» pas seule à s'en appercevoir. Il y a des
» personnes à qui on n'ose donner d'au-
» tres marques de la passion qu'on a pour
» elles, que par les choses qui ne les re-
» gardent point; & n'osant leur faire pa-
» roître qu'on les aime, on voudroit du
» moins qu'elles vissent que l'on ne veut
» être aimé de personne. L'on voudroit
» qu'elles fussent qu'il n'y point de
» beauté, dans quelque rang qu'elle pût
» être, que l'on ne regardât avec indiffé-
» rence, & qu'il n'y a point de couronne
» que l'on voulût acheter au prix de ne
» les voir jamais. Les femmes jugent
» d'ordinaire de la passion qu'on a pour

„ elles, continua-t-il, par le soin qu'on
 „ prend de leur plaire & de les chercher,
 „ mais ce n'est pas une chose difficile,
 „ pour peu qu'elles soient aimables : ce
 „ qui est difficile, c'est de ne s'abandon-
 „ ner pas au plaisir de les suivre ; c'est de
 „ les éviter par la peur de laisser paroître
 „ au public, & quasi à elles-mêmes, les
 „ sentimens que l'on a pour elles ; & ce
 „ qui marque encore mieux un véritable
 „ attachement, c'est de devenir entière-
 „ ment opposé à ce que l'on étoit, & de
 „ n'avoir plus d'ambition ni de plaisirs,
 „ après avoir été toute sa vie occupé de
 „ l'un & de l'autre ».

Ce discours n'étoit point énigmatique pour Madame de Clèves ; mais elle étoit incertaine si elle devoit paroître l'avoir entendu, & sur-tout si elle devoit y répondre. Il l'embarrassoit sans pourtant lui déplaire. Enfin l'arrivée de M. de Nemours mit fin à sa perplexité, à cet entretien & à la visite de M. de Nemours. Les discours de ce Prince restèrent profondément gravés dans la mémoire de Madame de Clèves ; elle y trouva une source de nouvelles réflexions, & le ré-

sultat de ce nouvel examen, fut que M. de Nemours étoit réellement aimé. Elle s'affermir dans la résolution de fuir sa présence. Le deuil de sa mère autorisoit sa retraite, & elle profita de cette circonstance pour se soustraire à l'homme du monde qu'elle voyoit avec le plus de satisfaction.

Les plus brillantes assemblées cessèrent de plaire à M. de Nemours, quand Madame de Clèves cessa d'y paroître. Il feignit même, pour s'en éloigner sans affectation, de prendre un goût excessif pour la chasse. M. de Clèves tomba malade, & dès ce moment sa femme ne le quitta plus. M. de Nemours fut des premiers & des plus assidus à lui rendre visite. Voilà Madame de Clèves obligée de revoir encore celui qu'elle vouloit fuir. Cependant, au bout de quelques jours, & sous un prétexte général, elle eut le courage de sortir à l'arrivée de ce Prince, & d'en user de même les jours suivans; mais ni cette précaution, ni toutes celles que sa prudence lui suggéra par la suite, ne purent vaincre un penchant déjà trop décidé. En fuyant M. de Nemours, elle ne

pouvoit fuir son image , trop bien gravée dans son cœur. Ce cœur la trahissoit à la première rencontre. Enfin l'amant qu'elle évitoit avec tant de soin , mais qu'elle revoyoit toujours avec plaisir , eut bientôt lieu de s'appercevoir qu'il étoit vivement aimé.

Il en jugea encore mieux par l'indulgence qu'elle eut de ne rien dire en le voyant s'emparer de son portrait , par la frayeur & l'intérêt qu'elle lui laissa entrevoir touchant une blessure qu'il s'étoit faite , & par d'autres marques toujours involontaires , mais auxquelles un amant ne se méprend point. Madame de Clèves ne se méprenoit plus elle-même sur ses sentimens. Ils l'effrayèrent au point qu'elle ne trouva plus de sûreté pour elle à la Cour & dans la Capitale. On se dispoit à célébrer le mariage de la Princesse Elisabeth , fille du Roi , avec Philippe II , Roi d'Espagne. On préparoit , à ce sujet , des fêtes de toute espèce. Toutes les personnes qui fréquentoient la Cour devoient y assister ; Madame de Clèves ne pouvoit y figurer qu'avec bien de l'avantage ; cependant elle forma dans cette

circonstance même, le projet de se réfugier à la campagne. Son mari, à qui elle en fit part, le combattit vivement; mais il fut obligé d'y souscrire. Madame de Clèves se rendit à Colomiers, où ils possédoient une superbe maison, & M. de Clèves accompagna le Roi à Compiègne pour quelques jours. M. de Nemours étoit aussi du voyage; mais à son retour il songea à s'approcher de Colomiers. Sa sœur, la Duchesse de Mercœur, avoit une maison de campagne peu distante de celle où Madame de Clèves s'étoit retirée. Ils y rendit, accompagné du Vidame de Chartres, son ami. On chassa le cerf, & M. de Nemours s'égara dans la forêt. Il apprit, en cherchant sa route, qu'il étoit proche de Colomiers: aussi tôt il s'avance vers cet endroit sans bien savoir quel étoit son dessein. Il trouve, au bout d'une allée de la forêt, un pavillon qui renfermoit un grand salon, accompagné de deux cabinets, dont l'un étoit ouvert sur un jardin de fleurs, qui n'étoit séparé de la forêt que par des palissades; le second donnoit sur une grande allée du parc. Il entre dans le pavillon, & com-

mençoit à l'examiner, lorsqu'il vit venir par cette allée du parc M. & Madame de Clèves, accompagnés d'un grand nombre de domestiques. La présence de M. de Clèves, qu'il croyoit encore à la Cour, l'étonna. Il crut devoir ne pas se montrer, & entra dans le cabinet qui donnoit sur le jardin de fleurs. Son dessein étoit d'en sortir par la porte qui étoit ouverte sur la forêt; mais voyant que Madame de Clèves & son mari s'étoient assis dans le salon, que leurs domestiques demeu-roient dans le parc, & qu'ils ne pou-voient venir à lui sans passer par le lieu où étoient M. & Madame de Clèves, il ne put se refuser le plaisir de contempler cette Princesse un peu plus long-temps, ni résister à la curiosité d'écouter sa conversation avec un mari qui lui don-noit plus de jalousie qu'aucun de ses rivaux.

Il entendit M. de Clèves qui pres-
soit vivement sa femme de retourner à
Paris: elle s'en défendoit avec non moins
d'activité. « Vous avez, depuis quelque
» tems, lui disoit M. de Clèves, un
» goût pour la retraite qui m'étonne &
» qui m'afflige, parce qu'il nous sépare.

» Je vous trouve même plus triste que de
» coutume, & je crains que vous n'ayez
» quelque sujet d'affliction. Je n'ai rien
» de fâcheux dans l'esprit, répondit-elle
» avec un air embarrassé; mais le tumulte
» de la Cour est si grand, & il y a tou-
» jours un si grand monde chez vous,
» qu'il est impossible que le corps & l'es-
» prit ne se lassent, & que l'on ne cher-
» che le repos. Le repos, répliqua-t-il,
» n'est guère propre pour une personne
» de votre âge. Vous êtes chez vous & à
» la Cour d'une sorte à ne vous pas don-
» ner de lassitude, & je craindrois plutôt
» que vous ne fussiez bien aise d'être sé-
» parée de moi. Vous me feriez une
» grande injustice d'avoir cette pensée,
» reprit elle avec un embarras qui aug-
» mentoit toujours, mais je vous supplie
» de me laisser ici. Si vous y pouviez de-
» meurer, j'en aurois beaucoup de joie,
» pourvu que vous y demeurassiez seul,
» & que vous voulussiez bien n'y avoir
» pas ce nombre infini de gens qui ne
» vous quittent presque jamais. Ah! Ma-
» dame, s'écria M. de Clèves, votre air
» & vos paroles me font voir que vous
» avez des raisons pour souhaiter d'être

» seule, que je ne fais point, & je vous
» conjure de me les dire. Il la pressa
» long tems de les lui apprendre, sans
» l'y obliger ; & après qu'elle se fut dé-
» fendue d'une manière qui augmentoit
» toujours la curiosité de son mari, elle
» demeura dans un profond silence, les
» yeux baissés ; puis tout d'un coup pre-
» nant la parole, & le regardant : ne me
» contraignez point, lui dit-elle, à vous
» avouer une chose que je n'ai pas la force
» de vous avouer, quoique j'en ai eu plu-
» sieurs fois le dessein. Songez seulement
» que la prudence ne veut pas qu'une
» femme de mon âge, & maîtresse de
» sa conduite, demeure exposée au mi-
» lieu de la Cour. Que me faites-vous
» envisager, Madame ? s'écria M. de
» Clèves : je n'ose vous le dire, de peur
» de vous offenser ! Madame de Clèves
» ne répondit rien, & son silence ache-
» vant de confirmer son mari dans ce
» qu'il avoit pensé : vous ne me dites
» rien, reprit-il, & c'est me dire que je
» ne me trompe pas : Hé bien ! Monsieur,
» lui répondit-elle, en se jettant à ses ge-
» noux, je vais vous faire un aveu que
» l'on n'a jamais fait à son mari ; mais

» l'innocence de ma conduite & de mes
» intentions m'en donne la force. Il est
» vrai que j'ai des raisons de m'éloigner
» de la Cour , & que je veux éviter les
» périls où se trouvent quelquefois les
» personnes de mon âge. Je n'ai jamais
» donné nulle marque de foiblesse , & je
» ne craindrois pas d'en laisser paroître ,
» si vous me laissiez la liberté de me re-
» tirer de la Cour , ou si j'avois encore
» Madame de Chartres pour aider à me
» conduire. Quelque dangereux que soit
» le parti que je prends , je le prends
» avec joie , pour me conserver digne
» d'être à vous. Je vous demande mille
» pardons , si j'ai des sentimens qui vous
» déplaisent ; du moins , je ne vous dé-
» plairai jamais par mes actions. Songez
» que pour faire ce que je fais , il faut
» avoir plus d'amitié & plus d'estime
» pour un mari , que l'on n'en a jamais
» eu : conduisez - moi , ayez pitié de
» moi , & aimez - moi encore si vous
» pouvez ».

M. de Clèves étoit demeuré , pendant tout ce discours , la tête appuyée sur ses mains , hors de lui-même , troublé au point qu'il n'avoit pas songé à faire rele-

ver sa femme. Il jette enfin les yeux sur elle, la voit à ses genoux, le visage couvert de larmes, & plus belle que jamais; il la relève en l'embrassant. « Ayez pitié
» de moi, vous-même, Madame, lui
» dit-il, j'en suis digne, & pardonnez si
» dans les premiers momens d'une af-
» fliction aussi violente qu'est la mienne,
» je ne réponds pas comme je dois à un
» procédé comme le vôtre. Vous me pa-
» roissez plus digne d'estime & d'admi-
» ration que tout ce qu'il y a jamais eu
» de femmes au monde; mais aussi je
» me retrouve le plus malheureux des
» hommes qui aient jamais été. Vous m'a-
» vez donné de la passion dès le premier
» moment que je vous ai vue; vos ri-
» gueurs & votre possession n'ont pu
» l'éteindre; elle dure encore: je n'ai
» jamais pu vous donner de l'amour, &
» je vois que vous craignez d'en avoir
» pour un autre. Eh! qui est-il, Madame,
» cet homme heureux qui vous donne
» cette crainte? Depuis quand vous plaît-
» il? Qu'a-t-il fait pour vous plaire?
» Quel chemin a-t-il trouvé pour aller à
» votre cœur?... ». M. de Clèves insista
beaucoup sur ce point; & sur-tout il

n'épargna rien pour apprendre le nom de cet heureux rival. Vous m'en presseriez inutilement, lui dit sa femme; j'ai de la force pour taire ce que je crois ne pas devoir dire. L'aveu que je vous ai fait n'a pas été fait par foiblesse; & il faut plus de courage pour avouer cette vérité, que pour entreprendre de la cacher.

M. de Nemours n'avoit pas perdu une seule parole de cette étrange conversation, & ce que venoit de dire Madame de Clèves ne lui donnoit guère moins de curiosité, guère moins de jalousie qu'à son mari. Il craignoit de n'être point cet amant contre lequel on prenoit tant de précaution; & il eût voulu que Madame de Clèves le nominât, dût-elle le nommer lui-même.

Cette conversation fut interrompue. On annonça à M. de Clèves qu'un Gentilhomme venoit, de la part du Roi, lui ordonner de se trouver le soir à Paris. Il se disposa à partir sur le champ, & ne dit plus rien à sa femme. Il la conjura seulement de venir à Paris le lendemain, & de croire que, quoiqu'il fût affligé, il avoit pour elle une tendresse & une estime dont elle devoit être satisfaite.

Après son départ, Madame de Clèves restée seule, réfléchit sur ce qu'elle venoit de faire ; elle en fut si épouvantée, qu'à peine put-elle croire à ce qui s'étoit passé. Elle se demandoit pourquoi elle avoit risqué une chose si hasardeuse, & elle trouvoit qu'elle s'y étoit engagée sans en avoir presque eu le dessein. Un pareil aveu étoit sans exemple ; elle le sentoît bien, & elle en sentoît d'autant mieux le péril. Cependant elle se rassura en se disant qu'un tel remède étoit le seul qui pût la défendre contre M. de Nemours, & dès-lors elle ne crut point avoir trop hasardé.

Pour lui, il avoit déjà quitté un lieu où il venoit d'entendre des choses qui le touchoient si sensiblement, & s'étoit enfoncé dans la forêt. La nuit le surprit, & il n'arriva chez Madame de Mercœur qu'à la pointe du jour. Il motiva le mieux qu'il put cette absence, & revint le jour même à Paris avec le Vidame.

Il étoit trop rempli de ce qu'il avoit entendu la veille, pour le cacher entièrement à son ami. Il raconta l'aventure comme une chose qui lui avoit été à lui-même racontée, & qui regardoit tout

autre que lui. Le Vidame qui trouvoit l'anecdote piquante & singulière, en fit part à Madame de Martigues qu'il aimoit, en ajoutant qu'il soupçonnoit M. de Nemours d'être cet amant qu'on craignoit d'aimer; Madame de Martigues en parla à la Reine - Dauphine; cette Princesse en parla à Madame de Clèves elle-même, & à M. de Nemours, en présence de Madame de Clèves qui, ne croyant pas que personne eût entendu la conversation qu'elle avoit eue avec son mari, jugea qu'il avoit été indiscret, s'en plaignit à lui, & reconnut bientôt qu'elle s'étoit trompée. Dans cette incertitude, elle se détermina à traiter M. de Nemours avec une froideur capable de persuader aux observateurs les plus curieux, & à lui-même, que cette aventure ne le regardoit pas. Tel fut le fruit qu'il retira de son indiscretion; mais il parut si résigné, si soumis, si respectueux, qu'insensiblement on le jugea moins coupable: il figura avec tant de grace, d'adresse & de succès dans le fameux tournoi donné à l'occasion du mariage de Madame Elisabeth, qu'il parut plus intéressant que jamais aux

yeux de Madame de Clèves. On fait que ce même tournoi coûta la vie à Henri II. Peu de tems après le nouveau Roi partit pour se faire sacrer à Rheims. Madame de Clèves, que la réflexion ramenoit toujours au scrupule, jugea à propos de ne point être de ce voyage. Elle feignit une indisposition qui lui attira plusieurs visites la veille du départ. M. de Nemours ne négligea point une occasion que la bienfiance autorisoit. Il prit en même tems ses mesures pour ne la voir que le dernier. La fortune favorisa son intention. Il trouva en entrant dans la cour, Madame de Nevers & Madame de Martigues qui sortoient de chez Madame de Clèves, & qui lui dirent qu'elles l'avoient laissée seule. Il étoit extrêmement agité ; elle ne le fut pas moins, lorsqu'on lui annonça la visite de ce Prince. Tous les inconvéniens d'un pareil tête-à-tête, la crainte que M. de Nemours ne lui parlât sans détour de ce qu'il ne lui avoit déjà que trop fait entendre, celle de lui répondre trop favorablement, l'inquiétude que cette visite pourroit causer à son mari, la peine de toutes ces choses se présentèrent subite-

ment à son esprit, & l'embarrafsèrent au point qu'elle prit la résolution d'éviter la chose du monde qu'elle souhaitoit peut-être le plus. Elle fit dire à M. de Nemours qu'elle venoit de se trouver mal, & qu'elle se privoit, à regret, de l'honneur qu'il vouloit lui faire. On ne peut exprimer quelle fut la douleur de ce Prince : il ne voyoit point Madame de Clèves, & il ne la voyoit point parce qu'elle refusoit de le voir. Cependant il partoît le jour suivant ; il n'avoit plus rien à espérer du hasard, & il se retiroit accablé de cette disgrâce imprévue. De son côté, Madame de Clèves n'étoit pas plus tranquille. Elle trouva qu'elle avoit fait une faute en refusant la visite de M. de Nemours, & qu'il pouvoit même tirer quelque avantage de ce refus. Elle l'eût fait rappeler si elle eût osé, ou plutôt s'il eût été encore tems.

M. de Clèves apprit par hasard de Madame de Martigues, que M. de Nemours étoit chez lui, & qu'il devoit y être seul avec sa femme. Il ne doutoit plus que ce Prince ne fût cet amant si craint dont on lui avoit toujours caché le nom. Un mouvement de jalousie s'em-

pare de son ame. Il sort subitement de chez la Reine, où il avoit appris les circonstances de cette visite, & vient pour troubler une conversation qui l'inquiétoit. En arrivant chez lui, il ne voit rien qui annonce que M. de Nemours y soit encore ; ce qui le console un peu de ce qu'il y est venu. Il va d'abord à la chambre de sa femme, l'entretient de quelques choses indifférentes, & finit par lui demander ce qu'elle avoit fait, & qui elle avoit vu. Elle lui en rendit compte, mais sans lui nommer M. de Nemours. Il est alarmé de ce mystère, & lui demande si c'est là tout. Oui, reprit-elle. Et M. de Nemours, lui dit-il avec un ton qui marquoit combien il étoit affligé, ne l'avez-vous point vu, ou l'avez-vous oublié ? Je ne l'ai point vu en effet, répondit-elle, je me trouvois mal, & j'ai envoyé une de mes femmes lui faire des excuses. « Vous ne vous » trouviez donc mal que pour lui, re- » prit M. de Clèves, puisque vous avez » vu tout le monde ? Pourquoi des dis- » tinction pour M. de Nemours ? pour- » quoi ne vous est-il pas comme un au- » tre ? pourquoi faut-il que vous crai-

» gniez sa vue ? pourquoi lui laissez-vous
» voir que vous le craignez ? pourquoi
» lui faites - vous connoître que vous
» vous servez du pouvoir que sa passion
» vous donne sur lui ? Oseriez-vous re-
» fuser de le voir , si vous ne saviez
» bien qu'il distingue vos rigueurs de
» l'incivilité ? Mais pourquoi faut-il que
» vous ayez des rigueurs pour lui ? De la
» part d'une personne telle que vous ,
» Madame, tout est faveur, hors l'indiffé-
» rence. Je ne croyois pas, reprit Madame
» de Clèves, quelque soupçon que vous
» ayez sur M. de Nemours, que vous pus-
» siez me faire des reproches de ne l'avoir
» pas vu. Je vous en fais pourtant, Ma-
» dame, répliqua-t-il , & ils sont bien
» fondés. Pourquoi ne le pas voir s'il ne
» vous a rien dit ? Mais Madame, il vous
» a parlé ; vous n'avez pu me dire la
» vérité tout entière, vous m'en avez
» caché la plus grande partie ; vous vous
» êtes même repentie du peu que vous
» m'avez avoué, & vous n'avez pas eu
» la force de continuer ; je suis plus
» malheureux que je ne l'ai cru , & je
» suis le plus malheureux de tous les
» hommes ».

Cette conversation se soutint avec la même vivacité, & M. de Clèves ne la finit qu'en sortant de chez sa femme. Il partit le lendemain sans la voir ; mais il lui écrivit une lettre pleine d'affliction, d'honnêteté & de douceur. Elle lui fit une réponse touchante & propre à calmer en partie ses inquiétudes. D'ailleurs M. de Nemours étoit du voyage de Rheims, & séparé, comme lui, des lieux où restoit Madame de Clèves. Cette circonstance ne le rassuroit pas moins que la lettre même. Il arriva aussique Madame de Clèves, dont l'ame étoit encore pénétrée de l'entretien qu'elle avoit eu avec son mari, & des procédés touchans qu'il avoit pour elle, ne sentit presque pas d'abord l'absence de M. de Nemours ; mais bientôt elle lui parut insupportable. Depuis qu'elle l'aimoit, il ne s'étoit passé aucun jour sans qu'elle eut craint ou espéré de le rencontrer ; elle fut très-affligée lorsqu'elle sentit qu'il n'étoit plus au pouvoir du hasard de faire qu'elle le rencontrât.

Elle se rendit à Colomiers, & fit partir avec elle de grands tableaux qu'elle avoit fait copier sur d'autres où étoient représentés tous les événemens remar-

quables du règne de Henri II. On y voyoit , entr'autres actions, le siège de Metz. Tous ceux qui s'étoient distingués à ce siège, étoient là peints fort ressemblans. M. de Nemours étoit de ce nombre, & cette raison seule avoit peut-être déterminé Madame de Clèves à faire copier ces tableaux. La Cour se rendit à Chambort, après la cérémonie du Sacre. M. de Nemours fut obligé d'y suivre le Roi. Madame de Martigues y vint. Elle avoit vu Madame de Clèves à Colomiers, & parla beaucoup à la Reine de la manière dont cette Princesse y vivoit. Elle fit aussi l'éloge du pavillon de la forêt où elles avoient passé plusieurs soirées ensemble, où Madame de Clèves se rendoit régulièrement tous les soirs, quand même elle étoit seule.

Ces détails se faisoient en présence de M. de Clèves & de M. de Nemours. Celui-ci n'en perdoit rien, & formoit tacitement le projet d'aller lui-même être témoin de ce que faisoit Madame de Clèves dans ce pavillon. Il espéroit aussi pouvoir lui parler sans témoin. Il fit à Madame de Martigues certaines ques-

rions. M. de Clèves qui les entendoit , en devina le motif. Il avoit de même pénétré tout le plan que se traçoit M. de Nemours. Ce Prince , qui eût voulu l'effectuer aussi rapidement qu'il l'avoit conçu , imagina un prétexte pour obtenir du Roi la permission de se rendre à Paris , & obtint cette permission dès le jour suivant.

M. de Clèves ne douta point du sujet de ce voyage. Il eut envie de partir à l'instant même pour épier quel en seroit le succès. La crainte que ce départ ne donnât quelque défiance à M. de Nemours, le retint. Il vouloit savoir exactement à quoi s'en tenir sur la conduite de sa femme. Ce fut ce qui le déterminà à se faire suppléer par un Gentilhomme qui étoit à lui , & dont la fidélité & l'intelligence lui étoient connues. Il lui fit part de l'embarras où il se trouvoit , & lui ordonna de suivre M. de Nemours, de l'observer exactement , de voir s'il n'iroit point à Colomiers, & s'il n'entreroit point la nuit dans le jardin. Il fut trop exactement servi. M. de Nemours s'arrêta dans un village à une demi-lieue de Colomiers, & vers la fin du jour il

se rendit dans la forêt qui conduisoit au jardin de Madame de Clèves. Il eut quelque peine à s'y introduire. Cependant il y parvint & vit beaucoup de lumières dans un des cabinets du pavillon. Il s'en approche avec un trouble, une émotion plus facile à se représenter qu'à décrire. Les fenêtres de ce cabinet étoient ouvertes. M. de Nemours vit aisément que Madame de Clèves y étoit seule ; mais elle lui parut d'une beauté si admirable, qu'à peine fut-il maître de ses premiers transports. « Il faisoit chaud, » & elle n'avoit rien ni sur sa tête, ni sur » sa gorge que ses cheveux confusément » attachés. Elle étoit sur un lit de repos » avec une table devant elle, où il y » avoit plusieurs corbeilles pleines de » rubans. Elle en choisit quelques-uns, & » M. de Nemours remarqua que c'étoient » des mêmes couleurs qu'il avoit portées » au tournoi. Il vit qu'elle en faisoit des » nœuds à une canne des Indes fort extraordinaire, qu'il avoit portée quelque » tems, qu'il avoit donnée à sa sœur, à » qui Madame de Clèves l'avoit prise » sans faire semblant de la reconnoître » pour avoir été à M. de Nemours. Après

» qu'elle eut achevé son ouvrage avec
» une grace & une douceur que répan-
» doient sur son visage les sentimens
» qu'elle avoit dans le cœur, elle prit
» un flambeau, & s'en alla proche d'une
» grande table vis-à-vis du tableau du
» siège de Metz, où étoit le portrait de
» M. de Nemours : elle s'assit & se mit
» à regarder ce portrait avec une attention
» & une rêverie que la passion seule peut
» donner.

» On ne peut exprimer ce que sentir
» M. de Nemours dans ce moment. Voir
» au milieu de la nuit dans le plus beau
» lieu du monde, une personne qu'il
» adoroit ; la voir sans qu'elle sût qu'il la
» voyoit, & la voir toute occupée de
» choses qui avoient du rapport à lui &
» à la passion qu'elle lui cachoit ; c'est
» ce qui n'a jamais été goûté ni imaginé
» par nul autre amant ».

L'excès de sa joie le rendoit immobile.
Il oublioit que les momens lui étoient
précieux ; & lorsqu'il voulut enfin entrer
dans le cabinet, la crainte & d'autres
considérations le retinrent. Il trouvoit de
l'extravagance à venir surprendre, au
milieu de la nuit, une personne à qui

il n'avoit encore jamais parlé de son amour. Il pensoit & qu'elle ne l'écouterait point, & qu'elle auroit une juste colère du péril où il l'exposoit par une démarche qui pouvoit entraîner mille accidens. Cependant pressé par le desir de lui parler, & rassuré par les espérances que lui donnoit tout ce qu'il avoit vu, il avança quelque pas ; mais avec tant de trouble, qu'une écharpe qu'il portoit s'embarraffa dans la fenêtre. Il fit du bruit. Madame de Clèves tourna la tête, & crut le reconnoître. Alors, sans balancer, sans regarder du même côté une seconde fois, elle entra dans le lieu où étoient ses femmes. Elle y entra avec tant de trouble, que pour le cacher elle fut contrainte de dire qu'elle se trouvoit mal. Elle le dit aussi pour occuper tous ses gens, & pour donner le tems à M. de Nemours de se retirer. Il est pourtant vrai qu'en le fuyant, elle se faisoit une extrême violence, & qu'elle ne put se résoudre à quitter que fort tard un lieu dont elle le soupçonnoit d'être si proche. Il étoit presque jour quand elle revint au château, & quand M. de Nemours sortit du jardin.

Il y revint la nuit d'après, dans l'espérance qu'elle lui seroit plus favorable que la précédente ; mais toutes les fenêtres , toutes les portes du pavillon étoient fermées. Madame de Clèves jugeant que M. de Nemours pourroit revenir , étoit restée dans sa chambre. Elle avoit appréhendé de n'avoir pas toujours la force de fuir ; elle n'avoit pas voulu se mettre au hasard de démentir la conduite qu'elle avoit tenue jusqu'alors. M. de Nemours passa la nuit dans le jardin , & quoique persuadé qu'il n'y verroit point Madame de Clèves , il trouvoit quelque douceur à contempler les mêmes objets qu'elle voyoit tous les jours.

Il forma un autre projet ; ce fut de se faire conduire chez elle par Madame de Mercœur. Il fut se conduire si adroitement , que cette Dame lui procura cet avantage , sans se douter même du service qu'elle lui rendoit. La présence de M. de Nemours causa un trouble bien vif à Madame de Clèves , & ne lui permit pas de douter que c'étoit lui qu'elle avoit vu l'avant-dernière nuit dans son jardin. Il trouva même le moyen de l'en instruire , sans que Madame de Mercœur

pût deviner le vrai sens de ses paroles. Cette Dame s'en retournoit à Paris, & M. de Nemours l'avoit prévenue qu'il reprendroit le chemin de Chambord. Par-là il espéroit pouvoir demeurer, après son départ, quelques momens seul avec Madame de Clèves; mais elle devina son projet, & voulut accompagner Madame de Mercœur jusqu'au bout de la forêt. M. de Nemours fut donc obligé de partir lui-même. Il reprit la route de Chambord, moitié chagrin, moitié satisfait de son voyage.

Le Gentilhomme que M. de Clèves avoit détaché à la suite de M. de Nemours, s'étoit ponctuellement acquitté de sa commission. Rien de ce qu'avoit fait ce Prince ne lui étoit échappé, excepté ce qui s'étoit passé dans l'intérieur du jardin; mais il l'avoit vu y entrer, il l'avoit vu en sortir. Il étoit même instruit de la visite qu'il avoit rendue à Madame de Clèves. La manière triste dont il aborda son maître, l'instruisit d'avance de ce qu'il avoit à lui dire. M. de Clèves, saisi lui-même de la plus vive affliction, lui fit signe de se retirer. Allez, lui dit-il, je vois ce que vous avez à m'apprendre; mais je n'ai pas la force de l'écouter. Je

n'ai rien à vous apprendre, lui répondit le Gentilhomme, sur quoi l'on puisse établir un jugement assuré. Il est vrai que M. de Nemours est entré deux nuits de suite dans le jardin de la forêt; & que le lendemain il a été à Colomiers avec Madame de Mercœur. C'est assez, repliqua M. de Clèves, en lui faisant de nouveau signe de se retirer; je n'ai pas besoin d'un plus grand éclaircissement. Le Gentilhomme fut contraint de laisser son maître abandonné à son désespoir. Il n'y en a peut-être jamais eu de plus violent. M. de Clèves croyoit avoir à supporter en même tems & la douleur que cause l'infidélité d'une maîtresse, & la honte d'être trompé par une femme.

Il ne put résister ni à cette idée, ni à l'accablement qui en étoit la suite. Une fièvre violente le saisit dès la nuit même, & les accidens qui l'accompagnèrent, firent juger sa maladie très-dangereuse. On en donna avis à Madame de Clèves; elle vint en diligence. Quand elle arriva, il étoit encore plus mal. Elle étoit pénétrée de la plus vive affliction, & ce qui l'augmenta encore, ce fut l'accueil froid qu'elle reçut de lui. Il sembloit même ne

recevoir qu'avec peine les services qu'elle lui rendoit. En peu de jours, il fut à-peu-près hors d'espérance. Madame de Clèves se trouva seule auprès de lui dans un moment où il avoit éloigné tout son monde, sous prétexte de vouloir reposer. Elle s'aperçut qu'au lieu de prendre quelque repos, il étoit dans une extrême agitation. Jusqu'alors il lui avoit tu la vraie cause de sa maladie. Il étoit même décidé à mourir sans daigner lui faire le moindre reproche ; mais les larmes qu'elle répandoit, la douleur dont elle paroissoit accablée, l'empressement qu'elle avoit à le secourir, un mélange de tendresse, de doute, & d'indignation, l'obligèrent de rompre le silence. Que devint Madame de Clèves, lorsqu'il lui eut appris qu'elle seule caufoit sa mort, & qu'il la croyoit complice de M. de Nemours dans la démarche que ce Prince avoit faite ? En un mot qu'il sembloit croire tout ce qui peut désespérer un époux sensible ; tout ce qui peut lui rendre sa femme odieuse & méprisable. Elle eut d'abord peine à comprendre ce discours, & lorsqu'elle l'eut mieux compris, elle

eut peine à trouver des expressions pour y répondre, tant sa douleur & sa surprise étoient excessives. Mais, des crimes! s'écria-t-elle enfin, la pensée même m'en est inconnue. La vertu la plus austère ne peut inspirer d'autre conduite que celle que je me suis tracée, & je n'ai jamais fait d'action dont je n'eusse désiré vous rendre le témoin... Ecoutez-moi, poursuivit-elle, en voyant que ce discours ne le persuadoit pas : s'il n'y alloit que de mon intérêt, je souffrirois ces reproches ; mais il y va de votre vie : écoutez-moi pour l'amour de vous-même ; il est impossible qu'avec tant de vérité, je ne vous persuade mon innocence. Alors elle lui détailla si clairement ce qui s'étoit passé à Colomiers, elle lui prouva si bien qu'elle n'avoit eu avec M. de Nemours d'autre entretien qu'en présence de Madame de Mercœur ; elle parloit avec tant d'assurance, & la vérité persuade si aisément, lors même qu'elle n'est pas vraisemblable, que M. de Clèves fut presque convaincu de ce qu'elle lui disoit. « Je ne fais, » reprit-il, si je dois consentir à vous » croire ; je me sens si proche de la mort,

» que je ne veux rien voir de ce qui me
» pourroit faire regretter la vie. Vous
» m'avez éclairci trop tard ; mais ce me
» fera toujours un soulagement d'em-
» porter la pensée que vous êtes digne
» de l'estime que j'ai eue pour vous. Je
» vous prie que je puisse encore avoir
» la consolation de croire que ma mé-
» moire vous fera chère , & que s'il eut
» dépendu de vous , vous eussiez eu pour
» moi les sentimens que vous avez pour
» un autre ». Il voulut continuer , mais
une foiblesse lui ôta la parole. Madame
de Clèves fit venir les Médecins ; ils le
trouvèrent presque sans vie , & après
avoir languï encore quelque jours , il
expira.

L'affliction de Madame de Clèves ne
peut se décrire ; elle pensa en perdre la
raison , & ne se souvint de M. de Ne-
mours que pour s'indigner contre elle-
même. Ce Prince la connoissoit trop
pour oser , dans les commencemens , lui
rendre d'autres soins que ceux qu'exige
la bienféance. Une découverte fâcheuse
lui fit juger cette conduite encore plus
nécessaire. Il apprit que son voyage
nocturne à Colomiers , avoit causé la
mort de M. de Clèves. Dès-lors , il jugea

quels seroient d'abord les sentimens de la veuve , quel éloignement elle auroit pour lui , si elle croyoit que la jalousie eût seule causé cette mort. Il crut ne devoir pas même la faire si-tôt souvenir de son nom , & il se traça un plan de conduite bien difficile à suivre pour un homme aussi passionné : ce fut de ne plus se présenter aux regards de celle qu'il aimoit. Cependant il se ménagea les moyens de la voir sans en être vu. Une petite chambre qui donnoit sur le jardin de l'hôtel de Clèves , lui procureroit chaque jour cette faveur. Il l'avoit louée sous un nom d'emprunt , & n'y venoit que déguisé. Le hasard informa Madame de Clèves de cet arrangement ; le même hasard lui fit rencontrer ce Prince dans un jardin écarté ; mais il la salua sans la voir , tant il étoit absorbé dans sa mélancolie. Cette rencontre , ces détails , ceux qu'elle entendoit journellement faire sur la conduite de M. de Nemours , toutes ces choses rallumèrent dans son ame un feu mal éteint. Elle étoit combattue & par son amour , & par de nouveaux scrupules. Epousera-t-elle un homme qui a causé la mort de son mari ?

Cette alliance lui sembloit, aussi criminelle que son amour l'avoit été. Cependant ce même amour subsistoit encore, & les raisons de bienfiance ne prévalaient que foiblement sur lui.

De son côté, M. de Nemours songea qu'il avoit assez, & peut-être trop longtemps respecté la douleur de Madame de Clèves, & qu'un plus long délai ne pouvoit que servir à éteindre l'inclination qu'elle avoit pour lui. Il mit dans sa confiance le Vidame de Chartres, son ami, & oncle de Madame de Clèves. Celui-ci parut très-disposé à favoriser ses sentimens auprès de sa nièce. Il trouvoit cette alliance des plus convenables. M. de Nemours le pria de lui procurer quelque moyen de parler à Madame de Clèves, & de savoir quelles étoient ses dispositions. Le Vidame lui proposa de le mener chez elle, mais ensuite on convint qu'il l'engageroit, sous quelque autre prétexte, à venir chez lui, & qu'alors M. de Nemours s'y rendroit par un escalier dérobé. Ce plan s'exécuta. Madame de Clèves vint chez son oncle; il fut la recevoir, & la conduisit dans un grand cabinet au bout de son appartement. Quelque tems après M. de Nemours y

entra comme si le hasard l'y eût conduit. Madame de Clèves fut extrêmement surprise de le voir. Elle rougit, & essaya de cacher sa rougeur. Le Vidame parla d'abord de choses indifférentes : peu de tems après il sortit, sous prétexte qu'il avoit quelques ordres à donner. Il dit à Madame de Clèves qu'il la prioit de faire les honneurs de chez lui, & qu'il alloit rentrer dans un instant.

Il laissa Madame de Clèves, & même M. de Nemours, dans un trouble extraordinaire. Ils demeurèrent quelque tems sans rien dire. Enfin M. de Nemours parla le premier. « Pardonnerez-vous à
» M. de Chartres, Madame, dit-il à
» Madame de Clèves, de m'avoir donné
» l'occasion de vous voir & de vous en-
» tretenir?... Je ne lui dois pas pardon-
» ner, répondit-elle, d'avoir oublié l'état
» où je suis, & à quoi il expose ma ré-
» putation. En prononçant ces paroles,
» elle voulut s'en aller; mais M. de Ne-
» mours la retenant : ne craignez rien,
» Madame, repliqua-t-il, personne ne
» fait que je suis ici, & aucun hasard
» n'est à craindre. Ecoutez-moi, Mada-
» me, écoutez-moi, si ce n'est par bonté,

» que ce soit au moins par égard pour
» vous-même, & pour vous délivrer des
» extravagances où m'emporteroit infail-
» liblement une passion dont je ne suis
» plus le maître ».

Madame de Clèves céda, pour la première fois, au penchant qu'elle avoit pour M. de Nemours, & le regardant avec des yeux pleins de douceur & de charmes : mais qu'espérez-vous, lui dit-elle, de la complaisance que vous exigez ? Vous vous repentirez peut-être de l'avoir obtenue, & je me repentirai infailliblement de vous l'avoir accordée : vous méritez une destinée plus heureuse que celle que vous avez eue jusqu'ici, & que celle que vous pouvez trouver à l'avenir, à moins que vous ne la cherchiez ailleurs. Moi ! s'écria-t-il, moi, chercher le bonheur ailleurs, & y en a-t-il d'autre que celui d'être aimé de vous ? Quoique je ne vous aie jamais parlé, je ne saurois croire, Madame, que vous ignoriez ma passion, & que vous ne la connoissiez pour la plus véritable & la plus violente qu'on puisse jamais éprouver. « Je ne vous dirai
» point, reprit Madame de Clèves, que
» je n'aie pas vu l'attachement que vous

» avez eu pour moi ; peut-être ne me
 » croiriez vous pas quand je vous le di-
 » rois. Je vous avoue donc , non-seule-
 » ment que je l'ai vu, mais que je l'ai
 » vu tel que vous pouvez souhaiter
 » qu'il m'ait paru. Et si vous l'avez vu,
 » Madame, interrompit-il, est-il possible
 » que vous n'en ayez point été touchée ?
 » & oserois-je vous demander s'il n'a
 » fait aucune impression dans votre
 » cœur ? Vous en avez dû juger par ma
 » conduite, lui répliqua-t-elle ». Cette
 espèce d'aveu amena une explication
 relative à plusieurs circonstances qu'on
 a ci-devant décrites. Madame de Clèves
 lui avoua que dès-lors il lui avoit in-
 spiré des sentimens qui jusques-là lui
 avoient été inconnus. Je vous fais cet
 aveu, poursuivit-elle avec moins de
 honte, parce que je le puis faire sans
 crime ; d'ailleurs vous avez vu que ma
 conduite n'a pas été réglée par mes sen-
 timens.

Cet aveu combla de joie M. de Ne-
 mours. Il se jeta aux pieds de Madame
 de Clèves. Je ne vous apprends, reprit-
 elle en souriant, que ce que vous ne sa-
 viez déjà que trop. Ah ! Madame, repli-

qua-t-il, quelle différence de le favoir
par un effet du hafard, ou de l'appren-
dre par vous-même, & de voir que
vous voulez bien que je le fache! « Il est
» vrai, lui dit-elle, què je veux bien que
» vous le fachiez, & que je trouve de
» la douceur à vous le dire. Je ne fais
» même si je ne vous le dis point plus
» pour l'amour de moi que pour l'amour
» de vous; car enfin cet aveu n'aura
» point de fuites, & je suivrai les règles
» austères que mon devoir m'impose...
» Vous n'y songez pas, Madame, reprit
» M. de Nemours; il n'y a plus de dé-
» voir qui vous lie, vous êtes en liber-
» té, & si j'osois, je vous dirois même
» qu'il dépend de vous de faire enforte
» que votre devoir vous oblige un jour
» à conserver les sentimens que vous
» avez pour moi. Mon devoir, répliqua-
» t-elle, me défend de penser jamais à
» personne, & moins à vous qu'à qui
» que ce soit au monde, par des raisons
» qui vous sont inconnues. Elles ne me
» le font peut-être pas, Madame, repli-
» qua-t-il, mais ce ne sont pas de véri-
» tables raisons. Je fais que M. de Clèves
» m'a cru plus heureux que je n'étois,
» qu'il s'est imaginé que vous aviez

» approuvé des extravagances que la
» passion m'a fait entreprendre sans vo-
» tre aveu... Il n'est que trop véritable,
» interrompit-elle, que vous êtes cause
» de la mort de M. de Clèves; les soup-
» çons que lui a donnés votre conduite
» inconsiderée, lui ont coûté la vie,
» comme si vous la lui aviez ôtée de
» vos propres mains. Voyez ce que je
» devrois faire si vous en étiez venu à
» ces extrémités, & que le même mal-
» heur en fût arrivé? Je fais bien que ce
» n'est pas même chose à l'égard du
» monde; mais au mien il n'y a aucune
» différence, puisque je sais que c'est par
» vous qu'il est mort, & que c'est à cause
» de moi ».

M. de Nemours combattit cette résolution avec toute l'éloquence du sentiment. Il combattit de même les craintes qu'avoit Madame de Clèves, qu'en l'épousant elle ne cessât bientôt d'en être aimée. Il finit par se jeter encore une fois à ses pieds; & s'abandonnant à tous les mouvemens divers dont il étoit agité, il lui fit voir, & par ses paroles & par ses pleurs, la plus vive & la plus tendre passion dont un cœur ait jamais été touché. Celui de Madame de Clèves

étoit excessivement ému ; ses yeux étoient mouillés de larmes. « Pourquoi
» faut-il , s'écria-t-elle , que je vous
» puisse accuser de la mort de M. de
» Clèves ? Que n'ai-je commencé à ne
» vous connoître que depuis que je suis
» libre ? ou pourquoi ne vous ai-je pas
» connu avant que d'être engagée ? Pour-
» quoi la destinée nous sépare-t-elle par
» un obstacle si invincible ? Il n'y a point
» d'obstacle, Madame, reprit M. de Ne-
» mours ; vous seule vous opposez à
» mon bonheur ; vous seule vous impo-
» sez une loi que la vertu & la raison ne
» vous sauroient imposer. Il est vrai ,
» repliqua-t-elle , que je sacrifie beau-
» coup à un devoir qui ne subsiste que
» dans mon imagination. Attendez ce que
» le tems pourra faire. M. de Clèves ne
» fait encore que d'expirer , & cet objet
» funeste est trop proche pour me lais-
» ser des vues claires & distinctes. Ayez
» cependant le plaisir de vous être fait
» aimer d'une personne qui n'auroit rien
» aimé si elle ne vous avoit jamais vu ;
» croyez que les sentimens que j'ai pour
» vous seront éternels , & qu'ils subsis-
» teront également , quoi que je fasse.
» Adieu, lui dit-elle , voici une conver-

» sation qui me fait honte : rendez - en
» compte à M. le Vidame , j'y consens ,
» & je vous en prie ».

A ces mots elle sortit sans que M. de Nemours pût la retenir davantage. Elle trouva le Vidame dans la chambre la plus proche. Il la vit si troublée qu'il n'osa lui parler , & il la reconduisit jusqu'à son carrosse sans lui avoir rien dit. Il revint trouver M. de Nemours qui n'étoit pas moins agité. La joie, l'étonnement, l'admiration, la crainte, partageoient son ame , & troubloient en quelque manière sa raison. Il eut peine à faire au Vidame un détail exact de ce qui s'étoit passé. Ils examinèrent ensuite ce que M. de Nemours devoit espérer ou craindre , & tous deux sentirent qu'il étoit impossible que M^{me}. de Clèves restât dans la résolution où elle croyoit être. Ils convinrent cependant qu'il falloit suivre ses ordres pour ne point alarmer sa délicatesse. M. de Nemours se détermina à suivre le Roi. C'étoit d'ailleurs un voyage dont il ne pouvoit se dispenser. Il pria le Vidame de veiller à ses intérêts auprès de sa nièce. Et que ne lui dit-il point à ce sujet ! une partie de

la nuit étoit écoulée avant que M. de Nemours songeât à laisser reposer son ami.

Madame de Clèves n'étoit pas elle-même en état de goûter aucun repos. Elle étoit étonnée de ce qu'il avoit dit ; elle s'en repentoit ; elle en avoit de la joie. Tous ses sentimens étoient extrêmes quoiqu'indécis. Elle examina encore & les raisons que son devoir opposoit à son bonheur , & celles qui parloient pour lui. Elle en trouvoit de si fortes des deux parts , qu'elle ne put se résoudre à rien , sinon à profiter du tems que la bienfiance lui laissoit encore pour se déterminer ; mais elle prit le parti de n'avoir durant cet intervalle aucune relation avec M. de Nemours. Elle tint fermement sa résolution à cet égard ; & pour se mettre encore mieux hors d'état de l'enfreindre , elle alla visiter de grandes terres qu'elle possédoit aux environs des Pyrénées. Elle partit quelques jours avant que la Cour revînt de son voyage.

Elle avoit prié le Vidame son oncle de ne plus faire mention de M. de Nemours dans les lettres qu'il lui écriroit.

C'est que ce Prince toujours actif avoit fait plus; il avoit inséré quelques lignes de sa main dans une de ces lettres. Il fut affligé de ce départ comme une autre l'auroit été de la mort de sa maîtresse. Bientôt même il eut un nouveau malheur à craindre. Madame de Clèves tomba dangereusement malade. On ne peut exprimer l'inquiétude & la douleur de M. de Nemours. Le Vidame de Chartres envoyoit de fréquens couriers pour apprendre journellement quelle étoit la situation de sa nièce. Il eut beaucoup de peine à empêcher M. de Nemours d'y aller lui-même. Enfin l'on apprit qu'elle étoit hors de tout péril prochain; mais il lui restoit un fond de langueur qui ne permettoit guères d'espérer qu'elle pût jamais se rétablir.

Cet état d'anéantissement qui ne laisse de facultés que pour envisager la mort, détacha insensiblement Madame de Clèves de tout ce qui contribue aux charmes de la vie. Elle fit des réflexions qu'un foible retour de santé ne put détruire : elle se sépara même du monde pour mieux soutenir ses résolutions. C'étoit M. de Nemours qui lui inspiroit tant de

défiance d'elle-même. Il accourut tout désolé au couvent qu'elle s'étoit choisi. Son arrivée fit sur Madame de Clèves une impression surprenante; mais elle refusa de le voir. Elle lui envoya une personne qui avoit toute sa confiance, pour l'informer des motifs de ce refus, & lui dire que ne pouvant être à lui, les autres avantages de ce monde lui sembloient si peu de chose, qu'elle y renonçoit dès-à présent pour jamais.

Ce Prince repartit sans l'avoir vue, & agité du plus violent désespoir. Il fit encore d'autres tentatives toutes infructueuses. Des années entières s'écoulèrent sans que rien pût le flatter d'un meilleur succès. Enfin le tems, l'absence & la perte de tout espoir éteignirent sa passion. Madame de Clèves ne changea point de conduite, ne reparut jamais à la Cour, & mourut jeune, après avoir expié ce qu'elle appelloit ses foiblesses, par les plus grands exemples de bienfaisance & de vertu.

Nous revenons pour un moment à cet *aveu* que Madame de Clèves fit à son mari, & que l'on a reproché à Madame de la Fayette. Cette

Dame, à qui ce reproche avoit été sensible, & qui vécut sans pouvoir ramener le Public au principe qui avoit conduit son esprit, imagina dans la suite un moyen de se justifier, qui ne se feroit pas offert sans doute à une imagination plus commune, ou à une ame moins éclairée. Elle composa un nouveau Roman, dans lequel une femme, avec les mêmes principes & les mêmes vertus qu'avoit Madame de Clèves, fait à son mari un aveu bien plus extraordinaire que celui que renferme la première fiction. Ce Roman est *la Comtesse de Tende*. Elle l'écrivit avec toute la délicatesse de l'esprit, & toute la force de la passion. Sans doute, en le relisant, elle dut se croire très-justifiée, & remercier l'amour-propre qui l'avoit si bien conseillée. Malheureusement elle mourut sans pouvoir jouir de son glorieux entêtement; & ceux qui l'avoient condamnée de bonne foi, furent privés du plaisir de racheter la critique par la louange. L'histoire dont nous parlons fut trouvée dans les papiers de Madame de la Fayette, après sa mort. Elle fut imprimée & insérée dans un Volume du Mercure, il y a environ cinquante ans, avec l'anecdote qui nous met à portée de rendre aujourd'hui à la mémoire de son Auteur, ce qui

fut alors ravi à sa réputation. Elle a été depuis inférée dans un Recueil de Româns très-étendu. Mais ni Moréri, ni aucun Bibliographe n'ont fait honneur à cette femme immortelle de l'Ouvrage peut-être le plus digne de l'honorer, puisqu'il fut composé dans des intentions aussi honorables. Cette fiction charmante doit suivre, dans notre Bibliothèque, l'Ouvrage dont elle est une progression & une justification. Comme elle contient peu de pages, nous allons l'offrir toute entière à ceux de nos Lecteurs qui n'ont pas le plaisir de la connoître, & à ceux qui peuvent trouver du plaisir à la relire.

La Comtesse de Tende.

Mademoiselle de Trozzi, fille du Maréchal, & proche parente de Catherine de Médicis, épousa la première année de la Régence de cette Reine le Comte de Tende, de la maison de Savoie, riche, bien fait, le Seigneur de la Cour qui vivoit avec le plus d'éclat, & plus propre à se faire estimer qu'à plaire. Sa femme néanmoins l'aima d'abord avec passion; elle étoit fort jeune; il ne la regarda que comme un enfant, & il fut

bientôt amoureux d'une autre. La Comtesse de Tende, vive, & d'une race italienne, devint jalouse; elle ne se donnoit point de repos, elle n'en laissoit point à son mari; il évita sa présence, & ne vécut plus avec elle comme l'on vit avec sa femme.

La beauté de la Comtesse augmenta; elle fit paroître beaucoup d'esprit; le monde la regarda avec admiration; elle fut occupée d'elle-même, & guérit insensiblement de sa jalousie & de sa passion.

Elle devint l'amie intime de la Princesse de Neuchâtel, jeune, belle, & veuve du Prince de ce nom, qui lui avoit laissé en mourant cette Souveraineté qui la rendoit le parti de la Cour le plus élevé & le plus brillant.

Le Chevalier de Navarre, descendu des anciens Souverains de ce Royaume, étoit aussi alors jeune, beau, plein d'esprit & d'élévation; mais la fortune ne lui avoit donné d'autre bien que la naissance: il jeta les yeux sur la Princesse de Neuchâtel, dont il connoissoit l'esprit, comme sur une personne capable d'un attachement violent, & propre à faire

la fortune d'un homme comme lui. Dans cette vue il s'attacha à elle, sans en être amoureux, & attira son inclination : il en fut souffert ; mais il se trouva encore bien éloigné du succès qu'il desiroit. Son dessein étoit ignoré de tout le monde ; un seul de ses amis en avoit la confiance, & cet ami étoit aussi intime ami du Comte de Tende : il fit consentir le Chevalier de Navarre à confier son secret au Comte, dans la vue qu'il l'obligeroit à le servir auprès de la Princesse de Neuchâtel. Le Comte de Tende aimoit déjà le Chevalier de Navarre, il en parla à sa femme, pour qui il commençoit à avoir plus de considération, & l'obligea en effet de faire ce qu'on desiroit.

La Princesse de Neuchâtel lui avoit déjà fait confiance de son inclination pour le Chevalier de Navarre ; cette Comtesse la fortifia. Le Chevalier la vint voir, il prit des liaisons & des mesures avec elle ; mais en la voyant, il prit aussi pour elle une passion violente ; il ne s'y abandonna pas d'abord, il vit les obstacles que ces sentimens partagés entre l'amour & l'ambition apporteroient à son

dessein : il résista ; mais pour résister , il ne falloit pas voir souvent la Comtesse de Tende , & il la voyoit tous les jours en cherchant la Princesse de Neuchâtel ; ainsi il devint éperduement amoureux de la Comtesse. Il ne put lui cacher entièrement sa passion ; elle s'en apperçut , son amour-propre en fut flatté , & elle se sentit un amour violent pour lui.

Un jour comme elle lui parloit de la grande fortune d'épouser la Princesse de Neuchâtel , il lui dit en la regardant d'un air où sa passion étoit entièrement déclarée : & croyez-vous , Madame , qu'il n'y ait point de fortune que je préférasse à celle d'épouser cette Princesse ? La Comtesse de Tende fut frappée des regards & des paroles du Chevalier : elle le regarda des mêmes yeux dont il la regardoit ; il y eut un trouble & un silence entr'eux plus parlant que les paroles. Depuis ce tems , la Comtesse fut dans une agitation qui lui ôta le repos : elle sentit le remords d'ôter à son amie le cœur d'un homme qu'elle alloit épouser uniquement pour en être aimée , qu'elle alloit épouser avec l'approbation de tout le monde , & aux dépens de son élévation.

Cette trahison lui fit horreur ; la honte & les malheurs d'une galanterie se présentèrent à son esprit ; elle vit l'abyme où elle se précipitoit , & elle résolut de l'éviter.

Elle tint mal ses résolutions ; la Princesse étoit presque déterminée à épouser le Chevalier de Navarre , néanmoins elle n'étoit pas contente de la passion qu'il avoit pour elle ; & au travers de celle qu'elle avoit pour lui , & du soin qu'il prenoit de la tromper , elle démêloit la tiédeur de ses sentimens ; elle s'en plaignit à la Comtesse de Tende. Cette Comtesse la rassura ; mais les plaintes de Madame de Neuchâtel achevèrent de la troubler ; elles lui firent voir l'étendue de sa trahison qui coûteroit peut-être la fortune de son amant. La Comtesse l'avertit des défiances de la Princesse ; il lui témoigna de l'indifférence pour tout , hors d'être aimé d'elle , néanmoins il se contraignit par ses ordres , & rassura si bien la Princesse de Neuchâtel , qu'elle fit voir à la Comtesse de Tende qu'elle étoit entièrement satisfaite du Chevalier de Navarre.

La jalousie se faisoit alors de la Comtesse : elle craignoit que son amant n'aimât véritablement la Princesse ; elle vit toutes les raisons qu'il avoit de l'aimer ; leur mariage qu'elle avoit souhaité, lui fit horreur ; elle ne vouloit pourtant pas qu'il le rompît ; & elle se trouvoit dans une cruelle incertitude ; elle laissa voir au Chevalier tous ses remords sur la Princesse de Neuchâtel ; elle résolut seulement de lui cacher sa jalousie, & crut en effet la lui avoir cachée.

La passion de la Princesse surmonta enfin toutes ses irrésolutions ; elle se déterminâ à son mariage, & se résolut de le faire secrètement, & de ne le déclarer que quand il seroit fait.

La Comtesse de Tende étoit prête à expirer de douleur. Le même jour qui fut pris pour le mariage, il y avoit une cérémonie publique, son mari y assista ; elle y envoya toutes ses femmes ; elle fit dire qu'on ne la voyoit pas, & s'enferma dans son cabinet, couchée sur son lit de repos, & abandonnée à tout ce que les remords, l'amour & la jalousie peuvent faire sentir de plus cruel.

Comme elle étoit dans cet état, elle

entendit ouvrir une porte dérobée de son cabinet, & vit paroître le Chevalier de Navarre, paré & d'une grace au-dessus de ce qu'elle l'avoit jamais vu. Chevalier, où allez vous, s'écria-t-elle ? que cherchez-vous ? avez-vous perdu la raison ? qu'est devenu votre mariage ? & songez-vous à ma réputation ? Soyez en repos de votre réputation, Madame, lui répondit-il, personne ne le peut savoir ; il n'est pas question de mon mariage ; il ne s'agit plus de ma fortune, il ne s'agit que de votre cœur, Madame, & d'être aimé de vous : je renonce à tout le reste, vous m'avez laissé voir que vous ne me haïssez pas ; mais vous m'avez voulu cacher que je suis assez heureux pour que mon mariage vous fasse de la peine ; je viens vous dire, Madame, que j'y renonce ; que ce mariage me feroit un supplice, & que je ne veux vivre que pour vous : on m'attend à l'heure que je vous parle ; tout est prêt : mais je vais tout rompre, si en le rompant je fais une chose qui vous soit agréable, & qui vous prouve ma passion.

La Comtesse se laissa tomber sur un lit de repos, dont elle s'étoit relevée à

de mi ; & regardant le Chevalier avec des yeux pleins d'amour & de larmes , vous voulez donc que je meure , lui dit elle : croyez - vous qu'un cœur puisse contenir tout ce que vous me faites sentir ; quitter à cause de moi la fortune qui vous attend ! je n'en puis seulement supporter la pensée : allez à Madame la Princesse de Neuchâtel ; allez à la grandeur qui vous est destinée , vous aurez mon cœur en même tems. Je ferai de mes remords , de mes incertitudes & de ma jalousie , puisqu'il faut vous l'avouer , tout ce que ma foible raison me conseillera ; mais je ne vous verrai jamais , si vous n'allez tout-à-l'heure achever votre mariage ; allez , ne demeurez pas un moment ; mais pour l'amour de moi & pour l'amour de vous-même , renoncez à une passion aussi déraisonnable que celle que vous me témoignez , & qui nous conduira peut-être à d'horribles malheurs.

Le Chevalier fut d'abord transporté de joie de se voir si véritablement aimé de la Comtesse de Tende ; mais l'horreur de se donner à une autre , lui revint devant les yeux ; il pleura , il s'affligea , il

lui promit tout ce qu'elle voulut, à condition qu'il la reverroit encore dans ce même lieu. Elle voulut savoir avant qu'il sortît, comment il y étoit entré. Il lui dit qu'il s'étoit fié à un Ecuyer qui étoit à elle, & qui avoit été à lui, qu'il l'avoit fait passer par la cour des écuries où répondoit le petit degré qui menoit à ce cabinet, & qui répondoit aussi à la chambre de l'Ecuyer.

Cependant l'heure du mariage approchoit, & le Chevalier pressé par la Comtesse de Tende, fut enfin contraint de s'en aller; mais il alla comme au supplice, à la plus grande & à la plus agréable fortune, où un cadet sans biens eût été jamais élevé. La Comtesse de Tende passa la nuit, comme on se le peut imaginer, agitée par ses inquiétudes: elle appella ses femmes sur le matin, & peu de tems après que sa chambre fut ouverte, elle vit son Ecuyer s'approcher de son lit, & mettre une lettre dessus sans que personne s'en apperçût. La vue de cette lettre la troubla, & parce qu'elle la reconnut être du Chevalier de Navarre, & parce qu'il étoit si peu vraisemblable que pendant cette nuit, qui devoit

avoir été celle de ses noces, il eût eu le loisir de lui écrire, qu'elle craignit qu'il n'eût apporté, ou qu'il ne fût arrivé quelques obstacles à son mariage : elle ouvrit la lettre avec beaucoup d'émotion, & y trouva à-peu-près ces paroles :

Je ne pense qu'à vous, Madame ; je ne suis occupé que de vous ; & dans les premiers momens de la possession légitime du plus grand parti de France, à peine le jour commence à paroître, que je quitte la chambre où j'ai passé la nuit, pour vous dire que je me suis déjà repenti mille fois de vous avoir obéi, & de n'avoir pas tout donné pour ne vivre que pour vous.

Cette lettre, & les momens où elle étoit écrite, touchèrent sensiblement la Comtesse de Tende ; elle alla dîner chez la Princesse de Neuchâtel qui l'en avoit priée. Son mariage étoit déclaré ; elle trouva un nombre infini de personnes dans la chambre : mais sitôt que cette Princesse la vit, elle quitta tout le monde, & la pria de passer dans son cabinet. A peine étoient-elles assises, que le visage de la Princesse se couvrit de lat-

mes. La Comtesse crut que c'étoit l'effet de la déclaration de son mariage , & qu'elle la trouvoit plus difficile à supporter qu'elle ne l'avoit imaginé : mais elle vit bientôt qu'elle se trompoit. Ha ! Madame , lui dit la Princesse , qu'ai-je fait ? J'ai épousé un homme par passion ; j'ai fait un mariage inégal , désapprouvé , qui m'abaisse ; & celui que j'ai préféré à tout , en aime une autre. La Comtesse de Tende pensa s'évanouir à ces paroles : elle crut que la Princesse ne pouvoit avoir pénétré la passion de son mari , sans en avoir aussi démêlé la cause : elle ne put répondre. La Princesse de Navarre (on l'appelle ainsi depuis son mariage) n'y prit pas garde ; & continuant , M. le Prince de Navarre , lui dit-elle , Madame , bien-loin d'avoir l'impatience que lui devoit donner la conclusion de notre mariage , se fit attendre hier au soir ; il vint sans joie , l'esprit occupé & embarrassé ; il est sorti de ma chambre à la pointe du jour , sur je ne sai quel prétexte. Mais il venoit d'écrire , je l'ai connu à ses mains. A qui pouvoit-il écrire qu'à une maîtresse ? Pourquoi se faire attendre ? De quoi avoit-il l'esprit embarrassé ?

L'on vint dans le moment interrompre cette conversation , parce que la Princesse de Condé arrivoit : la Princesse de Navarre alla la recevoir , & la Comtesse de Tende demeura hors d'elle-même. Elle écrivit dès le soir au Prince de Navarre , pour lui donner avis des soupçons de sa femme , & pour l'obliger à se contraindre. Leur passion ne se ralentit pas par les périls & par les obstacles ; la Comtesse de Tende n'avoit point de repos , & le sommeil ne venoit plus adoucir ses chagrins. Un matin , après qu'elle eut appelé ses femmes , son Ecuyer s'approcha d'elle , & lui dit tout bas que le Prince de Navarre étoit dans son cabinet , & qu'il la conjuroit qu'il lui pût dire une chose qu'il étoit absolument nécessaire qu'elle fût. L'on cède aisément à ce qui plaît : la Comtesse savoit que son mari étoit sorti , elle dit qu'elle vouloit dormir , & dit à ses femmes de refermer ses portes , & de ne point revenir qu'elle ne les appellât.

Le Prince de Navarre entra par ce cabinet , & se jeta à genoux devant son lit. Qu'avez-vous à me dire , lui dit-elle ? Que je vous aime , Madame ; que je vous

adore ; que je ne ferois vivre avec Madame de Navarre ; le desir de vous voir s'est faisi de moi ce matin avec une telle violence , que je n'ay pu y résister. Je suis venu ici au hasard de tout ce qui pourroit en arriver , & sans espérer même de vous entretenir. La Comtesse le gronda d'abord de la commettre si légèrement ; & ensuite leur passion les conduisit à une conversation si longue , que le Comte de Tende revint de la ville. Il alla à l'appartement de sa femme ; on lui dit qu'elle n'étoit pas éveillée ; il étoit tard : il ne laissa pas d'entrer dans sa chambre , & trouva le Prince de Navarre à genoux devant son lit , comme il s'étoit mis d'abord. Jamais étonnement ne fut pareil à celui du Comte de Tende , & jamais trouble n'égala celui de sa femme : le Prince de Navarre conserva seul de la présence d'esprit , & sans se troubler ni se lever de la place : Venez , venez , dit-il au Comte de Tende , m'aider à obtenir une grace que je demande à genoux , & que l'on me refuse.

Le ton & l'air du Prince de Navarre suspendirent l'étonnement du Comte de Tende. Je ne fais , lui répondit-il du

même ton qu'avoit parlé le Prince, si une grace que vous demandez à genoux à ma femme, quand on dit qu'elle dort, & que je vous trouve seul avec elle & sans carrosse à ma porte, sera de celles que je souhaiterois qu'elle vous accordât. Le Prince de Navarre rassuré, & hors de l'embarras du premier moment, se leva, s'assit avec une liberté entière, & la Comtesse de Tende, tremblante & éperdue, cacha son trouble par l'obscurité du lieu où elle étoit. Le Prince de Navarre prit la parole, vous m'allez blâmer, mais il faut néanmoins me secourir. Je suis amoureux & aimé de la plus aimable personne de la Cour; je me dérobai hier au soir de chez la Princesse de Navarre & de tous mes gens, pour aller à un rendez-vous où cette personne m'attendoit. Ma femme qui a déjà démêlé que je suis occupé d'autre chose que d'elle, & qui a de l'attention à ma conduite, a su par mes gens que je les avois quittés; elle est dans une jalousie & un désespoir dont rien n'approche. Je lui ai dit que j'avois passé les heures qui lui donnoient de l'inquiétude, chez la Maréchale de Saint-André qui est in-

commodée, & qui ne voit presque personne; je lui ai dit que Madame la Comtesse de Tende y étoit seule, & qu'elle pouvoit lui demander si elle ne m'y avoit pas vu tout le soir. J'ai pris le parti de venir me confier à Madame la Comtesse. Je suis allé chez la Chastre, qui n'est qu'à trois pas d'ici, j'en suis sorti sans que mes gens m'aient vu, & l'on m'a dit que Madame étoit éveillée; je n'ai trouvé personne dans son antichambre, & suis entré hardiment. Elle me refuse de mentir en ma faveur; elle dit qu'elle ne veut pas trahir son amie, & me fait des réprimandes très-sages: je me les suis faites à moi-même inutilement. Il faut ôter à Madame la Princesse de Navarre l'inquiétude & la jalousie où elle est, & me tirer du mortel embarras de ses reproches.

La Comtesse de Tende ne fut guère moins surprise de la présence d'esprit du Prince, qu'elle l'avoit été de la venue de son mari; elle se rassura, & il ne demeura pas le moindre doute au Comte. Il se joignit à sa femme, pour faire voir au Prince l'abyme de malheurs où il s'alloit plonger, & ce qu'il devoit à cette Prin-

cesse : la Comtesse promit de lui dire tout ce que vouloit son mari.

Comme il alloit sortir, le Comte l'arrêta : pour récompense du service que nous vous allons rendre aux dépens de la vérité, apprenez-nous du moins quelle est cette aimable maîtresse : il faut que ce ne soit pas une personne fort estimable, de vous aimer, & conserver avec vous un commerce, vous voyant embarqué avec une personne aussi belle que Madame la Princesse de Navarre, vous la voyant épouser, & voyant ce que vous lui devez. Il faut que cette personne n'ait ni esprit, ni courage, ni délicatesse; & en vérité, elle ne mérite pas que vous troubliez un aussi grand bonheur que le vôtre, & que vous vous rendiez si ingrat & si coupable. Le Prince ne sut que répondre; il feignit d'avoir hâte. Le Comte de Tende le fit sortir lui-même, afin qu'il ne fût pas vu.

La Comtesse demeura éperdue du hasard qu'elle avoit couru, des réflexions que lui faisoient faire les paroles de son mari, & de la vue des malheurs où sa passion l'exposoit; mais elle n'eut pas la force de s'en dégager. Elle continua son

commerce avec le Prince. Elle le voyoit quelquefois par l'entremise de la Lande son Ecuyer. Elle se trouvoit & étoit en effet une des plus malheureuses personnes du monde : la Princesse de Navarre lui faisoit tous les jours confidence d'une jalousie , dont elle étoit la cause ; cette jalousie la pénétoit de remords , & quand la Princesse de Navarre étoit contente de son mari , elle - même étoit pénétrée de jalousie à son tour.

Il se joignit un nouveau tourment à ceux qu'elle avoit déjà : le Comte de Tende devint aussi amoureux d'elle que si elle n'eut point été sa femme ; il ne la quittoit plus , & vouloit reprendre tous ses droits méprisés.

La Comtesse s'y opposa avec une force & une aigreur qui alloient jusqu'au mépris ; prévenue pour le Prince de Navarre , elle étoit blessée & offensée de toute autre passion que de la sienne. Le Comte de Tende sentit son procédé dans toute sa dureté ; & piqué jusqu'au vif , il l'assura qu'il ne l'importunerait de la vie ; & en effet , il la laissa avec beaucoup de sécheresse.

La campagne s'approchoit , le Prince

de Navarre devoit partir pour l'armée, la Comtesse de Tende commença à sentir les douleurs de son absence, & la crainte des périls où il feroit exposé : elle résolut de se dérober à la contrainte de cacher son affliction, & prit le parti d'aller passer la belle saison dans une terre qu'elle avoit à trente lieues de Paris.

Elle exécuta ce qu'elle avoit projeté : leur adieu fut si douloureux, qu'ils en devoient tirer l'un & l'autre un mauvais augure. Le Comte de Tende demeura auprès du Roi, où il étoit attaché par sa charge.

La Cour devoit s'approcher de l'armée : la maison de Madame de Tende n'en étoit pas bien loin ; son mari lui dit qu'il y feroit un voyage d'une nuit seulement, pour des ouvrages qu'il avoit commencés. Il ne voulut pas qu'elle pût croire que c'étoit pour la voir ; il avoit contr'elle tout le dépit que donnent les passions. Madame de Tende avoit trouvé dans les commencemens le Prince de Navarre si plein de respect, & elle s'étoit senti tant de vertu, qu'elle ne s'étoit défiée ni de lui, ni d'elle-même. Mais le tems & les occasions avoient triomphé

de sa vertu & du respect ; & peu de tems après qu'elle fut chez elle , elle s'aperçut qu'elle étoit grosse. Il ne faut que faire réflexion à la réputation qu'elle avoit acquise & conservée , & à l'état où elle étoit avec son mari , pour juger de son désespoir. Elle fut prête plusieurs fois d'attenter à sa vie : cependant elle conçut quelque légère espérance sur le voyage que son mari devoit faire auprès d'elle , & résolut d'en attendre le succès. Dans cet accablement , elle eut encore la douleur d'apprendre que la Lande , qu'elle avoit laissé à Paris pour les lettres de son amant & les siennes , étoit mort en peu de jours , & elle se trouvoit dénuée de tout secours , dans un tems où elle en avoit tant de besoin.

Cependant l'armée avoit entrepris un siège. Sa passion pour le Prince de Navarre lui donnoit de continuelles craintes , même au travers des mortelles horreurs dont elle étoit agitée.

Ses craintes ne se trouvoient que trop bien fondées : elle reçut des lettres de l'armée. Elle y apprit la fin du siège , mais elle apprit aussi que le Prince de Navarre avoit été tué le dernier jour ;

elle perdit la connoissance & la raison ; elle fut plusieurs fois privée de l'une & de l'autre ; cet excès de malheur lui paroïsoit dans des momens une espèce de consolation, elle ne craignoit plus rien pour son repos, pour sa réputation, ni pour sa vie, la mort seule lui paroïsoit désirable ; elle l'espéroit de sa douleur, ou étoit résolue de se la donner. Un reste de honte l'obligea à dire qu'elle sentoît des douleurs excessives, pour donner un prétexte à ses cris & à ses larmes. Si mille adversités la firent retourner sur elle-même, elle vit qu'elle les avoit méritées ; & la nature & le christianisme la détournèrent d'être homicide d'elle-même, & suspendirent l'exécution de ce qu'elle avoit résolu.

Il n'y avoit pas long-temps qu'elle étoit dans ces violentes douleurs, lorsque le Comte de Tendé arriva : elle croyoit connoître tous les sentimens que son malheureux état lui pouvoit inspirer ; mais l'arrivée de son mari lui donna encore un trouble & une confusion qui lui fut nouvelle. Il fut en arrivant, qu'elle étoit malade ; & comme il avoit toujours conservé des mesures d'honnêteté aux

yeux du public & de son domestique, il vint d'abord dans sa chambre; il la trouva comme une personne hors d'elle-même, comme une personne égarée, & elle ne put retenir ses larmes, qu'elle attribuoit toujours aux douleurs qui la tourmentoient. Le Comte de Tende, touché de l'état où il la voyoit, s'attendrit pour elle; & croyant faire quelque diversion à ses douleurs, il lui parla de la mort du Prince de Navarre, & de l'affliction de sa femme.

Celle de Madame de Tende ne put résister à ce discours; ses larmes redoublèrent d'une telle sorte, que le Comte de Tende en fut surpris, & presque éclairé; il sortit de sa chambre plein de trouble & d'agitation; il lui sembla que sa femme n'étoit pas dans l'état que causent les douleurs du corps; ce redoublement de larmes, lorsqu'il lui avoit parlé de la mort du Prince de Navarre, l'avoit frappé; & tout d'un coup l'aventure de l'avoir trouvé à genoux devant son lit, se présenta à son esprit: il se souvint du procédé qu'elle avoit eu avec lui, lorsqu'il avoit voulu retourner à elle, & enfin il crut voir la vérité; mais il lui

restitoit néanmoins ce doute que l'amour-propre nous laisse toujours pour les choses qui coûtent trop cher à croire.

Son désespoir fut extrême, & toutes ses pensées furent violentes; mais comme il étoit sage, il retint ses premiers mouvemens, & résolut de partir le lendemain à la pointe du jour sans voir sa femme, remettant au tems à lui donner plus de certitude, & à prendre ses résolutions.

Quelque abymée que fût Madame de Tende dans sa douleur, elle n'avoit pas laissé de s'appercevoir du peu de pouvoir qu'elle avoit eu sur elle-même, & de l'air dont son mari étoit sorti de sa chambre; elle se douta d'une partie de la vérité; & n'ayant plus que de l'horreur pour la vie, elle se résolut de la perdre d'une manière qui ne lui ôtât pas l'espérance de l'autre.

Après avoir examiné ce qu'elle alloit faire avec des agitations mortelles, pénétrée de ses malheurs, & du repentir de sa faute, elle se détermina enfin à écrire ces mots à son mari :

« Cette Lettre me va coûter la vie ,
» mais je mérite la mort, & je la desire,

» Je suis grosse ; celui qui est la cause de
» mon malheur , n'est plus au monde ,
» aussi-bien que le seul homme qui sa-
» voit notre commerce ; le public ne l'a
» jamais soupçonné : j'avois résolu de
» finir ma vie par mes mains , mais je
» l'offre à Dieu & à vous , pour l'expi-
» tion de mon crime : je n'ai pas voulu
» me déshonorer aux yeux du monde ,
» parce que ma réputation vous regarde ;
» conservez-la pour l'amour de vous : je
» vais faire paroître l'état où je suis ;
» cachez-en la honte , & faites-moi périr
» quand vous voudrez , & comme vous
» le voudrez ».

Le jour commençoit à paroître , lorsqu'elle eut écrit cette Lettre , la plus difficile à écrire qui ait peut être jamais été écrite : elle la cacheta , se mit à la fenêtre , & comme elle vit le Comte de Tende dans la cour , prêt à monter en carrosse , elle envoya une de ses femmes la lui porter , & lui dire qu'il n'y avoit rien de pressé , & qu'il la lût à loisir. Le Comte de Tende fut surpris de cette Lettre , elle lui donna une sorte de pressentiment , non pas de tout ce qu'il y devoit trouver , mais de quelque chose qui avoit

rapport à ce qu'il avoit pensé la veille. Il monta seul en carrosse, plein de trouble, & n'osant même ouvrir la Lettre, quelque impatience qu'il eût de la lire : il la lut enfin, & apprit son malheur ; mais que ne pensa-t-il point après l'avoir lue ! s'il eut eu des témoins, le violent état où il étoit, l'auroit fait croire privé de raison, ou prêt de perdre la vie. La jalousie & les soupçons bien fondés préparent d'ordinaire les maris à leurs malheurs ; ils ont même toujours quelques doutes, mais ils n'ont pas cette certitude que donne l'aveu, qui est au-dessus de nos lumières.

Le Comte de Tende avoit toujours trouvé sa femme très-aimable, quoiqu'il ne l'eût pas également aimée ; mais elle lui avoit toujours paru la plus estimable femme qu'il eût jamais vue ; ainsi il n'avoit pas moins d'étonnement que de fureur ; & au travers de l'un & de l'autre, il sentoît encore malgré lui une douleur où la tendresse avoit quelque part.

Il s'arrêta dans une maison qui se trouva sur son chemin, où il passa plusieurs jours agité & affligé, comme on peut se l'imaginer : il pensa d'abord tout ce

qu'il étoit naturel de penser en cette occasion ; il ne songea qu'à faire mourir sa femme ; mais la mort du Prince de Navarre , & celle de la Lande , qu'il reconnut aisément pour le confident , ralentirent un peu sa fureur. Il ne douta pas que sa femme ne lui eût dit vrai , en lui disant que son commerce n'avoit jamais été soupçonné ; il jugea que le mariage du Prince de Navarre pouvoit avoir trompé tout le monde , puisqu'il avoit été trompé lui-même. Après une conviction si grande que celle qui s'étoit présentée à ses yeux , cette ignorance entière du public pour son malheur , lui fut un adoucissement ; mais les circonstances qui lui faisoient voir à quel point & de quelle manière il avoit été trompé , lui perçoient le cœur , & il ne respiroit que la vengeance : il pensa néanmoins que s'il faisoit mourir sa femme , & que l'on s'aperçut qu'elle étoit grosse , l'on soupçonneroit aisément la vérité. Comme il étoit l'homme du monde le plus glorieux , il prit le parti qui convenoit le mieux à sa gloire , & résolut de ne rien laisser voir au public. Dans cette pensée , il envoya un Gentilhomme à la Comtesse de Tende , avec ce billet :

« Le desir d'empêcher l'éclat de ma
« honte, l'emporte présentement sur ma
» vengeance; je verrai dans la suite ce
» que j'ordonnerai de votre indigne des-
» tinée : conduisez-vous comme si vous
» aviez toujours été ce que vous deviez
» être ».

La Comtesse reçut ce billet avec joie ; elle le croyoit l'arrêt de sa mort ; & quand elle vit que son mari consentoit qu'elle laissât paroître sa grossesse , elle sentit bien que la honte est la plus violente de toutes les passions : elle se trouva dans une sorte de calme de se croire assurée de mourir , & de voir sa réputation en sûreté ; elle ne songea plus qu'à se préparer à la mort ; & comme c'étoit une personne dont tous les sentimens étoient vifs , elle embrassa la vertu & la pénitence , avec la même ardeur qu'elle avoit suivie sa passion. Son ame étoit d'ailleurs détrompée , & noyée dans l'affliction ; elle ne pouvoit arrêter les yeux sur aucune chose de cette vie , qui ne lui fût plus rude que la mort même ; de sorte qu'elle ne voyoit le remède à ses malheurs , que par la fin de sa malheureuse vie. Elle passa quelque tems en cet état ;

paroissant plutôt une personne morte qu'une personne vivante ; enfin , vers le sixième mois de sa grossesse , son corps succomba , la fièvre continue lui prit , & elle accoucha par la violence de son mal ; elle eut la consolation de voir son enfant en vie , d'être assurée qu'il ne pouvoit vivre , & qu'elle ne donnoit pas un héritier illégitime à son mari ; elle expira elle-même peu de jours après , & reçut la mort avec une joie que personne n'a jamais ressentie : elle chargea son Confesseur d'aller porter à son mari la nouvelle de sa mort , de lui demander pardon de sa part , & de le supplier d'oublier sa mémoire , qui ne lui pouvoit être qu'odieuse.

Le Comte de Tende reçut cette nouvelle sans inhumanité , & même avec quelques sentimens de pitié , mais néanmoins avec joie. Quoiqu'il fût fort jeune , il ne voulut jamais se remarier , & il a vécu jusqu'à un âge fort avancé.



A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le premier Volume de Janvier, de la *Bibliothèque des Romans*; & je crois que cet Ouvrage, qui, en donnant des Romans la plus exacte analyse, en sauve les longueurs, ne peut manquer d'être très-favorablement reçu du Public.

A Paris, ce 31 Décembre 1775. CRÉBILLON.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF
HAROLD GODWINSON
BY
JOHN RUSSELL
OF
THE
MIDDLESEX

AND
OF
THE
REIGN OF
EDWARD THE FIRST

BY
JOHN RUSSELL
OF
THE
MIDDLESEX

AND
OF
THE
REIGN OF
EDWARD THE FIRST

BY
JOHN RUSSELL
OF
THE
MIDDLESEX

AND
OF
THE
REIGN OF
EDWARD THE FIRST

BY
JOHN RUSSELL
OF
THE
MIDDLESEX

BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée
des Romans anciens & modernes, François,
ou traduits dans notre langue; avec des
Anecdotes & des Notices historiques & criti-
ques concernant les Auteurs ou leurs Ouvra-
ges; ainsi que les mœurs, les usages du
temps, les circonstances particulières & rela-
tives, & les personnages connus, déguisés
ou emblématiques.*

JANVIER 1776. SECOND VOLUME.



A P A R I S,

AU BUREAU, rue Neuve-Sainte-Catherine, au
Marais, pour Paris & pour la Province.
Et chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire,
rue Saint-Severin.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

A V I S.

LA Bibliothèque universelle des Romans, ouvrage périodique, est composée de 16 volumes *in-12* par année, dont le prix, rendus francs de port par la poste, est, à Paris, de 24 liv.
Et en Province, de 32 liv.

Ce Journal a commencé au premier Juillet 1775.

On peut s'abonner en tout tems, rue Neuve-Sainte-Catherine au Marais, au Bureau de la Bibliothèque ; & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Severin.

Messieurs les Souscripteurs sont priés d'affranchir le port de leurs lettres d'avis, & de leur argent.





BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

JANVIER 1776. SECOND VOLUME.



CINQUIÈME CLASSE.

ROMANS DE SPIRITUALITÉ , DE
MORALE ET DE POLITIQUE.

Romans de M. Camus, Evêque de Beley.

C'EST une chose assez singulière qu'une longue liste de Romans faits par un Evêque : on est moins surpris , sans doute , d'apprendre que tous ces volumes se sont précipités l'un sur l'autre dans le fleuve de l'oubli. On peut dire cependant que d'une plume aussi féconde , tout

n'a pas pu mériter également d'être méprisé & perdu. A cette réflexion, la justice exige que nous en joignons une autre. Le goût des Romans dominoit si fort lorsque l'Evêque de Beley entra dans l'Etat Ecclésiastique, qu'il excluait toute autre sorte de lecture. Le Prélat jugeant que le plaisir de l'esprit devoit nuire à l'innocence du cœur, crut sauver une partie du mal en offrant des fictions, qui, quoique tendres quelquefois, pouvoient, par leur but, produire un effet contraire à la foiblesse & à la corruption. Avec beaucoup de zèle & d'imagination, il dut écrire beaucoup : & avec beaucoup de volumes écrits dans une bonne intention, il pouvoit produire quelque bien. Mais pour recueillir ce fruit de son travail, il eût fallu que les grâces eussent conduit sa plume. Il étoit loin du don de plaire. S'il eut quelques succès littéraires, il les dut au très-mauvais goût qui régna de son tems, par rapport au style & aux idées; la lumière qui devoit bientôt briller, devoit, en même-tems, éclairer le défaut essentiel de ses mystiques productions. Le tems les a successivement dévorées, & aucunes d'elles, considérées du côté favorable, n'est peut-être digne d'être honorée d'un regret.

Mais est-il possible que beaucoup de fictions ne contiennent rien qui puisse donner des idées à des esprits plus heureusement formés ! Moralement parlant , cela ne se peut pas. C'est ce qui nous a déterminés à secouer la poussière de ces nombreuses productions , à les parcourir & à les analyser. Ce travail nous a paru aussi nécessaire qu'il pouvoit être pénible. 1°. L'Evêque de Beley a souvent fondu l'histoire dans le Roman ; il a souvent saisi l'anecdote , l'événement du jour , (lorsqu'ils intéressoient le sentiment) pour fonder des actions qui pussent faire naître une moralité utile. 2°. Ce n'est point aux Romans que tout le monde a lus , que nous devons particulièrement nous attacher. Nous avons annoncé que notre but étoit de ravir à l'oubli éternel , beaucoup de fictions qui n'existoient plus moralement , par une suite de l'inconstance , de la prévention , ou de la fatalité ; que nous en détacherions ce qui pourroit faire juger de l'esprit qui les avoit écrites , que nous les ferions connoître , sans risquer de les faire trop estimer ; que nous donnerions enfin une nouvelle existence , & à celles qui ne méritoient pas de ne vivre qu'un jour , & à celles qui , quoique n'existant plus , pour

ainsi dire , que dans l'opinion ou le souvenir , semblent avoir acquis le droit funeste d'abuser les générations futures par le succès mal fondé qu'elles durent à l'enthousiasme , aux circonstances , à l'esprit de parti.

Nos engagemens toujours présens à nos yeux , nous ont donc déterminés à consacrer des veilles au débrouillement du chaos littéraire , qu'offrent les rêveries de l'Evêque de Beley. Ce Prélat eut toujours la plume à la main. Cent quatre - vingt - six Ouvrages différens qu'il a publiés , sont une preuve incontestable de son étonnante fécondité. La morale & la religion l'occupèrent souvent ; mais il avoit , sans doute , l'esprit romanesque , car il a fait près de cinquante Romans , la plupart très-longs , & nous ne croyons pas que l'on puisse tomber dans cet excès , sans justifier la qualification que nous osons lui donner. Peut-être qu'un homme de cette trempe , (Prélat , & Prélat respectable) méritoit d'être tiré du tombeau avec ses Ouvrages , pour figurer à côté des hommes singuliers qui n'éprouverons jamais l'injustice d'un oubli total. Cependant , nous nous bornerons aujourd'hui à cette simple annonce , l'abon-

dance des matières qui vont entrer dans les deux Classes qui suivent , nous en faisant une nécessité ; mais notre engagement sera rempli , au premier Volume qui ramenera la Classe , qui doit contenir l'analyse des Ouvrages de ce genre.

Jean Pierre *Camus*, Evêque de Beley , naquit à Paris , le 3 Novembre 1582 , de Jean Camus , Seigneur de Bonnet. Il étoit de la famille des Pontcarré , aussi honorée que connue dans la haute Magistrature.

L'Episcopat fut le prix de son mérite. Il y fut élevé avant l'âge de vingt-six ans. Le zèle apostolique lui fit chérir ses fonctions qu'il remplit d'une manière toujours exemplaire. Une chose que l'on peut remarquer , c'est qu'il gagna l'amitié des Protestans en ne cessant de vouloir les instruire , & qu'il s'attira la haine des Moines en voulant les éclairer. Choqué de ce sentiment, il ne cessa , pendant plusieurs années , de déclamer contr'eux , de vive voix , & par des Livres sans nombre (*). L'oisiveté de leur vie & l'indé-

(*) Il a fait entr'autres l'Anti-Moine , Ouvrage violent , inutile & ridicule.

cence de leur conduite , étoient ce qu'il leur reprochoit. Le Cardinal de Richelieu , pressé par les Religieux de l'engager à ne plus prêcher ou écrire contr'eux, obtint enfin de lui qu'il les ménageroit davantage. Pour obtenir cette promesse, le Cardinal lui dit : *Je ne trouve aucun autre défaut en vous , que cet acharnement que vous avez contre les Moines ; sans cela je vous canoniserois. Plût à Dieu , Monsieur , répondit aussi-tôt l'Evêque de Beley , que cela pût arriver ; nous aurions l'un & l'autre ce que nous souhaitons : vous seriez Pape , & je serois Saint.*

Peu d'hommes ont le bonheur de se connoître , & c'est quelquefois un avantage pour la société. Un homme honnête & capable d'actions inutiles , ou de travaux précieux , n'auroit peut-être jamais rien fait , s'il eût connu ses imperfections. Le Prélat , dont nous parlons , ne fut ni aveuglé par l'amour-propre , ni refroidi par la petite honte que pouvoit lui causer la connoissance de ses défauts. On lui faisoit avouer tant qu'on vouloit , qu'il manquoit de jugement. Quoiqu'il ne s'aveuglât pas sur ce malheur , il continuoit d'écrire. Ce qu'il dit à ce sujet dans le Livre intitulé , *l'Esprit de Saint François de Sales* , publié par lui , est trop

singulier pour ne le pas rapporter ici. Saint François de Sales s'étant plaint un jour à lui de son peu de mémoire, il lui répondit : *Vous n'avez pas à vous plaindre de votre partage, puisque vous avez la très-bonne part, qui est le jugement : plutôt à Dieu que je puisse vous donner de la mémoire, qui m'afflige souvent de sa facilité (car elle me remplit de tant d'idées, que je suis suffoqué en prêchant, & même en écrivant) & que j'eusse un peu de votre jugement; car de celui-ci, je vous assure que j'en suis fort court.* A ce mot, Saint François de Sales se mit à rire, & l'embrassant tendrement, lui dit : *En vérité, je connois maintenant que vous y allez tout à la bonne-foi. Je n'ai jamais trouvé qu'un homme avec vous qui m'ait dit qu'il n'avoit guère de jugement : car c'est une pièce de laquelle ceux qui en manquent davantage, pensent être les micux fournis; & je n'en trouve point de plus courts que ceux qui pensent y abonder. Se plaindre de son défaut de mémoire & même de la malice de sa volonté, c'est une chose assez commune, peu de gens en font la petite bouche; mais de cette béatitude de pauvreté d'esprit ou de jugement, personne n'en veut tâter; chacun la repousse comme une infamie. Mais ayez*

bon courage, l'âge vous en apportera assez ; c'est un des fruits de l'expérience & de la vieillesse.

Le défaut qu'il avoit , se faisoit , sur-tout , sentir dans son style , & dans la liberté excessive de ses Sermons. Quelques traits tirés de ceux-ci , justifieront le double reproche que nous lui faisons. Prêchant un jour aux Incubables , M. le Duc d'Orléans arriva , suivi de M. l'Abbé de la Rivière , insigne flatteur , & de M. Tubeuf , alors Intendant des Finances. Le Prince ayant pris sa place , le Prédicateur se crut obligé de recommencer son Discours , & de faire un compliment au Prince : *Monseigneur , Dimanche dernier je prêchai le triomphe de J. C. à Jérusalem , Vendredi sa mort , hier sa résurrection , & aujourd'hui je dois prêcher son pèlerinage à Emmaüs avec deux de ses Disciples. J'ai vu , Monseigneur , Votre Altesse Royale dans le même état. Je vous ai vu triomphant dans cette Ville avec la Reine Marie de Médicis , votre mère ; je vous ai vu mort par des Arrêts , sous un Ministre ; je vous ai vu ressuscité par la bonté du Roi votre frère : & je vous vois aujourd'hui en pèlerinage. D'où vient , Monseigneur , que les grands Princes se trouvent sujets à ces changemens ? Ah ! Monseigneur , c'est qu'ils*

n'écoutent que les flatteurs , & que la vérité n'entre ordinairement dans leurs oreilles , que comme l'argent entre dans les coffres du Roi , un pour cent.

Ce trait de mauvais goût & d'esprit trop libre , est rapporté dans le *Chevræana* : tome I , page 297. Il est à-peu-près semblable à celui qu'on lit dans le *Menagiana* , tom. IV, p. 154 , & qui est si connu. « M. l'Evêque de Beley » prêchant la Passion à Saint Jean-en-Greve , » devant M. le Duc d'Orléans Gaston , s'aperçut que ce Prince étoit placé entre M. Démery & M. de Bulion , Intendants des Finances. Il prit de-là occasion de faire cette exclamation équivoque (*mais très-hardie*) : Ah ! » Monseigneur , quand je vous vois entre deux » larrons ! . . . Cela fut remarqué par une bonne » partie de l'assemblée , qui ne put s'empêcher d'en rire. Monsieur , qui dormoit , se réveillant en sursaut , demanda ce que c'étoit. » *Ne vous inquiétez pas* , lui dit M. de Bulion , » en lui montrant M. Démery , *c'est à nous deux qu'on parle* ».

Dans un Sermon qu'il prêchoit aux Cordeliers , le jour de Saint François : *Mes Pères* , leur disoit-il , *admirez la grandeur de votre*

Saint. Ses miracles passent ceux du fils de Dieu. Jesus-Christ , avec cinq pains & trois poissons , ne nourrit que cinq mille hommes , une fois en sa vie , & Saint François , avec une aulne de toiles nourrit tous les jours , par un miracle perpétuel , quarante mille fainéans. (Ibid.) Ce petit sarcasme , dans la chaire de la vérité , ne prouve-t-il que le zèle apostolique ?

Prononçant dans l'assemblée des trois Etats du Royaume un Discours qu'il a fait imprimer , & que l'on peut lire , il parla ainsi : *Qu'eussent dit nos pères de voir passer les Offices de Judicature à des femmes & à des enfans au berceau ? Que reste-t-il de plus , sinon , comme cet Empereur ancien , d'admettre des chevaux au Sénat ? & pourquoi non , puisque tant d'ânes y ont entré ?*

Il n'aimoit point les Saints nouveaux , & disoit un jour en chaire , à ce sujet : *Je donneroïs cent de nos Saints nouveaux pour un ancien. Il n'est chassé que de vieux chiens ; il n'est chassé que de vieux Saints.*

Il se plaçoit fort à faire des allusions , quelques mauvaises qu'elles fussent. Dans le Panegyrique de *Saint Marcel* il coupe en trois le nom Latin de ce Saint (*Mar - cel - lus*) pour

former des trois syllabes les trois parties de son Discours. Il dit qu'il trouvoit trois choses cachées dans le nom de ce grand Saint. 1°. *Que Mar vouloit dire qu'il avoit été une mer de charité & d'amour envers son prochain.* 2°. *Que cel monroit qu'il avoit eu, au souverain degré, le sel de la sagesse des enfans de Dieu.* 3°. *Que lus prouve assez, comme il avoit porté la lumière de l'Evangile à tout un grand peuple, & comme lui-même avoit été une lumière de l'Eglise. (Valefiana.)*

Parlant un jour des Couvens, il disoit : *Dans les anciens Monastères on voyoit de grands Moines, de véritables Religieux ; à présent, illic pasceres nidificabunt : l'on n'y voit que des Moines neaux. (Menagiana.)*

Il n'y a certainement ni goût, ni jugement, ni décence d'expression, dans ce qu'il dit une fois en chaire, *qu'un homme seul pouvoit faire plusieurs péchés, blasphémer, mentir, dérober, assassiner, &c. mais que le péché de la chair étoit si grand qu'il falloit être deux pour le commettre.*

S'imagineroit-on, après avoir lu toutes ces citations, que le même Prélat fut un des hommes qui, quelquefois, écrit ou parla le

mieux ? Ses Livres sont remplis des phrases les plus élégantes , les plus nobles & les plus courtes , malgré le grand sens qu'elles renferment. Les extraits que l'on lira en renferment plus d'une preuve. Tout le monde connoît cette ingénieuse & touchante invitation à un auditoire nombreux. *Messieurs , on recommande à vos charités une jeune Demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire vœu de pauvreté.*

En 1629 , le desir de travailler à sa propre sanctification , après s'être occupé laborieusement de celle des autres , le porta à se démettre de l'Episcopat. Il se retira dans l'Abbaye d'Aunay en Normandie , de l'Ordre de Cîteaux , que le Roi lui donna en acceptant sa démission.

François de Harlay , Archevêque de Rouen , sentant le prix d'un zèle aussi pur & aussi infatigable , desira d'associer à ses travaux apostoliques l'objet que la vertu offroit à son admiration. Il tenta de le ravir à sa solitude , & cet homme modeste & charitable qui venoit de conduire en chef une Eglise , ne fit aucune difficulté d'accepter la qualité de Vicaire - Général de l'Archévêque de Rouen. Il faudroit bien

de mauvais Livres pour effacer un pareil trait de vertu.

Après avoir rempli pendant quelques temps les devoirs de son nouvel état, avec une parfaite exactitude, il sentit renaître le goût de la retraite. Entraîné par ce sentiment, toujours impérieux, il quitta Rouen, vint à Paris, & y établit sa demeure dans l'Hôpital des Incurables, où il ne fut jamais sans rien faire, & sans faire le bien.

Ce penchant à la retraite, auquel il paroissoit livré sans retour, n'empêcha pas que le Roi, persuadé qu'il pouvoit encore rendre service à l'Eglise, ne le nommât à l'Evêché d'*Arras*. Cette nomination lui parut un ordre du Ciel, & il s'y soumit. Mais avant que ses Bulles fussent venues de Rome, il mourut le 26 Avril 1652, dans la soixante-dixième année de son âge. Il avoit désiré d'être inhumé dans l'Eglise des Incurables, & sa volonté fut suivie.



SIXIEME CLASSE.

ROMANS SATYRIQUES, COMIQUES
ET BOURGEOIS.

Le Roman Comique, par Scarron.

V OICI ce que M. de Fontenelle a dit de cet Auteur. « Paul Scarron, natif de Paris, fils
» d'un Conseiller du Parlement de la même
» Ville, a fait l'admiration du tems où il a
» vécu. Quoiqu'il ait été fort incommodé
» de sa personne, & qu'il ait souffert toute
» sa vie, il paroît cependant dans ses Ou-
» vrages une gaieté qui semble lui être natu-
» relle. C'est ce qui a fait dire à Balsac qu'il
» avoit été plus loin dans les maux que les Stoï-
» ciens, puisqu'ils se contentoient de paroître
» insensibles dans les douleurs, & que Scarron
» étoit gai, réjouissoit & divertissoit tout le
» monde dans ses souffrances. Ses Ouvrages en
» vers burlesques le témoignent assez. Et quoi-
» que ce style n'ait pas été bien reçu de tout
» le monde, il faut avouer cependant que

» Scarron a donné à ce genre d'écrire tous les
» agrémens dont il étoit susceptible. Il y a des
» traits fort divertissans & forts singuliers dans
» ses Ouvrages ; mais il est inégal, & ne se
» soutient pas par-tout. On dit qu'il a donné à
» l'*Enéïde de Virgile*, dans le genre burlesque,
» le même rang qu'elle tient dans le sublime,
» parce que les grâces badines & folâtres de
» Scarron, égalent les beautés graves & sérieu-
» ses de Virgile. Ce qui a contribué à l'estime
» presque générale que tout le monde a eue
» pour lui, c'est ce qu'il s'est fait original dans
» son genre, & que ceux qui ont voulu l'imiter
» dans sa manière d'écrire, y ont échoué. Il eut
» pension du Cardinal de Richelieu, qui fut
» charmé de la requête qui commence par ces
» vers :

» Très-humblement vous présenter requeste
» Un qui n'a pas beaucoup d'esprit en feste ;
» Car de fortune il est trop mal mené :
» Fils malheureux d'un père infortuné ;
» Paul, fils de Paul, à qui le nom d'Apôtre
» Sied maintenant bien mieux qu'à pas un autre.

« Il eut aussi une pension de la Reine Ré-
» gente Anne d'Autriche. Son mérite & les
» liaisons étroites qu'il a eues pendant sa vie

» avec des personnes de la première qualité (*),
» conserveront sa mémoire à la postérité. Il
» mourut à Paris le 14 Octobre 1660.»

On voit, par ce qui précède, que le nom de Scarron a, pour ainsi dire, consacré son esprit. Tous les traits qui ont pu échapper à sa gaieté cynique, rappelleront à jamais l'homme qui, au sein des maux les plus cruels, eut l'imagination la plus plaisante. Tout a été dit sur cet homme singulier; mais ce qu'il a dit de lui-même, a le droit de paroître toujours nouveau, parce qu'une partie de cette singularité qui étoit dans son caractère, passa dans son style; & que ce qui est original, a toujours le don de plaire. Disposés à rappeler quelques traits de son génie, en les détachant, en quelque façon, du corps de ses écrits, nous croyons devoir les accréditer encore par le portrait que l'Auteur traça de lui-même. Ce sera, pour ainsi dire, & le voir & l'entendre. Si rien n'est plus original que la figure & la situation du corps que nous allons représenter, rien n'est plus extraor-

(*) On voit que M. de Fontenelle a cru devoir prendre une tournure pour rappeler au Public que Scarron avoit été le premier mari de Madame de Maintepon; & qu'il n'a pas osé nommer cette Dame, parce que lorsqu'il écrivoit, elle avoit la première considération à la Cour.

dinaire que de voir Scarron se contempler dans cet état de douleur & de réprobation physique, & nous conter ses maux, en traçant ses traits & ses habitudes. Un seul homme, sans doute, a eu ce caractère d'esprit; & cet homme, en plaisantant comme il va faire, est, comme on l'a dit plus haut, l'être le plus courageux qui ait peut-être jamais vécu.

« J'ai trente ans passés, dit-il; si je vais
» jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux
» à ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit ou
» neuf. J'ai eu la taille bien faite, quoique
» petite. Ma maladie l'a raccourcie d'un bon
» pied. Ma tête est un peu grosse pour ma
» taille. J'ai le visage assez plein pour avoir le
» corps très-décharné, des cheveux assez pour
» ne point porter de perruque; j'en ai beau-
» coup de blancs en dépit du proverbe; j'ai la
» vue assez bonne, quoique les yeux gros; je
» les ai bleus; j'en ai un plus enfoncé que
» l'autre, du côté que je penche la tête. J'ai
» le nez d'assez bonne prise. Mes dents, au-
» trefois perles quarrées, sont de couleur de
» bois, & seront bientôt de couleur d'ardoise.
» J'en ai perdu une & demie du côté gauche,
» & deux & demie du côté droit, & j'en ai

» deux un peu égrignées. Mes jambes & mes
» cuisses ont fait , premièrement , un angle
» obtus , & puis un angle égal , & enfin un
» aigu. Mes cuisses & mon corps en font un
» autre ; & ma tête se penchant sur mon esto-
» mac , je ne représente pas mal un Z. J'ai
» les bras raccourcis , aussi bien que les jambes ,
» & les doigts aussi bien que les bras. Enfin je
» suis un raccourci de la misère humaine. Voilà ,
» à-peu-près , comme je suis fait. Puisque je
» suis en si bon chemin , je vais dire quelque
» chose de mon humeur. J'ai toujours été un
» peu colère , un peu gourmand , & un peu
» paresseux. J'appelle souvent mon valet *sot* ,
» & un peu après *Monsieur*. Je ne hais per-
» sonne. Dieu veuille qu'on me traite de
» même ! Je suis bien aise quand j'ai de l'ar-
» gent & serois encore plus aise si j'avois la
» santé. Je me réjouis assez en compagnie ; je
» suis assez content quand je suis seul. Je sup-
» porte mes maux assez patiemment.

» Voilà ce que j'ai cru devoir apprendre
» à ceux qui ne m'ont jamais vu , parce qu'il
» y a des esprits facétieux qui s'amusent aux
» dépens d'un misérable , & me dépeignent
» d'une autre façon que je ne suis fait. Les uns

» disent que je suis cul-de-jatte ; les autres ,
» que je n'ai point de cuisses , & que l'on me
» met sur une table dans un étui , où je cause
» comme une pie-borgne ; & les autres , que
» mon chapeau tient à une corde qui passe dans
» une poulie , & que je hausse & baisse pour saluer
» ceux qui me visitent. Je pense être obligé , en
» conscience , de les empêcher de mentir plus
» long-tems ; & c'est pour cela que j'ai fait faire
» une planche dans laquelle je suis plus fidelle-
» ment représenté. On pourra trouver étrange
» que je ne m'y montre que par le dos : ce n'est
» pas pour tourner le derrière à la compagnie ,
» mais seulement à cause que le convexe de mon
» dos est plus propre à recevoir une inscription
» que le concave de mon estomac , qui est
» tout couvert de ma tête penchée , & que par
» ce côté-là , aussi bien que par l'autre , on
» peut voir la situation , ou plutôt , le plan
» irrégulier de ma personne ».

Mettons , à présent , en action cette gaieté
inaltérable que les heureux même doivent en-
vier , & que l'on conseilleroit volontiers
aux personnes que la nature ou la fortune
afflige , si la gaité , dans le malheur , pouvoit
être un objet d'imitation. Ce caractère intéres-

sant parut, quelquefois, dégrader celui dont il adoucissoit les peines. Nous ne disculperons point Scarron de beaucoup de traits grossiers, ou grossièrement exprimés; mais nous ne craindrons pas de dire qu'en tout genre, la manière de présenter les idées & les sentimens même, étant nécessairement autorisée par les mœurs & par l'esprit d'un siècle, Scarron, il y a cent cinquante ans, ne dut pas paroître, & ne fut pas, en effet, aussi libre & aussi repréhensible qu'il l'est aujourd'hui à nos yeux. Nous devons ajouter que dans tous les genres, en prose comme en vers, il eut souvent cette gaieté, ce bon ton, cette philosophie, cette morale, cette plaisanterie, cette délicatesse, indépendans de toutes les conventions, de tous les tems, de tous les usages, & qui sortent, pour ainsi dire, du sein de la nature, & du fond du caractère. Ainsi Scarron, dans notre siècle, eut été un des plus aimables & des plus galans Poètes, avec la même abondance d'idées plaisantes ou malignes qui ont immortalisé son nom, malgré ses défauts.

Cette gaieté, dont nous ne justifions pas cependant les abus, produisit ce burlesque qui domine si généralement dans les Ouvrages de

notre Auteur. Il faut ne pas mépriser ses ressources, nous avons souvent ri, de très-bonne foi, de certaines faillies qui étoient (comme le dit M. de Fontenelle) le sublime de ce genre bouffon. Qui pourroit ne pas rire, par exemple, en lisant dans le Virgile travesti ces vers si connus, *Par la mort..... il n'acheva pas, car il avoit l'ame trop bonne*. Combien d'autres traits, dans cet homme inimitable, ne font pas éprouver la même violence ! Convenons donc qu'à quelques abus près, Scarron mérita sa célébrité, & est encore très-digne de notre estime. Mais ne la mérite-t-il que par les preuves du plus rare talent dans ce genre ? N'a-t-il été que Poëte burlesque ? Nous allons citer de lui de petites Pièces où la délicatesse & le sentiment règnent tour-à-tour avec l'esprit ; & peut-être que le Lecteur le plus porté à condamner ses excès ingénieux, éprouvera, en le relisant, des sentimens beaucoup plus favorables.

A L A R E I N E.

Aimable mère de mon Roi,
Princesse en vertus admirable,
Par qui mon destin misérable
Sera changé, comme je croi !

Si l'honneur de votre service
Me fait avoir un Bénéfice ,
Je ferai voir, en un moment ,
Sans me rompre beaucoup la tête,
Que qui fait bien une requête ,
Sait bien faire un remerciement.

C H A N S O N .

Ma raison me l'a dit, aussi bien que mes yeux ,
Que vous êtes charmante & belle ,
Mais elle eût fait bien mieux
De m'avertir que vous étiez cruelle.

É P I G R A M M E .

Je vous ai prise pour une autre !
Dicu garde tout homme de bien ,
D'un esprit fait comme le vôtre ,
Et d'un corps fait comme le mien.



S O N N E T .

S O N N E T.

Un amas confus de maisons ;
 Des crottes dans toutes les rues ;
 Ponts, églises , palais , prisons ,
 Boutiques bien ou mal pourvues ;
 Forces gens noirs , blancs , roux ; grisons ,
 Des prudes , des filles perdues ;
 Des meurtres & des trahisons ,
 Des gens de plume aux mains crochues ;
 Maint poudré qui n'a point d'argent ;
 Maint homme qui craint le sergent ;
 Maint fanfaron qui toujours tremble ;
 Pages , laquais , voleurs de nuits ;
 Carrosses , chevaux , & grands bruits ;
 C'est-là Paris : que vous en semble ?

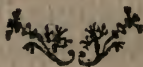
C H A N S O N.

Philis , vous vous plaignez que je n'ai point d'esprit
 A vous parler de mon martyr ;
 Hélas ! ignorez-vous qu'un mal que l'on peut dire,
 N'est jamais si grand que l'on dit ?



B I L L E T.

us êtes convié Jeudi
Dedans ma chambre , après midi ,
De venir célébrer l'orgie
D'Artige le père conscrit ,
Dont les chansons ont tant d'esprit ,
Qu'on les croit faites par magie ;
Et le bon Deslandes Payen ,
Qui juge & qui dédaigne bien ,
Honoreront la tabagie.
Dame Piccard y brillera ;
Et le grand Flotte y chantera
Des chansons avec énergie.
Moi-même aussi j'y chanterai ,
Et les autres ré'ouirai ,
Nonobstant ma triste effigie.
Enfin dans ma chambre on rira ,
Boira , mangera , causera.
Mon Dieu ! que n'est-elle élargie !



É P I T A P H E.

Cy gît, qui se plut tant à prendre,
 Et qui l'avoit si bien appris,
 Qu'elle aima mieux mourir que rendre
 Un layement qu'elle avoit pris.

S T A N C E S à la Reine.

Scarron, par la grace de Dieu,
 Malade indigne de la Reine;
 Homme n'ayant ni feu ni lieu,
 Mais bien du mal & de la peine;
 Hospital allant & venant;
 Des jambes d'autrui cheminant,
 Des fiennes n'ayant plus l'usage;
 Souffrant beaucoup, dormant bien peu.
 Et pourtant faisant par courage,
 Bonne mine, & fort mauvais jeu.

Prie humblement Sa Maesté
 De se remettre en la mémoire
 Qu'au commence de l'été,
 Alors que la Cour étoit noire,

Il fut son malade avoué ,
Dont le Tout-Puissant soit loué :
Qu'on lui donna quelque espérance
D'avoir un petit logement ;
Et tout aussi-tôt , par avance ,
Qu'il en fit son remerciement.

Ce remerciement imprimé
Chez Toussaint Quinet , le Libraire ,
Devroit bien être supprimé.
Mais quelque'effort qu'il ait pu faire ,
Par tout Paris il a couru ;
Chacun l'a dit , chacun l'a cru :
A force de l'entendre dire ,
Il le croit lui-même quasi.
Vous-même , ô Reine , qu'il admire ,
Ne le croyez-vous pas aussi ?

Grande Reine , n'en croyez rien ;
C'est croire faux comme hérésie.
Hélas ! il s'en apperçoit bien ,
Dont vainement il se soucie.
Chaque quartier Maître Arragon
Prend son argent , comme un dragon.
Je suis malade de la Reine ,
S'écrie-t-il tout rechigné.

Mais il veut avoir la main pleine
Tout aussi-tôt qu'il a signé.

Cependant ce malade exerce
Sa charge avec intégrité :
Pour servir Votre Majesté,
Depuis peu, l'os de la peau lui perce
Tous les jours s'accroît son tourment,
Mais il le souffre gaiement ;
Il fait sa gloire de sa peine :
Et l'on peut jurer sûrement
Qu'aucun Officier de la Reine
Ne la sert plus fidèlement.

A Mademoiselle DE LEUVILLE.

Vous ne savez ce que vous faites,
Toute aimable Leuville, ou je n'y connois rien,
Etant faite comme vous êtes,
De vouloir faire un troc de votre corps au mien.

Quand pour troquer sans avantage,
Vous auriez, de retour, mon esprit de rimeur,
On ne vous croiroit pas bien sage,
Et moi, je passerois pour un grand affronteur.

D'un esprit fait comme le notre ,
Peut-être feriez-vous quelques vers malheureux.
Et moi ; d'un corps comme le vôtre ,
Je ferois aisément des hommes malheureux.

A M. S A R A Z I N.

Sarasin ,
Mon voisin ,
Cher ami ,
Qu'à demi
Je ne voi ,
Dont, ma foi ,
J'ai dépit
Un petit ;
N'es-tu pas
Barabàs ,
Busiris ,
Phalaris ,
Ganelon ,
Le félon ,
De savoir
Mon manoir
Peu distant ;
Et pourtant

* On peut observer ici que Scarron fut le premier
qui fit des vers de trois syllabes.

De ne pas,
De ton pas,
Ou de ceux
De tes deux
Chevaux gris
Mal nourris,
Y venir
Réjouir
Par tes dits
Ebaudits,
Un pauvre
Très-maigre,
Au col tors,
Dont le corps
Tout tortu,
Tout bossu,
Suranné,
Décharné,
Est réduit
Jour & nuit
A souffrir
Sans guérir,
Des tourmens
Véhémens!
Si Dieu veut,
Qui tout peut,
Dès demain,
Mal fain-main,
Sur ta peau
Bien & beau

S'étendra
Et fera
Tout ton cuir
Convertir
En farcin :
Lors mal sain
Et pourry,
Bien marry,
Tu feras ;
Et verras
Si j'ai tort
D'être fort
En é moy
Contre toi.
Mais pourtant,
Repentant
Si tu viens,
Et te tiens,
Un moment
Seulement
Avec nous,
Mon courroux
Finira.
Et cætera.

Tous les ouvrages de Scarron sont , en général, remplis de cette gaieté, qui a, si on l'ose dire, consacré son burlesque. En condamnant l'excès, on jouit du motif. Il étoit ex-

trême , parce qu'il étoit sincère. C'étoit son ame , son génie. Beaucoup de gens nous ont fait rire , qui ne rioient point , dont la faillie même étoit factice : Scarron étoit de bonne-foi ; il ne peut être rien mis sur le papier dans ce genre , qui ne partît du sein de la nature.

Nous ne parlerons point de son Virgile travesti , sur lequel M. de Fontenelle a dit , dans ce que nous venons de citer de lui , tout ce qu'il restoit , peut-être , à dire. Nous ne ferons pas non plus mention de la *Gigantomachie* , Poëme très-burlesque & très-connu , dans lequel il parodie , d'après Homère , la guerre des Géans d'une manière si plaisante , qu'il paroîtroit , peut-être , aussi admirable qu'Homère même , si l'on pouvoit considérer le talent en lui-même , & sans prévention , quand il offre un genre aussi peu noble. Mais nous parlerons d'un *Factum* dans lequel il déploie son ame toute entière , & auquel il donne , pour ainsi dire , la physionomie la plus intéressante , par le charme de la gaieté. Scarron étoit en procès avec ses sœurs du second lit , & le bon droit étoit pour lui. Il écrivit pour lui-même. Jusqu'au titre de son Mémoire , tout

est plaisant. Jusqu'alors le Barreau avoit été, en quelque manière, noyé dans les citations & dans le latin. La gravité couvroit l'abus du savoir, & produisoit l'ennui. Scarron, toujours gai, osa parler à des Juges comme il avoit parlé aux hommes jusqu'alors; il ne vit point de différence entre le Tribunal de la Justice & celui du Public. Il fut écouté ou lu avec intérêt, parce que sa bonne-foi parloit pour lui. Son exemple a été imité depuis, & l'est encore tous les jours. Mais peut-être le ton prétendu de naïveté & de plaisanterie, est devenu un abus & un malheur. Le Juge s'en défie, le Public en rit; personne n'est entraîné par celui qui blesse & la décence & l'humanité. Revenons à Scarron.

Le titre de son Mémoire est d'abord très-singulier. *Factum ou Requête, ou tout ce qu'il vous plaira, pour Paul Scarron, Doyen des malades de France; Anne Scarron, pauvre veuve deux fois pillée durant le blocus; Françoise Scarron mal payée de son locataire, enfans du premier lit de feu Maître Paul Scarron, Conseiller en Parlement; tous trois fort incommodés, tant en leurs personnes qu'en leurs biens, Défendeurs.*

Contre Charles Robin, sieur de Sigoine,

*mari de Magdeleine Scarron ; Daniel Boileau ,
 fleur du Plessis , mari de Claude Scarron ; & Ni-
 colas Scarron , enfans du second lit , tous sains
 & gaillards , & se réjouissans aux dépens d'au-
 trui , Demandeurs.*

Après avoir lu ce titre singulier , on ne
 fera pas étonné que le Mémoire commence
 ainsi :

“ Tout le Monde fait que le bon - homme
 „ Scarron , père des demandeurs & défenseurs ,
 „ a vécu toute sa vie en Philosophe , & , si ,
 „ l'on veut , en Philosophe cynique. Il fut
 „ le meilleur homme du monde , & non pas
 „ le meilleur père envers ses enfans du pre-
 „ mier lit. Il a menacé cent fois son fils aîné de
 „ le deshérer , parce qu'il lui osoit soutenir
 „ que Malherbe faisoit mieux des Vers que
 „ Ronfard , & lui prédit qu'il ne feroit jamais
 „ fortune , parce qu'il ne lisoit pas la Bible. „

Il donne un caractère de disputeur déterminé :
 de *chicannier* inique au fleur de Sigoigne , qu'il
 regarde comme l'arc-boutant du procès.

„ Voici , dit-il , la première raison dont il
 „ se sert pour refuser à ses Parties le bien de
 „ leurs père & mère. La première est qu'il
 „ a ouï dire à un bon Religieux , grand ami

„ du Confesseur de la nièce d'une Blanchif-
 „ seuse qui étoit sœur de la femme-de-cham-
 „ bre de la première femme du bonhomme
 „ Scarron , son beau-pere ; qu'étant à l'extré-
 „ mité de la vie , elle avoit demandé pardon
 „ à son mari de ne lui avoir pas apporté de
 „ bien. Que cette femme-de-chambre l'a-
 „ voit dit à sa Blanchisseuse , cette Blanchif-
 „ seuse à la nièce , cette nièce à son Confes-
 „ seur , ce Confesseur à ce bon Religieux , &
 „ le bon Religieux , qui n'avoit point voulu
 „ mentir , au sieur Sigoigne. Ergo , &c. „.

A la fin du Mémoire , il est question de transporter la cause à un autre Tribunal que celui de Paris & de beaucoup d'autres choses que Scarron trouve aussi ridicules que cette première prétention.

« Je laisse à juger à Messieurs du Conseil ,
 „ dit-il , si Paul Scarron , malade depuis onze
 „ ans , & encore plus pauvre que malade , est
 „ en état d'aller plaider à Castres , lui à qui
 „ une seule visite qu'il a faite depuis peu ,
 „ chez M. le Chancelier , a causé un grand
 „ mal de dos , & lui a fait dire plus de deux
 „ mille *hélas* , plus de deux cents *je renie ma*
 „ *vie* , & autant de *maudit soit le procès*.

« S'il est raisonnable que les enfans du se-
» cond lit aient des chiens courans & des car-
» roffes , tandis que Paul Scarron , qui n'a
» point d'autre bien que son procès , est en-
» detté par-dessus la tête , & a lassé tous ses
» amis ; qu'Anne Scarron va dans le rues de
» son pied , la tête la première & crottée
» jusqu'au cul , façon de marcher qu'elle a re-
» tenu de son père.

» Enfin , si les chicanneries peuvent être ren-
» dues immortelles , & s'il n'y va pas de la ré-
» putation des Juges que ce pauvre malade soit
» contraint de se faire porter de la porte du
» Conseil à la porte d'une Eglise.

» Messieurs du Conseil sont trop justes pour
» n'arrêter pas le cours de tant de chicanneries.
» S'ils sont assez indulgens pour ne pas faire
» rouer vifs le frère & les beaux-frères des enfans
» du second lit , & pendre leurs femmes comme
» receleuses , pour avoir volé leurs propres
» frères & sœurs dans la Capitale du Royaume ,
» & à la barbe de la Justice , plus hardiment
» qu'on ne fait dans les grands chemins ; au-
» moins seront-ils assez justes pour les con-
» damner aux dépens , dommages & intérêts ,
» envers les enfans du premier. *Amen* »

Dans une suite de ce *Factum* , il y a un portrait dont nous croyons devoir copie à nos Lecteurs. En parlant de Nicolas Scarron, il est dit : « Les parens qui lui sont communs avec » ses Parties, ne sont que trois. Pierre Scarron, Evêque de Grenoble, Conseiller-Honnoraire; Jean Scarron, sieur de Vaujour, & Prosper Bavin. Ceux de ces beaux-frères ne lui doivent pas être suspects, puisqu'il a même intérêt qu'eux, qu'il s'est porté comme eux héritier pur & simple; qu'il jouit du bien comme eux; qu'il le mange comme eux; qu'il aime le bien comme eux; & le rendra, comme eux, le plus tard qu'il pourra. »

Scarron ose attendre un Arrêt du Parlement qui confirme une Sentence des Requêtes du Palais, qui leur a adjugé tous dépens, dommages & intérêts. Et voici comme il finit. « C'est la seule espérance dont le pauvre Paul » Scarron repaît ses créanciers, gens acariâtres, qui ne goûtent point sa poésie, & qui sur un Poëme de mille vers burlesques, ne lui feroient pas crédit d'un double. »

Dans les Œuvres de notre Auteur, il y a beaucoup de lettres écrites à des personnes de

qualité, où à des amis. Le même esprit y regne ; & nous pourrions en citer plusieurs traits mais notre note n'auroit point de terme. Nous allons considérer Scarron comme Auteur de Comédies ; & sans rendre un compte exact de ses Pièces, nous ferons sur chacune d'elles, des observations qui pourront intéresser. Il nous paroît nécessaire de commencer par envisager l'Auteur dans son caractère, & dans la situation d'esprit & de corps où il étoit lorsqu'il pensa à travailler pour le Théâtre. Nous ne pourrons rien dire, à cet égard, de plus sage, de plus lumineux, & de plus satisfaisant, que ce qu'a dit M. de la Martinière *. Le copier est une justice que nous devons à lui, à nos Lecteurs, & à Scarron lui-même.

“ Scarron n'étoit pas un homme à étudier ni
„ les règles, ni les modes du Poëme dramati-
„ que : il n'en avoit ni la patience, ni le loisir.
„ Aristote, Horace, Plaute & Térence lui au-
„ roient fait peur, & peut-être ne savoit-il pas
„ qu'il y eût jamais eu d'Aristophane. Il voyoit
„ devant lui un chemin frayé : la mode de ce

* Préface des Œuvres de Scarron, édition de 1737.

» temps étoit de piller les Poètes Espagnols.
» Scarron favoit cette langue ; il lui étoit plus
» facile de moissonner dans un champ où il trou-
» voit déjà tout préparé , que de se rompre la
» tête à inventer un sujet , & ensuite à le mettre
» dans la règle des trois unités. Il commença à
» secouer un joug dont son esprit , ennemi de
» toute contrainte , ne pouvoit s'accommoder.
» Une Comédie alors n'étoit autre chose qu'une
» intrigue assez obscure d'abord , qui , par des
» méprises , souvent par l'étourderie d'un Valet,
» par l'intrigue de quelque Soubrette , ou par un
» coup du hasard , s'embrouilloit de plus en plus
» & s'éclaircissoit enfin par quelqu'autre hasard
» aussi peu prévu que le premier. Quelque Va-
» let , mauvais plaisant pour l'ordinaire , disoit
» quelques ridicules douceurs à la Suivante ,
» qui répondoit à coup sûr dans le même style.
» Un vieillard & un mari rebuté , auquel on op-
» posoit un amant plus aimé qu'aimable , four-
» nissoit quelquefois une scène plus ou moins co-
» mique. Point de mœurs , point de caractères ,
» point d'unité , point de règle. Un Acte repré-
» sentoit une entrevue dans un jardin ; un autre
» se passoit dans un hôtel : souvent un troisième
» représentoit un quartier de la ville , à un quart

„ de lieue de la scène du premier Acte. Les an-
„ ciens Comiques , tant Espagnols que François,
„ n'y regardoient pas de si près. Des Ouvrages ,
„ où rien ne gênoit l'Auteur , se faisoient facile-
„ ment. Une imagination échauffée suffisoit pour
„ les produire. Les Espagnols étoient riches de
„ cette sorte de composition. Scarron qui possé-
„ doit cette langue, prenoit d'eux l'intrigue d'une
„ Comédie , & n'avoit qu'à y répandre le badi-
„ nage qui lui étoit si naturel ; ainsi , une Pièce
„ de Théâtre lui coûtoit peu. Toutes les siennes
„ sont des sujets Espagnols ; chez lui le travail
„ consistoit , non à faire travailler plaisamment
„ les personnages comiques , mais à donner des
„ expressions sérieuses à ceux qui devoient parler
„ sérieusement. Le sérieux étoit une langue étran-
„ gère pour lui. Le grand succès de son *Jodelet-*
„ *Maître* , étoit une merveilleuse amorce pour
„ lui. Les Comédiens qui s'en étoit bien trou-
„ vés , lui demandèrent , avec empressement ,
„ de nouveaux Ouvrages ; ils lui coûtoient peu ;
„ il en tiroit de bonnes sommes ; il se divertissoit
„ à les faire : falloit-il d'autres raisons pour le
„ faire pencher vers ce travail , !

Voici l'ordre chronologique de ses Pièces.

Jodelet, ou le Maître Valet. 1645.

Cette Pièce , dont le succès fut prodigieux ,
& qui ouvrit la carrière au Dialogue Comique ,
est restée au Théâtre , & fait encore rire toutes
les fois qu'on la joue , malgré ses mauvaises
plaisanteries & ses *ordures*. Elle a été célébrée
par Sarazin , dans une Épître au Comte de
Fiesque. Après avoir parlé des Comédiens Ita-
liens , cet Auteur s'exprime ainsi :

Mais toutefois un Zani balote
Par les Sergens *Spavento di notte*
Sauts , escalade , & de telle momerie
Chicos berlis , & Turcs de Tartarie ,
Ne me font rien auprès de *Jodelet*.
Non , de par lui. Je serois un folet
Voire un grand fol , de leur donner la pomme ;
Or , entends-moi , c'est que le petit homme
Que tu connois , & dont on peut prêcher
Qu'esprit est prompt , mais infirme la chair ,
A translaté de la langue Espagnole ,
N'a pas long-tems , Comédie tant folle ,
Où Jodelet est si plaisant garçon ,
Qu'Italiens il jette hors d'arçon.
Tu l'avouerois , si la Pièce avois lue ,
Et encore plus , si jouer l'avois vue.
Dom Francesco de Ronas est l'Auteur ,
Et Paul Scarron , comme ai dit , Traducteur.

*Les Boutades du Capitan Matamore . en
un Acte & en vers de huit syllabes sur
la seule rime ent. 1646.*

Il n'y a point de doute que cette Pièce soit la première Comédie en un Acte qui ait été représentée sur le Théâtre François. Elle est intitulée : *Abrégé de Comédie ridicule de Matamore , en vers burlesques , sur une même rime.* Elle se trouve à la fin des Boutades du Capitan Matamore , in-4°. à Paris , Toussaint Quinet , 1647. Comme ces Boutades sont un petit morceau de Littérature fort rare , la petite Pièce de Scarron qui y est jointe , l'est aussi ; & les Éditeurs des Œuvres de ce Poète ne l'ont pas connue.

Cette nouveauté fut hasardée à l'abri du nom de l'Auteur , & de celui de l'Acteur qui y jouoit le principal rôle. Cependant malgré son succès , aucun Auteur du même tems n'osa suivre ce modèle. En faveur de cette nouveauté qui fait époque , nous allons citer quelques Vers de la première scène. On pourra juger par-là du ton de la versification de toute la Pièce , & de l'effet que de pareils vers doivent produire à l'oreille.

MATAMORE, *seul.*

J'ai de l'Amour infiniment
Pour un bel œil qui puissamment
Me trouble impérieusement ;
Il demeure en ce logement ;
Marchons-y délicatement.
Holà, forttez hâtivement ,
Sinon , parbleu , robustement ,
J'écraserai le bâtiment.

ANGÉLIQUE, MATAMORE.

ANGÉLIQUE.

Hé ! qui frappe si rudement ?

MATAMORE.

C'est un faiseur d'égorgement.

(*A part.*)

O Dieux ! le beau commencement , &c. &c.



*Les Trois Dorothées , ou le Jodelet
Souffleté. 1646.*

Cette Comédie ne garda pas long-tems ce titre. Scarron lui substitua celui de *Jodelet Duéliste* , qu'elle a toujours conservé depuis. On l'imprima sous ce dernier titre en 1651. C'est ce changement qui a donné lieu à l'Auteur des *Recherches des Théâtres* , de faire de *Jodelet Souffleté* & de *Jodelet Duéliste* , deux différentes Pièces.

L'intrigue de cette Comédie n'est , à beaucoup près , ni aussi heureuse , ni aussi comique que celle de *Jodelet ou le Maître-Valet*. C'est une intrigue absolument Espagnole , sur laquelle on a calqué un *Jodelet* , avec beaucoup de quolibets & de turlupinades de ce tems-là , où l'on commençoit à être gai. Scarron a dû une partie de sa célébrité , & ce goût particulier que le Public avoit pour lui , à l'honneur d'avoir été des premiers à faire sortir la Nation de sa tristesse gothique.



L'Héritier ridicule , ou la Dame intéressée. 1649.

[Cette Pièce eut un succès prodigieux lorsqu'elle parut. On la joua deux fois dans le même jour à la Cour. Dans le voyage de Compiègne , en 1739, cette anecdote fut contée à Louis XV, qui voulut la voir représenter par les Comédiens de Campagne qui jouoient dans la ville ; mais on en fut peu satisfait. On pourroit dire , en voyant cette Comédie , quelles mœurs ! Quel ton ! . . . Une Dame grossièrement avare , & dupe sans apparence de preuve ! Des ordures , de gros mots François ! Tout consiste dans le jeu extravagant d'un Crispin ; cependant cette gaieté naïve & outrée a pu plaire un moment.

Dom Japhet d'Arménie. 1653.

On auroit tort de vouloir examiner cette Pièce du côté de l'intrigue. On fait assez qu'elle n'en'a point , & que le peu qu'elle en présente n'est que pour se conformer aux usages du Théâtre qui l'exige absolument , & avoir occasion d'introduire le principal personnage.

D'ailleurs , l'original de cette Comédie est encore Espagnol ; les Ouvrages dramatiques de cette Nation brillent plus par la singularité des personnages. & des événemens , que par la sagesse & l'habileté de la conduite. Scarron , lui-même , avoit plus de talent pour y ajouter des plaisanteries & du burlesque , que pour en corriger les défauts. Ce n'est que pour jouir du plaisir que peut faire un ridicule outré , que l'on va aux représentations de cette Pièce , qui s'est conservée sur la scène , & non pour analyser les caractères des personnes ou le plan qu'on apperçoit à peine. Le sujet étoit cependant heureux & comique. Quelque folie que l'Auteur y ait répandue , nous doutons qu'elle renferme une scène où il y en ait autant que dans l'Épître à Louis XIV, à qui elle est dédiée , & qui , après un préambule emphatique , finit ainsi : “ Je tâ-
„ cherai de persuader à Votre Majesté qu'elle
„ ne se feroit pas grand tort , si elle me faisoit un
„ peu de bien. Si elle me faisoit un peu de bien,
„ je serois plus gai ; si j'étois plus gai que je ne
„ suis , je ferois des Comédies enjouées ; si
„ je faisois des Comédies enjouées , Votre
„ Majesté en seroit divertie ; si elle en étoit
„ divertie , son argent ne seroit pas perdu ,
„ &c. , &c.

L'Ecolier de Salamanque , ou les Généreux ennemis, Tragi-Comédie. 16, 4.

Scarron regardoit le sujet de ce Drame comme un chef-d'œuvre ; car voici de quelle façon il en parle dans l'Epître Dédicatoire à Mademoiselle de Montpensier.

« L'Ecolier de Salamanque est un des plus
» beaux sujets Espagnols qui aient paru sur
» le Théâtre François , depuis la belle Co-
» médie du Cid. Il donna dans la vue à deux
» Ecrivains de réputation * , en même-tems
» qu'à moi : ces redoutables concurrens ne
» m'empêchèrent point de le traiter. Le dessein
» que j'avois , il y a long-tems , de dédier
» une Comédie à Votre Altesse Royale , me
» rendit hardi comme un lion ; & je crus que
» travaillant pour son divertissement , je pou-
» vois mesurer ma plume , même avec celle de
» quelque Poëte héroïque , fût-il du premier
» ordre , & de ceux qui chauffent le cothurne
» à tous les jours Elle a eu des ob-
» tacles à surmonter , comme les grands des-

* Thomas Corneille & l'Abbé de Boistobert.

„ feins en ont toujours; on a haï ma Comédie
„ avant que de la connoître. De belles Dames
„ qui font en poffeffion de faire la destinée
„ des pauvres humains , ont voulu rendre mal-
„ heureufe celle de ma pauvre Comédie. Elles
„ ont tenu Ruelle pour l'étouffer dès fa naif-
„ fance. Quelques-unes , plus partiales , ont
„ porté contre elle des *Factums* par les main-
„ fons , comme on fait en follicitant un procès ,
„ & l'ont comparée , d'une grace fans feconde ,
„ à de la moutarde mêlée avec de la crème ;
„ mais les comparaifons nobles & riches ne
„ font pas défendues ; & quand par plufieurs
„ autres de même force , on auroit perdu de
„ réputation ma Comédie , l'applaudiffement
„ qu'elle a eu de la Cour & de la Ville , lui en
„ auroit plus rendu que lui en auroit pu ôter
„ une conjuration de Précieufes ,,,

Scarron fupprime , dans cette Epître , une
circonfiance bien plus effentielle fur fa Co-
médie , que les tracafferries de quelques Dames
qui protégeoient Thomas Corneille & l'Abbé
de Boisrobert. Voici la juftte caufe de fa colère
contre le dernier. Scarron aimoit à lire à fes
amis fes Ouvrages , à mefure qu'il les com-
pofoit. Il appelloit cela *effayer fes Livres*.

1776. Janvier. 2^e Vol.

C

L'Abbé de Boisrobert fut du nombre de ceux à qui il lut cette pièce , (traduite , en partie , d'une autre Comédie en langue Espagnole). Boisrobert en trouva le sujet à son goût , & ne se fit pas un scrupule de recourir à l'original pour en composer les *Généralx Ennemis* , Comédie qui fut représentée à l'Hôtel de Bourgogne , alternativement avec celle des *Illustres Ennemis* , de Thomas Corneille , avant que Scarron eût fait paroître la sienne sur le Théâtre du Marais. Boisrobert ajouta à l'infidélité qu'il avoit commise , le mauvais procédé de parler mal de la Comédie de l'*Ecolier de Salamanque*. Scarron ne put lui pardonner cette conduite. Il conçut pour lui une haine qu'il exprima par l'Epigramme la plus forte & la plus injurieuse qu'on puisse faire contre un Abbé.

On assure que c'est ici la première Pièce où le rôle de Crispin ait été introduit.

Le Gardien de soi-même. 1655.

Cette Comédie est , de tous les sujets que Scarron a traités au Théâtre , celui qu'il a le plus mal rendu. Nul comique dans les rôles qui en sont susceptibles , & les personnages héroïques ennuyeux à l'excès. Cependant , l'intrigue offroit à Scarron un vaste champ pour

sa Muse burlesque. Thomas Corneille qui travailla sur le même fond, en composa une Comédie qui est restée au Théâtre. A l'exception des noms & de quelques détails qui sont rendus avec plus de bienséance que dans le *Gardien de soi-même*, c'est précisément la même chose. Le rôle bouffon, sous le nom de *Filipin*, dans la première Pièce, est sous celui de *Jodelet*, dans la Pièce de Thomas Corneille. Le comique de ce personnage y est fondé & conduit avec toute la vraisemblance possible.

Cette Comédie qui a toujours conservé le titre de *Geolier de soi-même* dans les Œuvres de son Auteur, est jouée, cependant, depuis très-long-tems, sous celui de *Jodelet Prince*. Elle est très-connue au Théâtre Italien, sous le titre de *Arlequino finto Principe*, & l'on fait que du Théâtre Espagnol elle a passé à l'Italien.

C'est dans cette Pièce que l'on trouve le Vers fameux, *Vous souvient-il, Seigneur, du feu Roi votre père !* Jodelet répond : *Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.* Ainsi lorsque plusieurs années après l'Abbé Abeille donna une Tragédie qui tomba, & où il y avoit le premier de ces deux Vers, dont le Public rit beaucoup; le second Vers n'étoit

point , comme on le croit , du Plaisant du Parterre , qui le prononça pour suppléer à la mémoire de l'Actrice qui avoit à parler , puisqu'il avoit déjà été répondu par *Jodelet* dans la Pièce de Thomas Corneille.

Le Marquis ridicule , ou la Comtesse faite à la hâte. 1656.

Dom Blaise Pol , Marquis de la Victoire , doit épouser Blanche , fille de Dom Cosme de Vargas , Gentilhomme de la Ville de Madrid. Dom Blaise , qui craint que sa future ne soit une coquette , commande à son frère Dom Sanche de faire le passionné de Blanche. Celle-ci connoit déjà Dom Sanche , & elle l'aime , & le Cavalier , de son côté , est fort épris de Blanche. Cependant , une Portugaise nommée *Stefanie* , aventurière des plus signalées , se met en tête de se faire épouser par Dom Blaise. Pour cet effet , elle vient trouver Dom Cosme de Vargas , & lui dit qu'elle est secrètement la femme de son gendre futur , dont elle a deux enfans. Dom Blaise a beau protester de la fausseté de ce fait , Stéfanie soutient toujours ce qu'elle a avancé ; de sorte que Dom Blaise , pour se débarrasser de cette créature , lui offre

une somme d'argent, qu'elle accepte; ensuite, craignant pour son front quelque maligne influence, en épousant Blanche, il promet une dot à Dom Sanche pour remplir sa place.

Nous ne trouvons aucune Anecdote sur cette Pièce, si ce n'est que l'Auteur, l'estimant beaucoup trop, la dédia à l'Abbé Fouquet, frère du Sur-Intendant, personnage connu dans les Mémoires du siècle de Louis XIV, pour sa libéralité & les bonnes fortunes dont il étoit comblé dans le temps de la haute faveur de son frère. Son Épître finit ainsi : " Je vous supplie de lire ma Comédie; c'est, à mon gré, la mieux écrite de toutes celles que j'ai données au Public, depuis que mon malheur m'a réduit à n'avoir rien de mieux à faire,."

Nous ôsons dire que Scarron se trompoit. La Pièce est peu de chose. Le personnage de Dom Blaise est trop fou & trop bas. Les autres ne sont pas mieux rendus. L'intrigue est mal conduite, & les fourberies de la Portugaise Stéfanie sont peu vraisemblables. Il y a, cependant, des Scènes où l'on reconnoît aisément Scarron.

Nous aurions à parler encore de deux Pièces

posthumes de cet Auteur, que quelques Ecrivains croient n'avoir jamais été représentées, & qui, selon d'autres, l'ont été en 1662 & 1663. Mais ces Pièces, dont la première est intitulée *le Prince Corsaire*, & la seconde *la Fausse Apparence*, méritent si peu d'intéresser, que nous nous croyons dispensés de les faire connoître. Dans la première, le burlesque perce à travers l'héroïque. Il y règne une obscurité & un défaut de jugement souvent étonnans. Amintas est un héros si généreux, qu'il va jusqu'à impatienter. Tous les personnages sont honnêtes, jusqu'au Tyran même. Des personnes d'esprit pensent que la Pièce n'est pas de Scarron. Nous y avons distingué ces Vers dans un monologue d'Orosmane.

Cent fois dans ma noble fureur,
Portant la guerre & la terreur,
Aussi loin qu'alloit mon courage,
J'ai vu la mort s'opposer à mes pas;
Mais qu'un visage plein d'appas
Fait souvent trembler davantage.

Dans la seconde Pièce, où il y a une intrigue difficile à suivre, & une jalousie difficile à croire, on trouve également, dans un monologue, ces vers philosophiques, fondus, pour ainsi dire, dans un pompeux galimatias.

.
.
Mais ne nous flattons plus d'inutiles desirs :
Quand nos corps ne sont plus qu'un amas de poussière ,
Ils ne reprennent plus leur figure première ;
Et l'on perd à la fois , en perdant la lumière ,
Et l'usage des maux , & celui des plaisirs.

Après avoir représenté Scarron dans sa manière d'écrire , nous croyons devoir l'offrir dans son caractère , dans sa conduite , dans sa situation , dans les habitudes de corps & d'esprit. Nous avons déjà donné , à cet égard , une esquisse légère , mais il faut un tableau & un cadre.

Paul Scarron , d'une ancienne famille , naquit à Paris , à la fin de 1610 , fils d'un Conseiller au Parlement , riche de vingt-cinq mille livres de rente. Il n'eut d'abord que deux sœurs , & il fut heureux , un moment , du côté de la fortune. Mais son père devenu veuf , épousa une seconde femme , & de cette femme , qui fut presque toujours ennemie de Scarron , il eut deux autres filles dont la naissance nuisit au sort de leur frère. C'est avec ces dernières qu'il eut ce procès dont il a été déjà question. Ses deux véritables sœurs ne se marièrent jamais. Elles avoient un caractère & des pen-

chans qui ont fourni au frère , né pénétrant , gai , malin , des plaisanteries un peu fortes. Il disoit d'elles *que l'une aimoit le vin , & l'autre les hommes*. Elles logeoient au Marais. “ Quel-
,, qu'un étant chez lui , & voyant qu'il appel-
,, loit un petit enfant son neveu , lui de-
,, manda par quel endroit il lui étoit oncle ,
,, puisque ses deux sœurs n'étoient pas mariées ;
,, il lui répondit qu'il étoit son neveu à la mode
,, du Marais ,,

Scarron avoit d'abord été contraint de prendre le petit collet par une suite des duretés de sa belle-mère. L'état ecclésiastique ne lui convenant point , il ne s'engagea jamais dans les Ordres. Il fit à 24 ans le voyage d'Italie. Il aimoit les plaisirs , il étudia peu , & revint avec des dispositions toutes contraires à l'étude. Des excès multipliés altérèrent en lui les sources de la vie. Une lympe âcre se jeta sur ses nerfs , & se joua de l'art des Médecins ; la sciatique , le rhumatisme , & plusieurs autres maladies le réduisirent successivement à cet état , où il est représenté dans le portrait qu'il a tracé de lui-même.

Son père ne vivoit plus ; privé de sa succession , qu'une belle-mère avide & cruelle avoit trouvé le secret de s'approprier pour se

enfans , il connut les besoins ; & déjà livré à mille maux , son état devint affreux. Il chercha des secours dans l'usage des talens de l'esprit ; aisément on peut croire qu'ils furent insuffisans. Obligé de vendre le peu de bien dont il jouissoit , il s'adressa à un Avocat estimable (M. Nublé) , qui lui en donna six mille écus , sans en avoir fait exactement l'estimation. Scarron fut content du marché. Quelque tems après , Nublé alla voir ce bien qui étoit situé près d'Amboise , & à son retour à Paris , étant allé visiter Scarron , il lui dit : vous avez cru que votre bien ne valoit que dix-huit mille francs ; il en vaut vingt-quatre , par l'estimation que j'en ai fait faire ; & il l'obligea de prendre encore deux mille écus.

Scarron eût été sans doute très-malheureux ; mais il eut des amis , des talens , dont le produit formoit un revenu , & une gaieté qui ne permet guère de sentir l'infortune. Il se maria en 1652. On fait qu'il disoit de sa femme : je ne lui ferai point de sottise , mais je lui en apprendrai beaucoup. On fait encore que quoique sans fortune , il disoit qu'il ne laisseroit pas de vivre commodément avec son Marquisat de Quinet (nom de son Libraire.)

Les infirmités de Scarron augmentant peu à peu , il prévint qu'il ne pouvoit pas aller loin : il fut un jour surpris d'un hocquet si violent , qu'on craignit qu'il n'expirât. Ce symptôme diminua , & il dit : *si jamais j'en reviens , je ferai une belle satyre contre le hocquet.* Le hocquet revint , & la satyre ne vint point , parce qu'il mourut à la suite de cette nouvelle convulsion. Peu avant que d'expirer , ses parens & ses domestiques , assemblés autour de lui , fondoient en larmes. Il ne s'attendrit point à ce spectacle , & conservant sa gaité : *mes enfans* , leur dit-il , *vous ne pleurerez jamais tant pour moi , que je vous ai fait rire.*

Il mourut au mois d'Octobre 1660.

Le Roman Comique.

Une troupe errante de Comédiens de Province , faisant son entrée en charrette dans la Ville du Mans , fournit l'époque heureuse & le sujet fécond d'incidens très-comiques , qui font la base de ce Roman. Cette troupe se réduisoit à un jeune Acteur de bonne mine , nommé ou se faisant nommer *le Destin* ; à un autre Acteur d'un âge un peu plus mûr , nommé *la Rancune* , & à une demoiselle sur le retour , nommée

la Caverne. Le reste du tripôt (car la troupe étoit alors dispersée & incomplète) étoit composé de *Léandre*, jeune homme de famille, qui s'étoit fait valet du Comédien *le Destin*; de la demoiselle *Angelique*, fille de *la Caverne*, & amoureuse de *Léandre*; de la demoiselle de *l'Etoile*, sœur ou soi-disant telle du *Destin*; & d'un Poète attaché à la troupe. Un autre original, qui pourtant n'étoit point Comédien de profession, mais qui étoit à lui seul plus comique, ou du moins plus grotesque que tout le reste de la bande, vint s'associer à tous les hasards de cette errante destinée; & c'est sur ce personnage, nommé *Ragotin*, que Scarron a puisé toutes les ressources du tire.

La troupe est accueillie, tantôt par le sieur de la Rappinière, jadis voleur de grands chemins, & dans l'époque actuelle, Lieutenant du Prévôt du Mans; & tantôt par différens Seigneurs ou Gentilshommes de la Province: ce qui fournit à l'Auteur l'occasion de s'égayer aux dépens de la mère d'un de ces amateurs, qu'il a nommée la dame Bouvillon, qu'il rend très-infructueusement

amoureuse du *Destin*, & dont il fait le portrait le plus burlesque, la représentant plutôt comme une pelotte de graisse, ou comme une masse de chair, que comme un personnage à figure & à forme humaine.

Le Destin est, ou du moins se croit, le fils d'un fermier de Province. Il a été élevé, grâce à son parrain, M. de Saint-Sauveur, avec Saldagne & Verville, deux fils d'un Gentilhomme fort riche. Il les a suivis à Rome où il est devenu amoureux de la demoiselle de *l'Etoile*, qui ayant perdu sa mère, se trouvant défavouée par son père, & dépourvue de toute autre ressource, prend, comme *le Destin*, le parti du théâtre : autant *le Destin* est aimé de Verville, autant il est haï de Saldagne, avec qui même il est contraint de se battre ; & celui-ci, bien éloigné des mœurs honnêtes de Verville, a même l'indignité d'enlever de force à *Destin* sa chère *l'Etoile*, qui cependant, par un bonheur inespéré, revient à la troupe sans que Saldagne ait pu satisfaire sa brutale fantaisie.

Comme c'est principalement dans les détails & dans la manière de narrer que con-

siste le mérite vraiment original du Roman comique ; nous allons faire un choix des incidens & des tableaux les plus singuliers & les plus plaisans qu'il renferme , en laissant le plus souvent parler Scarron lui-même. Aussi-bien sa touche inimitable n'a-t-elle pu encore rencontrer de passables copistes ; en sorte que cet Ecrivain , peu respecté des critiques de son tems , & qui sembloit avoir la réputation la plus équivoque & la plus fragile du siècle imposant où il a vécu , est resté modèle dans son genre , & modèle impossible jusqu'ici à contrefaire ; ce qui vient peut-être de ce que Scarron avoit à la fois *l'esprit malin & le cœur gai* ; caractère des plus heureux & des plus rares , & qui forme , pour ainsi dire , une exception dans la nature.

Notre travail a un second objet. Les caractères & les tableaux tracés par Scarron tiennent absolument aux mœurs de la Province du tems où il vivoit , & en font la représentation. Molière peignit celles de la Capitale. On peut voir par tout ce qui frappe aujourd'hui dans le genre ridicule , combien ces mœurs sont changées. Mais ce n'est guère que dans Scarron que l'on trouve ces provinciaux qui existoient il y a cent cinquante ans , &

que ne représentent point ceux qui vivent aujourd'hui, que quelques ridicules que quelques-uns puissent être. Ce n'est pas que la nature soit changée, & que l'homme par-tout n'ait les mêmes passions & les mêmes défauts qu'il eût dans tous les temps. Mais la manière, la représentation, le costume du ridicule (si l'on peut s'exprimer ainsi) ont éprouvé la révolution de l'inconstance, & une sorte de réforme qui présente, pour ainsi dire, un homme nouveau. Ainsi Scarron est un Peintre qui nous offre des objets que l'ancienneté des temps a ravis à notre connoissance, & son Roman doit être estimé comme une galerie riche de vingt originaux dont nous eussions toujours été privés sans lui.

Extrait du Chapitre intitulé quel homme étoit le sieur de la Rappinière.

» Le sieur de la Rappinière étoit alors
» le rieur de la ville du Mans. Il n'y a
» point de petite ville qui n'ait son rieur.
» La ville de Paris n'en a pas pour un ;
» elle en a dans chaque quartier, & moi-
» même qui vous parle, je l'aurois été
» du mien, si j'avois voulu ; mais il y a
» longtems, comme tout le monde sait,

» que j'ai renoncé à toutes les vanités
» du monde. Pour revenir au sieur de le
» Rappinière, il demanda au plus jeune
» Comédien si leur troupe n'étoit com-
» posée que de Mademoiselle *de la Ca-*
» *verne*, de M. de la Rancune & de lui.
» Celui-ci lui répondit : Notre troupe
» est aussi complete que celle du Prince
» d'Orange, ou de son Altesse d'Esper-
» non ; mais par une disgrâce qui nous
» est arrivée à Tours, où notre étourdi
» de portier a tué un des fusiliers de l'In-
» tendant de la Province, nous avons
» été contraints de nous sauver un pied
» chaussé & l'autre nud, en l'équipage
» que vous nous voyez Ces fusiliers de
» M. l'Intendant en ont fait autant à la
» Fleche, dit la Rappinière. Que le feu
» S. Antoine les arde ! ils sont cause que
» nous n'aurons pas la Comédie. Il ne
» tiendrait pas à nous, répondit le vieux
» Comédien, si nous avions les clefs de
» nos coffres pour avoir nos habits, &
» nous divertirions quatre ou cinq jours
» Messieurs de la Ville, devant que de
» gagner Alençon, où le reste de la
» troupe a le rendez-vous. La réponse
» du Comédien fit ouvrir les oreilles

» à tout le monde. La Rappinière offrit
» une vieille robe de sa femme à *la Ca-*
» *verne*, & la Maîtresse de l'Auberge
» deux ou trois paires d'habits qu'elle
» avoit en gages, à *Destin* & à *la Ran-*
» *cune*. Mais, ajouta quelqu'un de la
» compagnie, vous n'êtes que trois. J'ai
» joué une Pièce moi seul, dit la *Ran-*
» *cune*; & j'ai fait, en même tems, le
» Roi, la Reine, & l'Ambassadeur. Je
» parlois en fausset quand je faisois la
» Reine; je parlois du nez pour l'Am-
» bassadeur, & me tournois vers ma
» couronne que je posois sur une chaise;
» & pour le Roi, je reprenois mon
» siège, ma couronne & ma gravité, &
» grossiffois un peu ma voix, & qu'ainsi
» ne soit, si vous voulez contenter notre
» charretier, & payer notre dépense en
» l'hôtellerie, fournissez des habits, &
» nous jouerons devant que la nuit vien-
» ne, ou bien nous irons boire avec
» votre permission, & nous reposer, car
» nous avons fait une grande journée.
» Le parti plut à la compagnie, & la
» Rappinière qui s'avisait toujours de
» quelque malice, dit qu'il ne falloit
» point d'autres habits que ceux de deux

» jeuneshommes de la ville, qui jouoient
» une partie dans le jeu de paume voi-
» sin, & que Mademoiselle *de la Caverne*,
» en son habit ordinaire, pourroit pas-
» ser pour tout ce que l'on voudroit en
» une Comédie. Aussi tôt dit, aussi tôt
» fait : en moins d'un demi-quart-
» d'heure les Comédiens eurent bu cha-
» cun deux ou trois coups, furent tra-
» vestis; & l'assemblée, qui s'étoit gros-
» sie, ayant pris place en une chambre
» haute, on vit derrière un drap sale
» que l'on leva, le Comédien *Destin* cou-
» ché sur un matelas, un corbillon dans
» la tête, qui lui servoit de couronne,
» se frottant un peu les yeux comme un
» homme qui s'éveille, & récitant du
» ton de Mondori le rôle d'Hérode,
» qui commence par

Fantôme injurieux qui troubles mon repos.

» L'emplâtre qui lui couvroit la moitié
» du visage, ne l'empêcha pas de faire
» voir qu'il étoit excellent Comédien.
» Mademoiselle *de la Caverne* fit des
» merveilles dans les rôles de Marianne
» & de Salomé; *la Rancune* satisfit tout
» le monde dans les autres rôles de la
» Pièce; & elle s'en alloit être conduite

» à bonne fin, quand le diable, qui ne
 » do t jamais, s'en mêla, & fit finir la
 » Tragédie, non pas par la mort de Ma-
 » rianne & par les désespoirs d'Héracle ;
 » mais par mille coups de poing, autant
 » de soufflets, un nombre effroyable de
 » coups de pieds, des juremens qui ne se
 » peuvent compter, & ensuite une belle
 » information que fit faire le sieur de la
 » Rappinière, le plus expert de tous les
 » hommes en pareille matière ».

Le Romancier feint ici que tout ce
 vacarme a été excité par la mauvaise
 humeur des deux jeunes gens qui
 jouoient à la paume, & qui trouvèrent
 très-déplacée la liberté qu'on avoit
 prise de prêter, sans leur aveu, leurs
 habits aux Comédiens.

*Portrait de la Rancune, & récit de
 l'aventure du pot-de-chambre.*

» Le Comédien la Rancune étoit de
 » ces misantropes qui haïssent tout le
 » monde, & qui ne s'aiment pas eux-
 » mêmes ; & j'ai su de beaucoup de per-
 » sonnes qu'on ne l'avoit jamais vu rire.
 » Il avoit assez d'esprit, & faisoit assez
 » bien de méchants Vers : d'ailleurs, nul-

» lement homme d'honneur, malicieux
» comme un vieux finge, & envieux
» comme un chien, il trouvoit à redire
» en tous ceux de la profession. Belle-
» Rose étoit trop affecté, Mondori rude,
» Floridor trop froid, & ainsi des au-
» tres : & je crois qu'il eût aisément laissé
» conclure qu'il avoit été le seul Comé-
» dien sans défauts : & cependant il n'é-
» toit plus souffert dans la troupe, qu'à
» cause qu'il avoit vieilli dans le métier.
» Au tems qu'on étoit réduit aux Pièces
» de Hardi, il jouoit en fauffet, & sous
» le masque, les rôles de nourrice. De-
» puis qu'on commença à mieux faire
» la Comédie, il étoit le surveillant du
» portier, jouoit les rôles de Confidens,
» Ambassadeurs & Recors, quand il fal-
» loit accompagner un Roi, prendre ou
» assassiner quelqu'un, ou donner ba-
» taille : il chantoit une méchante taille
» aux trios, du tems qu'on en chantoit,
» & se farinoit pour jouer la farce. Sur
» ces beaux talens-là il avoit fondé une
» vanité insupportable, laquelle étoit
» jointe à une raillerie continuelle, une
» médisance qui ne s'épuisoit point,
» & une humeur querelleuse qui étoit

» pourtant soutenue par quelque va-
» leur. Tout cela le faisoit craindre à ses
» compagnons. Avec le seul *Destin* il
» étoit doux comme un agneau, & se
» montroit devant lui raisonnable, au-
» tant que son naturel le pouvoit per-
» metre. On a voulu dire qu'il en avoit
» été battu; mais ce bruit là n'a pas
» duré longtems, non plus que celui de
» l'amour qu'il avoit pour le bien d'au-
» trui jusqu'à s'en saisir furtivement :
» avec tout cela le meilleur homme du
» monde.

» *La Rancune* entra dans l'hôtellerie,
» un peu plus que demi-ivre. La ser-
» vante de la Rappinière qui le condui-
» soit, dit à l'hôtesse qu'on lui dressât un
» lit : voici le reste de notre écu, dit l'hô-
» tessse; si nous n'avions point d'autre
» pratique que celle-là, notre louage se-
» roit mal payé : taisez-vous, sotte, dit
» son mari, M. de la Rappinière nous
» fait trop d'honneur; que l'on dresse un
» lit à ce Gentilhomme. Voire, qui en
» auroit, dit l'hôtesse : il ne m'en restoit
» qu'un que je viens de donner à un
» Marchand du Bas Maine. Le Marchand
» entra là-dessus, & ayant appris le su-

» jet de la contestation , offrit la moitié
» de son lit à la Rancune , soit qu'il eût
» affaire à la Rappinière , ou qu'il fût
» obligé de son naturel. La Rancune
» l'en remercia autant que sa sécheresse
» de civilité le put permettre. Le Mar-
» chand soupa ; l'hôte lui tint compa-
» gnie , & la Rancune ne se fit pas prier
» deux fois pour faire le troisième , & se
» mit à boire sur nouveau frais. Ils par-
» lèrent des impôts , pestèrent contre
» les maltôtiers , réglèrent l'État , & se
» réglèrent si peu eux-mêmes , & l'hôte
» tout le premier , qu'il tira sa bourse
» de sa pochette , & demanda à comp-
» ter , ne se souvenant plus qu'il étoit
» chez lui. Sa femme & sa servante l'en-
» traînèrent par les épaules dans sa cham-
» bre , & le mirent sur un lit tout habillé.
» La Rancune dit au Marchand qu'il
» étoit affligé d'une difficulté d'urine ,
» & qu'il étoit bien fâché d'être con-
» traint de l'incommoder ; à quoi le
» Marchand lui répondit qu'une nuit
» étoit bientôt passée. Le lit n'avoit point
» de ruelle & joignoit la muraille ; la Ran-
» cune s'y jeta le premier , & le Marchand
» s'y étant mis après , à la place du de-
» vant , la Rancune lui demanda le pot de

» chambre. Et qu'en voulez-vous faire ,
» dit le Marchand ; le mettre auprès de
» moi , de peur de vous incommoder ,
» dit la Rancune. Le Marchand lui ré-
» pondit qu'il le lui donneroit quand il
» en auroit affaire ; & la Rancune n'y
» consentit qu'à peine , lui protestant
» qu'il étoit au désespoir de l'incommo-
» der. Le Marchand s'endormit sans lui
» répondre ; & à peine commença-t-il à
» dormir de toute sa force , que le mali-
» cieux Comédien , qui étoit homme à
» s'éborgner pour faire perdre un œil à
» un autre , tira le pauvre Marchand par
» le bras , en lui disant : Monsieur , oh !
» Monsieur ! Le Marchand tout endor-
» mi , lui demanda en bâillant , que
» vous plaît-il ? Donnez-moi un peu le
» pot de chambre , dit la Rancune. Le
» pauvre Marchand se penche hors de
» lit , & prenant le pot de chambre le
» mit entre les mains de la Rancune ,
» qui se mit en devoir de pisser ; &
» après avoir fait cent efforts , ou fait
» semblant de les faire , juré cent fois
» entre ses dents , & s'être bien plaint
» de son mal , il rendit le pot de cham-
» bre au Marchand , sans avoir pissé une
» seule goutte. Le Marchand le remit à

» terre , & dit , en ouvrant la bouche
» aussi grande qu'un four , à force de
» bâiller : vraiment , Monsieur , je vous
» plaint bien , & se rendormit aussi-tôt.
» *La Rancune* le laissa embarquer bien
» avant dans le sommeil ; & quand il le
» vit ronfler , comme s'il n'eût fait autre
» chose toute sa vie , le perfide l'éveilla
» encore , & lui demanda le pot de
» chambre aussi méchamment que la
» première fois. Le Marchand le lui
» remit entre les mains aussi bonne-
» ment qu'il avoit fait ; & *la Rancune*
» le prit avec aussi peu d'envie de s'en
» servir que de laisser dormir le Mar-
» chand. Il cria encore plus haut qu'il
» n'avoit fait , & fut deux fois plus
» long-temps à ne point pisser , conju-
» rant le Marchand de ne prendre plus
» la peine de lui donner le pot de cham-
» bre , & ajoutant que ce n'étoit pas la
» raison , & qu'il le prendroit bien ; le
» pauvre Marchand , qui eût lors donné
» tout son bien pour dormir son saoul ,
» lui répondit , toujours en bâillant ,
» qu'il en usât comme il lui plairoit , &
» remit le pot de chambre en sa place.
» Ils se donnèrent le bon soir fort civile-
» ment ; & le pauvre Marchand eût pa-
» rié tout son bien qu'il alloit faire le

» plus beau somme qu'il eût fait de sa
» vie. *La Rancune* qui savoit bien ce
» qui en devoit arriver , le laissa dormir
» de plus belle ; & sans faire conscience
» d'éveiller un homme qui dormoit si
» bien , il lui alla mettre le coude dans
» le creux de l'estomac , l'accablant de
» tout son corps , & avançant l'autre
» bras hors du lit , comme on fait quand
» on veut ramasser quelque chose qui
» est à terre. Le malheureux Marchand
» se sentant étouffer & écraser la poi-
» trine, s'éveilla en sursaut, criant hor-
» riblement : eh, morbléu, Monsieur,
» vous me tuez. *La Rancune* , d'une
» voix aussi douce & posée que celle
» du Marchand avoit été véhémente ,
» lui répondit : je vous demande par-
» don , je voulois prendre le pot de
» chambre. Ah ! vertubleu, s'écria l'au-
» tre , j'aime bien mieux vous le don-
» ner , & ne dormir de toute la nuit :
» vous m'avez fait un mal dont je me
» sentirai toute ma vie. *La Rancune* ne
» lui répondit rien ; & se mit à piffer si
» largement & si roide , que le bruit
» seul eût pu réveiller le Marchand. Il
» emplit le pot de chambre , bénissant le
» Seigneur avec une hypocrisie de scé-
» lérat.

» lérat. Le pauvre Marchand le félicitoit
» le mieux qu'il pouvoit de sa copieuse
» éjaculation d'urine, qui lui faisoit
» espérer un sommeil qui ne seroit plus
» interrompu ; quand le maudit *la*
» *Rancune*, faisant semblant de vouloir
» remettre le vase à terre, lui laissa
» tomber & le pot de chambre, & tout
» ce qui étoit dedans, sur le visage,
» sur la barbe & sur l'estomac, en criant
» en hypocrite : eh ! Monsieur, je vous
» demande pardon. Le Marchand ne
» répondit rien à sa civilité ; car aussi-
» tôt qu'il se sentit noyer de pissat,
» il se leva, hurlant comme un homme
» furieux, & demandant la chandelle.
» *La Rancune*, avec une froideur ca-
» pable de faire renier un Théatin, lui
» disoit : voilà un grand malheur. Le
» Marchand continua ses cris ; l'hôte,
» l'hôtesse, les servantes & les valets y
» vinrent. Le Marchand leur dit qu'on
» l'avoit fait coucher avec un diable,
» & pria qu'on lui fit du feu autre
» part. On lui demanda ce qu'il avoit,
» il ne répondit rien, tant il étoit en
» colère, prit ses habits & ses hardes,
» & s'alla sécher dans la cuisine, où il
» passa le reste de la nuit sur un banc le

» long du feu. L'hôte demanda à *la*
 » *Rancune* ce qu'il lui avoit fait. Il lui dit,
 » feignant une grande ingénuité: je ne
 » fais de quoi il peut se plaindre. Il s'est
 » éveillé, & m'a éveillé, en criant au
 » meurtre; il faut qu'il ait fait quelque
 » mauvais songe, ou qu'il soit fou; & de
 » plus il a pissé au lit. L'hôtesse y porta
 » la main, & dit qu'il étoit vrai, que
 » le matelas étois tout percé, & jura
 » son grand Dieu qu'il le paieroit. Ils
 » donnèrent le bon soir à *la Rancune*, qui
 » dormit toute la nuit aussi paisiblement
 » qu'auroit fait un homme de bien ».

*Portrait de la Troupe. Aventures de
 l'Avocat Ragotin.*

« La troupe comique étoit alors com-
 » posée de *Destin*, de *l'Olive* & de *la*
 » *Rancune*, qui avoient chacun un va-
 » let, prétendant à devenir un jour Co-
 » médien en chef. Parmi ces valets, il y
 » en avoit quelques-uns qui récitoient
 » déjà sans rougir, & sans se défaire :
 » celui de *Destin* entr'autres faisoit assez
 » bien, entendoit assez ce qu'il disoit, &
 » avoit de l'esprit. Mademoiselle de *l'E-*
 » *toile*, & la fille de Mademoiselle de *la*
 » *Caverne* récitoient les premiers rôles.

» *La Caverne* représentoit les Reines
» & les Mères, & jouoit aussi à la farce.
» Ils avoient de plus un Poëte, ou plu-
» tôt un Auteur; car toutes les bouti-
» ques d'épiciers du Royaume étoient
» pleines de ses œuvres, tant en vers
» qu'en prose. Ce bel-esprit s'étoit don-
» né à la troupe quasi malgré elle; &
» parce qu'il ne partageoit point, &
» mangeoit quelque argent avec les
» Comédiens, on lui donnoit les derniers
» rôles dont il s'acquittoit très-mal. On
» voyoit bien qu'il étoit amoureux de
» l'une des deux Comédiennes; mais il
» étoit si discret, quoiqu'un peu fou,
» qu'on n'avoit pu découvrir encore la-
» quelle des deux il devoit suborner sous
» espérance de l'immortalité. Il mena-
» çoit les Comédiens de quantité de Piè-
» ces; mais il leur avoit fait grâce jus-
» qu'alors. On savoit seulement par
» conjecture qu'il en faisoit une intitulee:
» MARTIN LUTHER, dont on
» avoit trouvé un cahier, qu'il avoit
» pourtant désavoué, quoiqu'il fût de
» son écriture. Quand nos Comédiens
» arrivèrent, la chambre des Comédiens
» étoit déjà pleine des plus échauffés
» godelureaux de la ville, dont quelques-

» uns étoient déjà refroidis du maigre
» accueil qu'on leur avoit fait. Ils par-
» loient tous ensemble de la Comédie,
» de bons Vers, des Auteurs & des Ro-
» mans. Jamais on n'ouït plus de bruit
» en une chambre, à moins que d'y que-
» reller. Le Poëte, sur tous les autres,
» environné de deux ou trois qui de-
» voient être les beaux-esprits de la
» ville, se tuoit de leur dire qu'il avoit
» vu *Corneille*, qu'il avoit fait la débau-
» che avec *Saint-Amant* & *Beys*, &
» qu'il avoit perdu un bon ami en feu
» *Rotrou*. Mademoiselle de la Caverne,
» & Mademoiselle *Angelique* sa fille,
» arrangoient leurs hardes avec une aussi
» grande tranquillité que s'il n'y eût eu
» personne dans la chambre. Les mains
» d'Angelique étoient quelquefois ser-
» rées ou baïsées; car les Provinciaux
» sont fort endéménés & patineurs.
» Mais un coup de pied dans l'os des
» jambes, un soufflet, ou un coup de
» dent, selon qu'il étoit à propos, la
» délivroient bientôt de ces galants à
» toute outrance. Ce n'est pas qu'elle
» fût dévergondée; mais son humeur
» enjouée & libre l'empêchoit d'obser-
» ver beaucoup de cérémonie. D'ail-
» leurs elle avoit de l'esprit, & étoit

» très-honnête fille. Mademoiselle de
» *l'Etoile* étoit d'une humeur toute
» contraire. Il n'y avoit pas au monde
» une fille plus modeste & d'une humeur
» plus douce; & elle fut lors si com-
» plaisante, qu'elle n'eut pas la force de
» chasser tous ces gracieux hors de sa
» chambre, quoiqu'elle souffrit beau-
» coup à un pied qu'elle s'étoit démis,
» & qu'elle eût grand besoin d'être en
» repos. Elle étoit toute habillée sur un
» lit, environnée de quatre ou cinq des
» plus doucereux, étourdie de quan-
» tité d'équivoques (qu'on appelle *pointes*
» en Province), & fouriant bien
» souvent à des choses qui ne lui plai-
» soient guères. Mais c'est une des gran-
» des incommodités du métier; laquelle
» jointe à celle d'être obligée de pleurer
» & de rire, lorsque l'on a envie de faire
» toute autre chose, diminue beaucoup
» le plaisir qu'ont les Comédiens & Co-
» médiennes d'être quelquefois Empe-
» reurs & Impératrices, & d'être appel-
» lés *beaux comme le jour*, quand il s'en
» faut plus de moitié, & *jeune beauté*,
» bien qu'elles aient vieilli sur le théâtre
» & que leurs cheveux & leurs dents
» fassent une partie de leurs hardes. Il y

» a bien d'autres choses à dire sur ce su-
» jet; mais revenons à la pauvre Made-
» moiselle de l'Etoile, obsédé de Pro-
» vinciaux, la plus incommode nation
» du monde, tous grands parleurs, quel-
» ques-uns très-impertinens, & entre
» lesquels il s'en trouvoit de nouvelle-
» ment fortis du Collège. Il y avoit en-
» tr'autres un petit homme veuf nom-
» mé Ragotin, Avocat de profession,
» qui avoit une petite charge dans une
» petite Jurisdiction voisine. Depuis la
» mort de sa petite femme, il avoit me-
» nagé les femmes de la Ville de se re-
» marier, & le Clergé de la Province
» de se faire Prêtre, & même de se faire
» Prélat, à beaux sermons comptans. C'é-
» toit le plus grand petit fou qui ait cou-
» ru les champs depuis Roland. Il avoit
» étudié toute sa vie, & quoique l'é-
» tude aille à la connoissance de la vé-
» rité, il étoit menteur comme un va-
» let, présomptueux & opiniâtre com-
» me un pédant, & assez mauvais Poète
» pour être étouffé, s'il y avoit de la
» police dans le Royaume. Quand le
» Destin & ses compagnons entrèrent
» dans la chambre, il s'offrit de leur lire,
» sans leur donner le temps de se re-

» connoître, une petite Pièce de sa façon,
» intitulée : *les faits & gestes de Charle-*
» *magne, en vingt-quatre journées.* Cela fit
» dresser les cheveux à la tête de tous les
» assistans ; & le Destin qui conserva
» un peu de jugement dans l'épouvante
» générale où la proposition avoit mis
» la compagnie, lui dit en souriant,
» qu'il n'y avoit pas apparence de lui
» donner audience devant le souper.
» Cependant Ragotin voulut un peu
» patiner, galanterie provinciale qui
» tient plus du satyre que de l'honnête
» homme. Mademoiselle *de l'Etoile* se
» contenta de retirer ses mains blan-
» ches d'entre les fiennes crasseuses &
» velues ; & sa compagne Mademoi-
» selle Angélique lui déchargea un grand
» coup de busc sur les doigts. Il les
» quitta sans rien dire, tout rouge de
» dépit & de honte. Ragotin en fit taire
» la plus grande partie, tant il haussa la
» voix pour se faire entendre. Un jeune
» homme dont j'ai oublié le nom, voyant
» alors un cahier qui sortoit de la poche
» de Ragotin, trouva plaisant de s'en
» servir. Ragotin lui égratigna toutes les
» mains pour le ravoir : mais malgré
» Ragotin, il le mit entre les mains

» d'un autre , que Ragotin assaillit aussi
» vainement que le premier , le Livre
» ayant déjà convolé en troisième main.
» Il passa de la même façon en cinq ou
» six mains différentes , lesquelles Ra-
» gotin ne put atteindre , parce qu'il
» étoit le plus petit de toute la compa-
» gnie. Enfin s'étant alongé cinq ou six
» fois fort inutilement , ayant déchiré
» autant de manchettes , & égratigné
» autant de mains , & le Livre se pro-
» menant toujours dans la moyenne ré-
» gion de la chambre , le pauvre Rago-
» tin qui vit que tout le monde s'écla-
» toit de rire à ses dépens , se jetta tout
» furieux sur le premier auteur de sa
» confusion , & lui donna quelques
» coups de poing dans le ventre & dans
» les cuisses , ne pouvant pas aller plus
» haut. Les mains de l'autre qui avoient
» l'avantage du lieu , tombèrent à plomb
» cinq ou six fois sur le haut de sa tête ,
» & si pesamment qu'elle entra dans
» son chapeau jusqu'au menton , dont
» le pauvre petit homme eut le siège du
» cerveau si ébranlé , qu'il ne savoit plus
» où il en étoit. Pour dernier accable-
» ment , son adversaire , en le quittant ,
» lui donna un coup de pied au haut de

» la tête qui le fit aller cheoir sur le cul
» aux pieds des Comédiennes dont il
» vouloit devenir amoureux. En vérité,
» son petit corps, tombé sur cul, témoi-
» gna si bien la fureur de son ame, par
» les divers mouvemens de ses bras &
» de ses jambes, qu'encore que l'on ne
» pût voir son visage, à cause que sa
» tête étoit emboîtée dans son chapeau,
» tous ceux de la compagnie jugèrent
» à propos de se joindre ensemble, &
» de faire comme une barrière entre
» Ragotin & celui qui l'avoit offensé,
» que l'on fit sauver, tandis que les
» charitables Comédiennes relevèrent le
» petit homme. Celui-ci cependant
» hurloit comme un taureau, dans son
» chapeau, parce qu'il lui bouchoit les
» yeux & la bouche, & lui empêchoit
» la respiration. La difficulté fut de le
» lui ôter. Il étoit en forme de pot de
» beurre, & l'entrée-en étoit plus
» étroite que le ventre. Dieu fait si
» une tête qui y étoit entrée de for-
» ce, & dont le nez étoit très-grand,
» en pouvoit sortir comme elle y étoit
» entrée. Ce malheur-là fut cause d'un
» grand bien; car vraisemblablement il
» étoit au plus haut point de sa colère,

» qui eût sans doute produit un effet
» digne d'elle , si son chapeau qui le suf-
» foquoit, ne l'eût fait songer à sa conser-
» vation plutôt qu'à la destruction d'un
» autre. Il ne pria point qu'on le secou-
» rût, car il ne pouvoit parler, mais quand
» on vit qu'il portoit vainement ses
» mains tremblantes à sa tête , pour se la
» mettre en liberté, & qu'il frappoit des
» pieds contre le plancher, de rage qu'il
» avoit de se rompre inutilement les on-
» gles, on ne songea plus qu'à le secourir.
» Les premiers efforts que l'on fit pour
» le décoiffer , furent si violents , qu'il
» crut qu'on lui vouloit arracher la tête.
» Enfin n'en pouvant plus , il fit signe
» avec les doigts que l'on coupât son
» habillement de tête avec des ciseaux.
» Mademoiselle *de la Caverne* détacha
» ceux de sa ceinture ; & *la Rancune* ,
» qui fut l'opérateur de cette belle
» cure , après avoir fait semblant de
» faire l'incision vis-à-vis du visage (ce
» qui ne lui fit pas une petite peur),
» fendit le feutre par derrière la tête de-
» puis le bas jusqu'en haut. Aussi-tôt
» que l'on eut donné l'air à son visage ,
» toute la compagnie s'éclata de rire
» de le voir aussi bouffi que s'il eût été

» prêt à crever , pour la quantité d'es-
 » prits qui lui étoient montés au visage ;
 » & de plus , de ce qu'il avoit le nez
 » écorché. La chose en fut pourtant de-
 » meurée là , si un méchant railleur ne
 » lui eût dit qu'il lui falloit faire rentrer
 » (*rétreindre*) son chapeau. Cet avis , hors
 » de saison , ralluma si bien sa colère ,
 » qui n'étoit pas tout-à-fait éteinte , qu'il
 » saisit un des chenets de la cheminée ;
 » & faisant semblant de le jeter au tra-
 » vers de toute la troupe , causa une telle
 » frayeur aux plus hardis , que chacun
 » tâcha de gagner la porte , pour éviter le
 » coup de chenet. Ils se pressèrent si fort ,
 » qu'il n'y en eut qu'un qui put sortir ,
 » encore fut-ce en tombant , ses jambes
 » éperonnées s'étant embarrassées dans
 » celles des autres. Ragotin se mit à rire
 » à son tour , ce qui rassura tout le mon-
 » de. On lui rendit son Livre , & les Co-
 » médiens lui prêtèrent un vieil chapeau.

Combat de nuit.

» Je suis trop homme d'honneur pour
 » n'avertir pas le lecteur bénévole , que
 » s'il est scandalisé de toutes les badine-
 » ries qu'il a vues jusqu'ici dans le pré-
 » sent livre , il fera fort bien de n'en lire

» pas davantage ; car , en conscience , il
» n'y verra pas autre chose , quand le
» Livre feroit aussi gros que le Cyrus.

» Les Comédiens étoient la plupart
» rassemblés dans une chambre de l'hô-
» tellerie , où ils venoient souper , &
» l'un d'eux s'appretoit à raconter aux
» autres une aventure intéressante ,
» quand on entendit une grande rumeur
» dans la chambre voisine. *Destin* prêta
» l'oreille quelque temps ; mais le bruit
» & la noise , au lieu de cesser , augmen-
» tèrent , & même on cria : *au meurtre !*
» *à l'aide ! on m'assassine !* Le Destin , en
» trois sauts , fut hors de la chambre , aux
» dépens de son pourpoint que lui déchi-
» rèrent *la Caverne* & sa fille , en vou-
» lant le retenir. Il entra dans la chambre
» d'où venoit la rumeur , où il ne vit
» goutte , & où les coups de poing , les
» soufflets & plusieurs voix confuses
» d'hommes & de femmes qui s'entre-
» battoient , mêlés au bruit sourd de plu-
» sieurs pieds nus qui trépignoient dans
» la chambre , faisoient une rumeur
» épouvantable. Il s'alla mêler parmi les
» combattans imprudemment , & reçut
» d'abord un coup de poing d'un côté ,
» & un soufflet de l'autre. Cela lui chan-

» gea la bonne intention qu'il avoit de
» séparer ces lutins, en un violent desir
» de se venger. Il se mit à jouer des
» mains, & fit un moulinet de ses deux
» bras qui maltraita plus d'une mâchoi-
» re, comme il parut depuis à ses mains
» sanglantes. La mêlée dura encore assez
» long-temps pour lui faire recevoir une
» vingtaine de coups & en donner deux
» fois autant. Au plus fort du combat, il
» se sentit mordre au gras de la jambe,
» il y porta ses mains, & rencontrant
» quelque chose de velu, il crut être
» mordu d'un chien : mais *la Caverne* &
» sa fille qui parurent à la porte de la
» chambre avec de la lumière comme
» le feu Saint-Elme après une tempête,
» virent *Destin*, & lui firent voir qu'il
» étoit au milieu de sept personnes en
» chemise qui se défaisoient l'une l'autre
» très-cruellement, & qui se décrampo-
» nèrent d'elles-mêmes aussi-tôt que la
» lumière parut. Le calme ne fut pas de
» longue durée. L'hôte qui étoit un de
» ces sept Pénitens blancs, se reprit avec
» le Poëte; l'Olive qui en étoit aussi, fut
» attaqué par le valet de l'hôte. *Le Des-*
» *tin* les voulut séparer : mais l'hôtesse
» qui étoit la bête qui l'avoit mordu, &

» qu'il avoit prise pour un chien, à cause
» qu'elle avoit la tête nue & les cheveux
» courts, lui sauta aux yeux, assistée de
» deux servantes aussi nues & aussi dé-
» coiffées qu'elle. Les cris recommencè-
» rent. Les soufflets & les coups de poing
» sonnèrent de plus belle; & la mêlée
» s'échauffa encore plus qu'elle n'avoit
» fait. Enfin, plusieurs personnes qui s'é-
» toient éveillées à ce bruit, entrèrent
» dans le champ de bataille, déprirent
» les combattans les uns d'avec les au-
» tres, & furent cause de la seconde sus-
» pension d'armes. Il fut question de sça-
» voir le sujet de la querelle, & quel
» étoit le différend qui avoit assemblé
» sept personnes nues en une même
» chambre. *L'Olive* qui paroissoit le
» moins ému, dit que le Poëte étoit sor-
» ti de sa chambre, & qu'il l'avoit vu re-
» venir plus vite que le pas, suivi de l'hôte
» qui le vouloit battre; que la femme de
» l'hôte avoit suivi son mari, & s'étoit
» jettée sur le Poëte; que les ayant vou-
» lu séparer, un valet & deux servantes
» s'étoient jettés sur lui, & que la lumiè-
» re qui s'étoit éteinte là-dessus, étoit
» causée que l'on s'étoit battu plus long-
» temps que l'on n'eût fait. Ce fut au

» Poëte à plaider sa cause. On sçut de lui
» que pour écrire deux stances qu'il
» croyoit les plus belles du monde, il
» avoit été demander de la chandelle
» aux servantes de l'hôtellerie qui s'é-
» toient moquées de lui; que l'hôte l'a-
» voit appelé danseur de corde, & que
» pour ne pas demeurer sans repartie, il
» l'avoit appelé cocu; qu'il n'eut pas
» plutôt lâché ce mot, que l'hôte qui
» étoit en mesure, lui appliqua un souf-
» flet. On eût dit qu'ils s'étoient concer-
» tés ensemble; car tout aussitôt que le
» soufflet fut donné, la femme de l'hôte,
» son valet & ses servantes se jettèrent
» sur les Comédiens qui les reçurent à
» beaux coups de poing. *Destin* qui sur-
» vint parmi ce tapage, s'étant acharné
» sur une grosse servante, lui donna plus
» de cent claques. *L'Olive* qui vit que
» cela faisoit rire la compagnie, en fit
» autant à une autre. L'hôte étoit occupé
» par le Poëte, & l'hotesse étoit si fu-
» rieuse qu'elle se mit à crier aux vo-
» leurs. Ses cris éveillèrent la Rapinière
» qui logeoit vis-à-vis de l'hôtellerie.
» Il en fit ouvrir les portes au nom du
» Roi, & sa présence calma tout.

*Mauvais succès de la civilité de Ragotin ;
sa chute de cheval , &c.*

» Un soir que les Comédiens , après
» avoir joué en ville , s'en retournoient
» en leur hôtellerie, Ragotin qui se trou-
» va auprès de Mademoiselle *de la Ca-*
» *verne* , dans le temps qu'elle sortoit du
» jeu de paume où l'on avoit joué, lui
» présenta la main pour la ramener ,
» quoiqu'il eût mieux aimé rendre ce
» service à Mademoiselle *de l'Etoile*. Il
» en fit autant à Mademoiselle Angéli-
» que : tellement qu'il se trouva écuyer
» à droite & à gauche. Cette double ci-
» vilité fut cause d'une incommodité
» triple : car la Caverne qui avoit le haut
» de la rue , comme de raison étoit pres-
» sée par Ragotin , afin qu'Angélique ne
» marchât point dans le ruisseau. De plus,
» le petit homme qui ne leur venoit qu'à
» la ceinture , tiroit si fort leurs mains
» en bas , qu'elles avoient bien de la
» peine à s'empêcher de tomber sur lui.
» Ce qui les incommodoit encore davan-
» tage , c'est qu'il se retournoit à tout
» moment pour regarder Mademoiselle

» de l'Etoile, qu'il entendoit parler der-
» rière lui à deux godelureaux qui la
» ramenoient malgré elle. Quand ce vint
» à l'escalier de leur chambre, Ragotin
» essaya de monter de front avec les
» deux Comédiennes ; ce qui s'étant
» trouvé impossible, parce que l'escalier
» étoit trop étroit, la Caverne se mit le
» dos contre la muraille, & monta la
» première, tirant après soi Ragotin, qui
» tiroit après soi Angélique qui ne tiroit
» rien, & qui rioit comme une folle.
» Pour nouvelle incommodité, à quatre
» ou cinq degrés de leur chambre, ils
» trouvèrent un valet de l'hôte, chargé
» d'un sac d'avoine d'une pesanteur ex-
» cessive, qui leur dit à grand peine
» (tant il étoit accablé de son fardeau)
» qu'ils eussent à descendre parce qu'il
» ne pouvoit remonter chargé comme il
» étoit. Ragotin voulant répliquer, fit
» un faux-pas, ce qui fut cause que *la*
» *Caverne* qu'il tenoit, tomba sur lui, &
» lui marcha sur l'estomac & sur le ven-
» tre, se donnant de la tête contre celle
» de sa fille si rudement qu'elles en tom-
» bèrent l'une & l'autre. Le valet qui
» jugea que tout le monde ne se releve-

» roit pas si-tôt , & qui ne pouvoit plus
» supporter la pesanteur de son sac d'a-
» voine, le déchargea enfin sur les degrés;
» jurant comme un valet d'hôtellerie. Le
» sac se délia, ou se rompit par malheur.
» L'hôte arriva qui pensa enrager con-
» tre son valet; le valet enrageoit contre
» les Comédiennes ; les Comédiennes
» enrageoient contre Ragotin , qui en-
» rageoit plus que pas un de ceux qui
» enragèrent , parce que Mademoiselle
» del'Etoile qui arriva en même temps,
» & à qui il s'étoit mis en tête de plaire,
» fut encore témoin de cette disgrâce ,
» presque aussi fâcheuse que celle du cha-
» peau qu'on lui avoit coupé quelques
» jours auparavant avec des ciseaux.

» A quelque temps de là , les Comé-
» diens furent retenus pour représenter
» une Comédie chez un des plus riches
» Bourgeois de la ville , qui faisoit un
» grand festin, & donnoit le bal aux no-
» ces d'une demoiselle de ses parentes
» dont il étoit tuteur. L'assemblée se fai-
» soit dans une maison des plus belles du
» pays , qu'il avoit quelque part , à une
» lieue de la ville. Le Décorateur des
» Comédiens & un Menuisier, y étoient

» allés dès le matin pour dresser un théâtre. Toute la troupe s'y en alla en deux
» carrosses, & partit du Mans sur les dix
» heures du matin, pour arriver à l'heure
» du diner où ils devoient jouer la Comédie. Ragotin qui en fut averti, alla
» attendre en une hôtellerie qui étoit au
» bout du fauxbourg, & attacha un beau
» cheval, qu'il avoit emprunté, aux
» grilles d'une salle basse qu'il avoit sur
» la rue. A peine se mettoit-il à table
» qu'on lui dit que les carrosses appro-
» choient. Il courut aussi-tôt à son che-
» val, une grande épée à son côté, &
» une carabine en bandoulière. Il n'a
» jamais voulu déclarer pourquoi il alloit
» à une noce avec une si grande muni-
» tion d'armes offensives; & *la Rancune*
» même, son cher confident, ne l'a pu
» savoir. Quand il eut détaché la bride
» de son cheval, les carrosses se trouvè-
» rent si près de lui, qu'il n'eut que le
» temps de chercher l'avantage pour
» s'ériger en petit Saint-George. Comme
» il n'étoit pas fort bon écuyer, & qu'il
» ne s'étoit pas préparé à montrer sa dis-
» position devant tout le monde, il s'en
» acquitta de mauvaise grace, le cheval

» étant aussi haut de jambes qu'il en étoit
» court. Il se guinda pourtant vaillam-
» ment sur l'étrier, & porta la jambe
» droite de l'autre côté de la selle; mais
» les fangles qui étoient un peu lâches ;
» nuisirent beaucoup au petit homme ;
» car la selle tourna sur le cheval, quand
» il pensa monter dessus. Tout alloit
» pourtant assez bien jusques là; mais la
» maudite carabine qu'il portoit en ban-
» douillère, & qui lui pendoit au cou
» comme un collier, s'étoit mise mal-
» heureusement entre ses jambes sans
» qu'il s'en apperçût, tellement qu'il
» s'en falloit beaucoup que son cul ne
» touchât au siège de la selle qui n'étoit
» pas fort raze, & que la carabine tra-
» versoit depuis le pommeau jusqu'à la
» croupière. Ainsi il ne se trouva pas à
» son aise, & ne put pas seulement tou-
» cher les étriers du bout du pied. Là-
» dessus, les éperons qui armoient ses
» jambes courtes, se firent sentir au che-
» val en un endroit où jamais éperon
» n'avoit touché. Cela le fit partir plus
» gaïement qu'il n'étoit nécessaire à un
» petit homme qui ne posoit que sur une
» carabine. Il serra les jambes, le cheval

» leva le derrière, & Ragotin, suivant la
» pente naturelle des corps pesans, se
» trouva sur le col du cheval, & s'y
» froissa le nez, le cheval ayant levé la
» tête pour une furieuse saccade que
» l'imprudent lui donna; mais pensant
» réparer sa faute, il lui rendit la bride.
» Le cheval en sauta; ce qui fit franchir
» au cul du patient tout l'étendue de la
» selle, & le mit sur la croupe, toujours
» la carabine entre les jambes. Le cheval
» qui n'étoit pas accoutumé d'y porter
» quelque chose, fit une croupade qui
» remit Ragotin en selle. Le méchant
» écuyer resserra les jambes, & le che-
» val releva le cul encore plus fort; &
» alors le malheureux se trouva le pom-
» meau entre les fesses, où nous le lais-
» serons comme sur un pivot, pour nous
» reposer un peu; car, sur mon honneur,
» cette description m'a plus coûté que
» tout le reste du livre, & encore n'en
» suis-je pas trop satisfait.

Suite des Infortunes de Ragotin.

» Nous avons laissé Ragotin assis sur
» le pommeau d'une selle, fort empêché

» de sa contenance, & fort en peine de ce
» qui arriveroit de lui. Aussi-tôt que
» l'infortuné ne se sentit qu'un pommeau
» de selle entre les deux parties de son
» corps qui étoient les plus charnues, &
» sur lesquels il avoit accoutumé de
» s'asseoir, comme font tous les autres
» animaux raisonnables : je veux dire
» qu'aussi-tôt qu'il se sentit n'être assis
» que sur fort peu de chose, il quitta la
» bride en homme de jugement, & se
» prit aux crins du cheval qui se mit aussi-
» tôt à courre. Là dessus la carabine tira;
» Ragotin crut en avoir au travers du
» corps; son cheval crut la même chose
» & broncha si rudement, que Ragotin
» en perdit le pommeau qui lui servoit
» de siège: tellement qu'il se pendit quel-
» que temps aux crins du cheval, un pied
» accroché par son épéron à la selle, &
» l'autre pied & le reste du corps atten-
» dant le décrochement de ce pied ac-
» croché, pour donner en terre de
» compagnie avec la carabine, l'épée,
» le baudrier & la bandouillère. Enfin,
» l'épée se décrocha, les mains lâcherent
» le crin, & il fallut tomber: ce qu'il
» fit bien plus adroitement qu'il n'a-

» voit monté. Tout cela se passa à la vue
» des carrosses qui s'étoient arrêtés pour
» le secourir , ou plutôt pour avoir le
» plaisir de ce spectacle. Il pesta contre
» le cheval, qui ne branla plus depuis sa
» chute : & pour le consoler, on le reçut
» dans l'un des carrosses en la place du
» Poëte Roquebrune qui fut bien aise
» d'aller à cheval, pour galantiser à la
» portière. Ragotin lui résigna l'épée &
» l'arme à feu , qu'il se mit sur le corps
» d'une façon toute martiale. Il alongea
» les étriers, ajusta la bride , & se prit
» sans doute mieux que Ragotin à mon-
» ter sur la bête. Mais il y avoit quel-
» que fort jetté sur ce malencontreux
» animal. La selle mal sanglée tourna
» comme à Ragotin : & ce qui attachoit
» ses chausses s'étant rompu , le cheval
» l'emporta quelque temps, le pied dans
» l'étrier, l'autre servant de cinquième
» jambe au cheval, & les parties du der-
» rière du citoyen du Parnasse fort expo-
» sées aux yeux des assistans , ses chauf-
» ses lui étant tombées sur les jarrets.
» L'accident de Ragotin n'avoit fait rire
» personne , à cause de la peur qu'on
» avoit eue qu'il ne se blessât ; mais ce-
» lui de Roquebrune fut accompagné de

» grands éclats de risée que l'on fit dans
» les carrosses. Les cochers en arrêterent
» leurs chevaux pour rire leur saoul :
» & tous les spectateurs firent une
» grande huée après Roquebrune , au
» bruit de laquelle il se sauva dans une
» maison, laissant le cheval sur sa bonne-
» foi; mais celui ci en usa mal, car il s'en
» retourna vers la ville. Ragotin qui eut
» peur d'avoir à le payer , se fit descen-
» dre du carrosse , & alla après. Et le
» Poëte qui avoit recouvert ses posté-
» rieures , entra dans un des carrosses ,
» fort embarrassé , & embarrassant les
» autres de l'équipage de guerre de Ra-
» gotin , qui eut encore cette disgrâce
» en présence de sa maîtresse ».

Conversation littéraire.

» Les Comédiens furent fort bien re-
» çus du Maître de la maison. Après le
» dîner , ceux qui voulurent se prome-
» ner, eurent à choisir d'un grand bois &
» d'un beau jardin. Un jeune Conseiller
» du Parlement de Rennes accosta nos
» Comédiens , ayant remarqué que le
» *Destin* avoit de l'esprit, & que les Co-
» médiennes, outre qu'elles étoient bel-
» les ,

» les, étoient capables de dire autre cho-
» se que des Vers appris par cœur. Après
» avoir parlé de la Comédie, on vint à
» parler des Romans : le Conseiller dit
» qu'il n'y avoit rien de plus divertissant
» que quelques Romans modernes : que
» les François seuls en savoient faire de
» bons, & que les Espagnols avoient le
» secret de savoir faire de petites his-
» toires qu'ils appellent *Nouvelles*, qui
» sont bien plus à notre usage, & plus
» selon la portée de l'humanité, que ces
» héros imaginaires de l'antiquité, qui
» sont quelquefois incommodes à force
» d'être trop honnêtes gens ; enfin que
» les exemples imitables étoient pour le
» moins d'aussi grande utilité que ceux
» que l'on avoit presque peine à conce-
» voir ; & il conclut que si l'on faisoit des
» *Nouvelles* en françois, aussi bien faites
» que celles de Michel de Cervantes,
» elles auroient cours autant que les
» Romans héroïques. Roquebrune ne
» fut pas de cet avis : il dit, fort absolu-
» ment, qu'il n'y avoit point de plaisir à
» lire des Romans, s'ils n'étoient com-
» posés d'aventures de Princes, & en-
» core de grands Princes ; & que, par

» cette raison là, l'Astrée ne lui avoit plu
» qu'en quelques endroits. Je vois bien,
» lui dit le Conseiller, que le livre de
» Don Quichotte n'est pas trop bien
» avec vous. C'est le plus sot livre que
» j'aye jamais vu, reprit Roquebrune,
» quoiqu'il plaise à quantité de gens
» d'esprit. Prenez garde, dit le Destin,
» qu'il ne vous déplaie par votre faute,
» plutôt que par la sienne, &c. &c.*».

LES BOTTES. *Malin tour de la Rancune.*

» *La Rancune* & *l'Olive* s'étant pré-
» sentés dans une hôtellerie, on les mit
» dans une chambre où étoit déjà couché
» un hôte, noble ou roturier, qui y avoit
» soupé, & qui ayant à faire diligence
» pour des affaires qui ne sont pas ve-
» nues à ma connoissance, faisoit état
» de partir à la pointe du jour. Un gar-
» çon de l'hôtellerie venoit de lui rap-

* On voit ici que Scarron fait parler le Conseiller comme il pensoit lui-même, & qu'au contraire il ne donne que pour un tissu d'impertinences & de fausse critique, tout ce que va dire le Poëte Roquebrune contre le Roman de Don Quichotte : ce qu'il importoit d'observer, l'avis de Scarron, en fait de Romans, n'étant pas tout à-fait à négliger.

» porter dans la chambre une paire de
» bottes neuves. La Rancune en se désa-
» billant les apperçut ; & l'amour-pro-
» pre lui faisant oublier celui du pro-
» chain, il fit dessein de se les approprier.
» L'Olive, qui n'avoit alors autre envie
» que de bien dormir , se jetta dans le
» lit ; & la Rancune demeura auprès du
» feu , non tant pour voir la fin du fagot
» qu'on avoit brûlé, que pour contenter
» la noble ambition d'avoir une paire de
» bottes neuves aux dépens d'autrui.
» Quand il crut l'homme qu'il alloit vo-
» ler , bien & duement endormi , il prit
» ses bottes qui étoient au pied de son
» lit , & les ayant chaussées à crud , sans
» oublier de s'attacher les éperons, s'alla
» mettre, ainsi botté & éperonné, au-
» près de l'Olive. Il faut croire qu'il se
» tint sur le bord du lit, de peur que ses
» jambes armées ne touchassent aux
» jambes nues de son camarade, qui ne
» se fût pas tôt d'une si nouvelle façon
» de se mettre entre deux draps & ainsi
» auroit pu faire avorter l'entreprise. Le
» reste de la nuit se passa assez paisible-
» ment. La Rancune dormit , ou en fit
» semblant. Les coqs chantèrent ; le jour
» vint ; & l'homme qui couchoit dans la

» chambre de nos Comédiens, se fit allu-
» mer du feu, & s'habilla. Il fut question
» de se botter : une servante lui présenta
» les vieilles bottes de la Rancune ; il les
» rebuta rudement. On lui soutint
» qu'elles étoient à lui. Il se mit en co-
» lère, & fit une ruineur diabolique.
» L'hôte monta dans la chambre, & lui
» jura) foi de maître Cabaretier, qu'il
» n'y avoit point d'autres bottes que les
» siennes, non seulement dans la mai-
» son, mais aussi dans le village ; le Curé
» même n'allant jamais à cheval. La-
» dessus, il lui voulut parler des bonnes
» qualités de son Curé, & lui conter de
» quelle façon il avoit eu sa cure, & de-
» puis quand il la possédoit. Le babil de
» l'hôte acheva de lui faire perdre pa-
» tience. La Rancune & l'Olive qui s'é-
» toient éveillés au bruit, prirent con-
» noissance de l'affaire, & la Rancune
» exagéra l'énormité du cas, & dit à
» l'hôte que cela étoit bien vilain. Je me
» soucie d'une paire de bottes neuves,
» comme d'une savate, disoit le pauvre
» débotté à la Rancune : mais il y va
» d'une affaire de grande importance.
» Morbleu, Monsieur, s'écria la Ran-
» cune, ne faites plus tant de bruit pour

» vos bottes , & prenez les miennes ,
» mais à condition que vous me laissez
» dormir. Le malheureux , qui ne
» l'étoit plus , se confondit en remer-
» ciemens , prit les bottes & s'en alla.
» Alors la Rancune se laissa aller au
» sommeil plus tranquillement qu'il
» n'avoit fait la nuit , sa faculté de dor-
» mir n'étant plus combattue du desir
» de voler des bottes , & de la crainte
» d'être pris sur le fait. Pour l'Olive ,
» qui avoit mieux employé la nuit que
» lui , il se leva de grand matin ; &
» s'étant fait tirer du vin , s'amusa à
» boire , n'ayant rien de mieux à faire.
» La Rancune dormit jusqu'à onze heu-
» res. Comme il s'habilloit , Ragotin
» entra dans la chambre : il revenoit
» d'un petit voyage ; un Meûnier lui
» avoit prêté son mulet , sur lequel il
» avoit monté sans bottes. La Rancune
» avoit l'esprit présent : il ne vit pas
» plutôt Ragotin un fouet à la main ,
» & en souliers , qu'il jugea que le ha-
» sard lui fournissoit un beau moyen de
» cacher son larcin , dont il n'étoit pas
» peu en peine. Il lui dit donc d'abord
» qu'il le prioit de lui prêter ses souliers ,

» & de vouloir bien prendre pour ce
» jour-là ses bottes, qui le bleffoient
» aux pieds à cause qu'elles étoient
» neuves. Ragotin prit ce parti avec
» grande joie, & délivra ainsi la Ran-
» cune d'un cruel embarras ».

» Après le dîner, Ragotin sur son
» mulet, & les Comédiens à pied, sui-
» virent le premier chemin qu'ils trou-
» vèrent; & chemin faisant, Ragotin
» découvrit aux Comédiens le dessein
» qu'il avoit de jouer la Comédie avec
» eux, sans tirer aucun profit du mé-
» tier, mais seulement par curiosité;
» & pour faire voir qu'il étoit propre
» à tout entreprendre. *La Rancune* &
» *l'Olive* le fortifièrent dans sa noble
» envie; & à force de le louer & de lui
» donner du courage, le mirent en si
» belle humeur, qu'il se prit à réciter
» de dessus son mulet des Vers de Py-
» rame & Thisbé du Poëte Théophile.
» Quelque payfans qui faisoient le
» même chemin, crurent qu'il prêchoit
» la parole de Dieu, le voyant déclai-
» mer là comme un forcené. Tandis
» qu'il récita, ils eurent toujours la tête
» nue, & le respectèrent comme un
» Prédicateur de grand chemin ».

Nous finirons ici le précis du Roman comique, & des aventures de Ragotin : les bornes de notre Ouvrage ne nous permettent point d'y insérer celle de la cruelle flagellation & du supplice des mouches que l'Auteur lui fait subir, lorsque s'étant endormi ivre dans un bois, il est dépouillé & mis tout nud par un fou errant ; puis garotté les mains derrière le dos par les parens du fou qui le prennent pour le parent qu'ils cherchent ; puis, poursuivi ainsi nud & déchiré à grands coups de fouet par le cocher de l'Abbesse d'Estival, tant pour avoir scandalisé les Religieuses par nudité, que pour avoir, en passant une petite planche, renversé le cocher dans l'eau, ainsi que le Père Giffiot, Directeur discret du Couvent, qui crioit, *fouettez, fouettez*, de toute sa force : en quoi il ne fut que trop ponctuellement obéi par le cocher, ce qui força Ragotin à s'aller jeter parmi des ruches qu'il eut le malheur de renverser, & d'où sortit un essaim de mouches à miel, qui le martyrisèrent de mille & mille piqûres. Nous passons d'autant plus volontiers sur ces détails avec rapidité, que Scarron nous paroît y outrer la plaisanterie, changer une aventure grottesque en une aventure tragique ; en un mot, s'écarter des limites du

rire , si le rire , conformément à la décision des Anciens , dois être défini : *une difformité , sans douleur.*

Scarron ayant laissé ce Roman imparfait, trois Hommes de Lettres plus ou moins connus , ont successivement été tentés de le continuer , & ont succombé à la tentation. Le premier est un M. de Preschac , dont la plume s'étoit déjà exercée sur quelques sujets, entr'autres sur l'Apothicaire empoisonné. L'Abbé Lenglet fait si peu de cas de ses Ecrits , & particulièrement de sa continuation du Roman comique , que nous n'avons aucun regret de ne l'avoir point sous les yeux. Le second Continueur nous est inconnu , ainsi que son Ouvrage ; & cela nous fait juger que cet Ouvrage mérite peu d'estime. Le troisième est anonyme. On pourroit lui savoir gré de son travail, s'il n'avoit que le malheur d'avoir très-imparfaitement imité l'inimitable Malade de la Reine. Mais on a d'autres reproches à lui faire , ne fût-ce que d'avoir abandonné le très-plaisant Ragotin , en le renvoyant dans sa petite métairie ; & d'avoir à peine dit un mot de ce ne deviennent l' & Rancune & l'Olive. Il a tout-à-fait oublié les personnages comiques, pour ne

s'attacher qu'aux caractères intéressans. Voyons comment il développe les aventures de *Destin* & de Mademoiselle *de l'Etoile*.

Destin est appelé au Château d'Arques par M. de Verville, qui est impatient de lui communiquer un secret important. Ce respectable ami l'instruit que Garigues n'est point son père, & qu'il est le fils légitime du Comte de Glaris. C'est le bon Ecclésiastique, M. de Saint-Sauveur, qui débrouille toute cette histoire. La femme de Garigues, sans doute nourrice du jeune Comte de Glaris, a eu l'adresse de l'échanger contre son fils, dans le dessein de lui faire un sort brillant. Ce jeune homme, sans honneur, sans sentiment, & du caractère le plus atroce, après avoir volé au Comte une somme considérable, enlève une fille, l'épouse sur la frontière, & pendant plusieurs années ne laisse aucun moyen de suivre ses traces. Lorsqu'on désespère de le revoir jamais, une lettre du premier Magistrat de Pontoise annonce qu'un malheureux, détenu dans les prisons, & convaincu, conjointement avec trois autres, d'avoir volé & assas-

finé les gens d'une voiture publique, ose se dire Comte de Glaris. Cette affreuse nouvelle accable le prétendu père de ce scélérat, & sur-tout Garigues, qui, pressé par ses remords, fait l'aveu de son crime, en présence d'un Notaire & de plusieurs témoins. Cette déclaration est confirmée par la femme de Garigues, dont le fils prévient par sa mort le supplice qui l'attendoit. Telles sont les particularités dont M. de Saint-Sauveur instruit Destin. Il en a écouté le détail avec une joie mêlée de crainte ; car ce changement d'état peut rompre les liens qui l'attachent à sa chère de l'Etoile : cependant il fut décidé entre Destin & son ami Verville, que cette aimable fille quitteroit dès ce moment la Troupe des Comédiens, & se retireroit dans un Couvent, jusqu'au dénouement de cette aventure, & tandis qu'on feroit des perquisitions pour retrouver sa famille.

Cependant on va au-devant du Comte de Glaris, qui doit arriver au Château d'Arques. L'empressement qu'a Destin, de se trouver dans les bras de son père, l'engage à devancer la compagnie. A l'entrée d'une forêt il entend des plaintes ;

il met pied à terre armé d'un pistolet, il entre dans le taillis, & voit avec surprise, deux hommes presque nuds attachés à des arbres, que quatre scélérats achevoient de dépouiller, après les avoir blessés. Il tire son pistolet, & en étend un sur la place, & d'un coup d'épée il fend la tête à un second; les deux autres fuient & laissent les malles & les chevaux des voyageurs dont ils s'étoient déjà emparés. L'un des blessés est reconnu pour le Chevalier d'Arques, oncle de Verville. On panse les plaies des blessés, qui heureusement ne se trouvent pas dangereuses; & avec M. le Comte de Glaris, qui a rejoint tout le monde, on retourne en triomphe au Château.

Ce qu'il y a de surprenant dans cette rencontre, c'est qu'un portrait remis depuis quelque temps entre les mains de Destin, le conduit à la découverte du père de Mademoiselle de l'Etoile, qui est ce même Chevalier d'Arques, à qui il vient de sauver la vie. Ce Chevalier avoit épousé secrètement la parente d'une Duchesse, dont il avoit eu une fille qu'on nomma Léonore. Forcé de fuir à cause de ce mariage; obligé de

laisser son épouse & sa fille en Italie, sous le nom de la Boissière; fait esclave par les Turcs dans la guerre de Candie; échappé de leurs fers, par une intrigue amoureuse, ainsi que cela se voit dans tous les Romans, n'ayant point trouvé la mère & la fille à la Haye, où il leur avoit donné rendez-vous, les croyant perdues pour jamais il revenoit pleurer ses malheurs auprès de son frère le Baron d'Arques & de son neveu Verville, lorsqu'il fut attaqué par des voleurs.

Ce portrait dont nous venons de parler est présenté au Chevalier d'Arques qui le reconnoît pour être le sien : ceci amène une explication. Verville, au défaut de Destin, trop intéressé dans tout ce qui se passe pour pouvoir parler, raconte à son oncle l'histoire de la connoissance de son ami avec Mademoiselle de la Boissière & avec Léonore à Rome, sa rencontre sur le pont de Nevers, enfin son voyage en Hollande & la mort de cette Dame. Il ne lui cacha point les soins que Destin avoit pris de cette belle fille, depuis la mort de sa mère, & la nécessité forcée où ils avoient été l'un

& l'autre d'entrer dans des troupes de campagne pour subsister; le respect de Destin pour elle, & la considération qu'ils s'étoient attirée l'un & l'autre par la sagesse de leur conduite. Ces nouvelles porterent la joie dans le cœur du Chevalier. Heureux de retrouver sa fille, après tant de traverses, il brûle d'assurer son bonheur; & comme sa félicité ne peut être parfaite qu'en devenant l'épouse de Destin, il fait les premiers pas auprès du Comte de Glaris, pour obtenir qu'il consente à ce mariage. Léonore est retirée du Couvent, & ses graces naturelles, son esprit, sa douceur, ne la rendent point étrangère à son nouvel état. Les nôces se célèbrent, & tout le monde est satisfait.

Saint-Far revient sur la scène à la fin de cette suite du Roman. Ce frère de Verville se bat en duel contre des particuliers & prend pour second Saldagne, cet ennemi de Destin. Saldagne est tué & Saint-Far grièvement blessé. Cet accident lui est cependant favorable; car Verville en prend occasion de la raccommoder avec son père, le Baron d'Arques.

Léandre, devenu Comte de Kéramir, par la mort de son père, quitte la Comédie, épouse la belle Angélique, & la conduit en Bretagne avec Mademoiselle la Caverne.

Inexilla, dont nous ferons connoître les aventures par un extrait à la suite des épisodes du Roman comique, le Poëte Roquebrune & la servante More vont s'établir à Marseille.

L'inconnu qui a été blessé par les voleurs, avec M. le Chevalier d'Arques, se trouve être M. de Primevert, ce frère de la Caverne, qui s'étoit enfui, lorsque les gens du Baron de Sigognac les avoient pris pour des Bohémiens. Depuis ce tems, ayant passé en Amérique, il y avoit amassé un bien assez considérable, & il venoit le partager avec sa sœur.

La Rancune & l'Olive se voyant ainsi abandonnés par leurs camarades, se déterminent à aller chercher fortune à Rennes.

Si ces deux derniers personnages, ainsi que le plaisant Ragotin, avoient figuré davantage dans cette conclusion, sans exiger qu'elle eût atteint

l'original, elle auroit pu se faire lire avec une sorte de satisfaction.

Ce Roman, justement célèbre, & si universellement goûté, a donné lieu à deux Ouvrages différens, qui sont peut-être moins connus à nos Lecteurs. Le premier est le Roman comique en vers, par M. le Tellier d'Orvilliers, qui parut à Paris en 1733, chez Christ. David, en deux vol. in-12, de plus de 400 pages chacun.

Cet ouvrage est très-inférieur à son modèle ; ce qui ne surprendra personne. On y rencontre cependant tels morceaux où l'on retrouve, en quelque sorte, la facilité & la gaieté de Scarron : tel est, par exemple, celui-ci :

Notre capital du Maine
 En ce tems-là se trouva pleine
 De bons chasseurs, que le plaisir
 De cette fête y fit venir,
 La plupart avec leurs femmes
 Qui souhaitoient de voir des Dames
 Et des petits-maitres de Cour,
 Afin d'en parler plus d'un jour.

.

La plupart des provinciaux
 Et des jeunes godelureaux

Qui prétendent qu'on les admire,
 Se font un grand plaisir de dire
 Que dans tels lieux, & dans tel jour,
 Ils ont vu des gens de la Cour,
 Qu'avec grand plaisir ils imitent.
 Et dont presque toujours ils citent
 Le nom tout sec, effrontément,
 Comme, par exemple, en disant :
 Je perdis l'autre jour encore
 Mon argenr contre Roquelaure ;
 Créqui gagna trente louis ;
 Luxembourg bat les ennemis ;
 Coaquin, toute la semaine,
 Doit courir le cerf en Touraine, &c. &c. &c.

Le second Ouvrage est la Comédie de Ragotin, par l'illustre La Fontaine, dans laquelle l'aimable Fabuliste, égal à lui-même, n'est peut-être pas supérieur à Scarron pour la naïveté. La plupart des caractères & des situations du Roman, se retrouvent dans cette Pièce. Le portrait de Ragotin, par exemple, semble y être tracé par les mains de la nature même.

Ragotin ? C'est, Madame,
 Un petit homme, veuf d'une petite femme,
 Avocat de naissance & de profession,
 Qui, dans une petite & proche Election,
 Petitement possède une petite charge ;
 D'esprit assez étroit, de conscience large ;

Menteur comme un Valet ; têtue ; présomptueux,
Voir comme un vrai pédant ; sot & far comme deux,
Poète à mériter de souffrir un supplice,
Si sur les méchans Vers on mettoit la police, &c. &c.

L'inutile & ridicule passion de Madame *Bouvillon* pour *Destin* n'y est pas représentée d'une manière moins ingénieuse.

MADAME BOUVILLON.

Vous, Monsieur le Destin, demeurez. L'étourdie,
Je pense, en s'en allant, a d'une main hardie
Fermé sur nous la porte; aveugle à ce point là,
Elle

LE DESTIN.

Je vais l'ouvrir.

MADAME BOUVILLON.

Je ne dis pas cela,
Monsieur, mais aujourd'hui la médifance est telle

LE DESTIN.

Je vais, pour l'empêcher, rappeler Isabelle,
Madame, s'il vous plaît?

MADAME BOUVILLON.

Je ne dis pas cela;
Mais c'est faire beaucoup qu'en venir jusques-là.

Vous savez quand les gens sont enfermés ensemble,
Tête-à-tête, qu'ils font tout ce que bon leur semble,
Tout de même, à son gré, chacun peut en parler.

LE DESTIN.

Ah! ce n'est pas des gens qu'on voit vous ressembler,
Qu'on fait impunément des soupçons téméraires;
Vous êtes au-dessus des sentimens vulgaires;
Mais pour vous garantir de ces mauvais bruits-là,
Je vais me retirer.

MADAME BOUVILLON.

Je ne dis pas cela :

Mais ce matin, Monsieur de la Baguenaudière,
Dont l'esprit a des cœurs la connoissance entière,
Me disoit, en raillant doucement avec moi,
Qu'il croyoit que pour vous, certain je ne sai quoi . . .
D'un ton malicieux, il me faisoit entendre,
Que vous étiez bien fait, qu'on avoit le cœur tendre.

LE DESTIN.

Pour ne point confirmer les sentimens qu'il a,
Il faut quitter ces lieux.

MADAME BOUVILLON.

Je ne dis pas cela.

Cette scène est interrompue par l'aventure de
Ragotin, dont le mousqueton, parti sans que
l'intention y ait contribué, a tué l'âne d'un char-
retier; il est poursuivi par le charretier; & dans

le trouble que lui cause cette poursuite, entrant sur la scène sans trop savoir ce qu'il fait, il renverse les personnes qu'il trouve sur ses pas; ce qui cause la chute de plusieurs autres personnes qui, toutes s'agitant & se plaignant à la fois, forment un tableau des plus plaisans, & rendent, avec une extrême fidélité, la situation du Roman.

A la suite de cette scène, La Fontaine a placé quelques Vers heureux, & qui peignent bien le caractère de la Rancune. Celui-ci est jaloux de *Destin*, qu'il voit accueilli par toutes les beautés de la Ville. Dans cette situation, il lui fait dire :

J'admire, en vérité, les femmes d'aujourd'hui;
J'en vois peu qui ne soient quasi folles de lui.
Du tems que je jouois le premiers personnages,
Il n'auroit pas été propre à jouer les Pages.
Parce qu'il est bien fait, jeune & brillant d'appas,
De toute l'assemblée il a les brouhahas.
Je l'ai toujours haï, car il a du mérite.

Nous devons dire un mot de quelques scènes qui arracheroient le rire aux êtres les plus sérieux. La Baguenaudière est un Métromane dé-

cidé. Il veut occuper les Comédiens qu'il possède chez lui. Il leur fait jouer une Tragédie, dont le style, plus que ridicule, ressemble à leur habillement plus que comique. Voici comme la Pièce commence :

CLEOPÂTRE.

Non, non, je veux mourir, ne m'en empêche pas.
Ah, ah!

CHARMION.

Le vilain ton : prenez-le un peu plus bas.
Ce n'est point-là pleurer, c'est miauler, Princesse.

CLEOPATRE.

Je veux miauler, moi.

CHARMION.

D'où vient cette tristesse ?

Quelle raison vous fait négliger vos appas !

En quel état ici paroissez-vous, hélas !

Une Reine d'Egypte en habit d'Espagnole !

On va vous prendre, ainsi, pour Janneton la folle, &c.

Après cette scène, où Cléopâtre dit avoir rêvé qu'Antoine étoit vaincu par Octave, le premier arrive, Cléopâtre lui dit :

Que présage à mes vœux ce teint brun, cet œil louche ?

Qui vous fait larmoyer, Antoine, ouvrez la bouche ;

Qu'avez-vous ?

A N T O I N E.

De *tintouins* mon esprit est rongé.
Par Octave, de près je me trouve assiégé.

Ses craintes sont justifiées par l'événement. Il est vaincu par Auguste ; on l'apprend à Cléopâtre. Le récit finit ainsi :

Avant que de partir ,
J'ai cru de votre sort devoir vous avertir.
Le Romain est brutal, il viole.

C L É O P A T R E.

Qu'importe ?



SEPTIÈME CLASSE.

NOUVELLES HISTORIQUES ET CONTES.

Nouvelles de Scarron.

Nous avons dit déjà que Scarron , quoique très-gai , & quelquefois trop libre , avoit cependant une philosophie , une galanterie , & un sentiment qui le rendoient capable de réussir dans plus d'un genre. Ses Nouvelles en font la preuve. Elles s'éloignent si fort de la plupart des choses qu'on vient de lire , & elles manifestent si bien le talent , qu'elles offrent un homme tout nouveau , & très-différent de lui-même.

Les quatre premières *Nouvelles* ne sont que des Episodes du *Roman Comique*. Nous avons cru devoir les renvoyer à cette Classe , pour ne pas rendre trop long l'Extrait de ce premier Ouvrage.

LA DAME INVISIBLE , *Episode du Roman comique.*

Don-Carlos d'Arragon étoit un jeune Gentilhomme de la Maison dont il por-

toit le nom. Une Dame masquée, qui, par la magnificence des bijoux, paroïsoit être du plus haut rang, & qui, à en juger par l'élégance de sa taille & par les plus belles mains du monde, laissoit présumer que sa figure étoit charmante, lui inspira une violente passion, & lui fit entendre qu'elle la partageoit. La conversation de cette Dame annonçoit beaucoup d'esprit; ce qui accrut encore la curiosité & l'impatience que Dom Carlos avoit de la voir à visage découvert; mais la belle inconnue avoit résolu de le mettre à une longue épreuve. Elle lui donna plusieurs rendez-vous dans une maison d'emprunt, où elle lui permettoit de l'entretenir par – dehors, sous une fenêtre grillée. Tout cet appareil mystérieux augmentoit chaque jour la passion de Dom Carlos. Un soir qu'il sortoit de ce rendez-vous accoutumé, il fut enlevé de force par quatre hommes vigoureux qui étoient masqués, & qui le mirent dans un carrosse. Cette voiture, qui alloit toujours au grand trot de quatre chevaux, sortit de la ville, & au bout d'une heure, elle entra dans une superbe maison dont l'on tenoit la porte ouverte pour la rece-

voir. Les quatre hommes masqués descendirent de carrosse avec Dom Carlos, le tenant par-dessous les bras comme un Ambassadeur introduit à saluer le Grand-Seigneur. On le monta jusqu'au premier étage avec la même cérémonie; & là, deux Demoiselles masquées vinrent le recevoir à la porte d'une grande salle, chacune un flambeau à la main. Les hommes masqués le laissèrent en liberté, & se retirèrent après l'avoir salué profondément. Dom Carlos crut facilement qu'on ne lui vouloit point de mal où on l'avoit si bien logé, & ne douta point qu'une Dame qui lui avoit parlé la veille dans une Eglise, & qui l'avoit querellé sur son amour pour une beauté invisible, ne fût la magicienne de tous ces enchantemens. Il résolut d'attendre patiemment la fin de l'aventure, & de garder fidélité à sa Maîtresse, quelques promesses & quelques menaces qu'on pût lui faire.

Une Demoiselle masquée lui demanda s'il auroit agréable de voir la maîtresse du Palais enchanté. Il dit qu'elle feroit la *bien venue*. Elle entra bientôt après masquée elle-même, & suivie de quatre Demoiselles fort richement vêtues. Jamais
notre

notre Espagnol n'avoit vu une personne de meilleure mine que cette *Urgante la déconnue*. Sa surprise fut égale à son ravissement. Peut être, lui dit cette Dame, que ma rivale, par ses artifices, & par le bonheur de vous avoir attaqué la première, s'est déjà rendu maitresse absolue de la place que je lui dispute en votre cœur : mais une femme ne se rebute pas du premier coup ; & si ma fortune, qui n'est pas à mépriser, & tout ce que l'on peut posséder avec moi, ne vous peut persuader de m'aimer, j'aurai du moins la satisfaction de ne m'être point cachée par honte, & d'avoir mieux aimé me faire mépriser par mes défauts, que me faire aimer par mes artifices.

En disant ces dernières paroles, elle se démasqua, & fit voir à Dom Carlos les cieux ouverts, ou, si vous voulez, le ciel en petit, la plus belle tête du monde, soutenue par un corps de la plus riche taille ; enfin, tout cela joint ensemble, une personne divine. A la fraîcheur de son visage, on ne lui eût pas donné plus de seize ans ; mais, à je ne sais quel air galant & majestueux que les jeunes personnes n'ont pas encore, on jugeoit

qu'elle pouvoit être en sa vingtième année. Dom Carlos fut quelque tems sans lui répondre, regrettant peut-être intérieurement que sa Dame invisible l'empêchât de se donner tout entier à la plus belle personne qu'il eût jamais vue; enfin il prit le parti de lui déclarer qu'il ne pouvoit être à elle, une autre ayant tout son amour.

La Dame n'oublia rien de ce qui le pouvoit persuader; il fut sourd à ses prières, & ne fut point touché de ses larmes. Elle en vint aux injures & aux reproches, & lui dit en le quittant,

Tout ce que fait dire la rage,
Quand elle est maitresse des sens.

Dom Carlos alla promener ses rêveries dans le jardin du Palais où il étoit captif. Un de ses gardes s'approcha de lui, & lui remit une lettre, en lui demandant le secret; car, lui dit-il, il y va de ma vie, si l'on apprend que je me suis laissé corrompre; c'est l'appât de quarante pistoles qui m'a tout fait hasarder. Dom Carlos lui promit d'être secret, & prit lecture de la lettre, qui étoit conçue en ces termes :

Depuis que je vous ai perdu, vous avez pu juger de la peine où je suis, par celle où vous devez être, si vous m'aimez autant que je vous aime. Enfin je me trouve un peu consolée depuis que j'ai découvert le lieu où vous êtes. C'est la Princeesse Porcia qui vous a enlevé. Elle ne considère rien quand il y va de se contenter, & vous n'êtes pas le premier Renaud de cette dangereuse Armide. Mais je romprai tous ses enchantemens, & vous tirerai bientôt d'entre ses bras, pour vous donner entre les miens ce que vous méritez, si vous êtes aussi constant que je le souhaite.

LA DAME INVISIBLE.

Il avoit à peine achevé de lire cette lettre, que la Dame du Palais enchanté vint faire de nouvelles tentatives sur son cœur, & le pressa de lui déclarer ses dernières intentions. Notre Espagnol, qu'une nouvelle ardeur pour sa belle rendit éloquent, justifia de son mieux le parti qu'il prenoit de désobliger une si belle personne, s'y trouvant forcé par la passion invincible dont il étoit occupé. La Dame lui dit alors qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'admirer sa constance, quoique cette constance fût si contraire à son

repos, & qu'elle le remettroit en liberté; mais qu'elle le prioit d'attendre que la nuit fut venue, pour s'en retourner de la même façon qu'il étoit venu. Elle tint son mouchoir devant ses yeux, tandis qu'elle parla, comme pour cacher ses larmes, & laissa l'Espagnol un peu interdit, & pourtant si ravi de joie de se voir en liberté, qu'il n'eût pu la cacher quand il eût été le plus grand imposteur du monde. L'instant marqué pour son départ étant venu, on le mit dans un carrosse fermé, qui le laissa en son logis après un assez long chemin. Comme il étoit le meilleur maître du monde, ses valets pensèrent mourir de joie quand ils le virent, & l'étouffer à force de l'embrasser: mais ils n'en jouirent pas long-tems. Il prit des armes, &, accompagné de deux des siens, il vola à son rendez-vous ordinaire. Il n'eut pas plutôt fait le signal ordinaire, que sa Déesse invisible se communiqua à lui, & lui dit, après les premières tendresses, qu'elle venoit de recevoir un déplaisir sensible dans la maison où elle étoit; qu'elle avoit envoyé quérir un carrosse pour en sortir, & parce qu'il étoit long-tems à venir, & que le sien pourroit

être plutôt prêt, qu'elle le prioit de l'envoyer chercher pour la mener dans un lieu où elle ne lui cacheroit plus son visage. L'Espagnol, ravi de l'entendre, prit des ailes pour courir vers ses gens, qu'il avoit laissés au bout de la rue, & envoya quérir son carrosse. L'invisible tint parole, & monta en voiture avec lui, enseignant au cocher le chemin qu'il devoit prendre. Elle le fit arrêter auprès d'une grande maison, dans laquelle ils entrèrent à la lueur de plusieurs flambeaux qui furent allumés à leur arrivée. Le Cavalier monta avec la Dame par un grand escalier dans une salle haute, où il ne fut pas sans inquiétude, voyant qu'elle ne se démasquoit point encore. Enfin, plusieurs Demoiselles richement parées les étant venues recevoir chacune un flambeau à la main, l'invisible ne le fut plus; & ôtant son masque, fit voir à D. Carlos que la Dame de la grille & la Princesse Porcian'étoient qu'une même personne. Dom Carlos se jeta à ses pieds, embrassa ses genoux, lui baisant mille fois les mains. Elle lui dit qu'elle ne s'étoit pas voulu fier à une autre personne qu'à elle-même pour l'éprouver, & qu'elle ne se

fut jamais donnée à un homme moins constant que lui. Ces heureux Amans se hâtèrent de resserrer, par les mains de l'hymen, des nœuds formés par l'amour.

Précis de l'Historiette intitulée: A Trompeur, Trompeur & demi, dans le Roman Comique.

Une jeune Dame de Tolède, nommée Victoria, de l'ancienne maison de Porto-Carrero, étoit restée fort riche & veuve à l'âge de dix-sept ans. Le hasard lui fit connoître un étranger fort bien fait & fort aimable, qui lui fit la cour, & dont elle écouta les propositions. Le mérite égal entre deux jeunes personnes, quantité de sermens d'un côté, trop de franchise & de crédulité de l'autre, une promesse de mariage offerte, & la foi réciproquement donnée en présence d'un vieil Ecuyer & d'une servante de Victoria, lui firent faire une faute dont jamais on ne l'eût crue capable, & mirent ce bienheureux étranger en possession de la plus belle Dame de Tolède. Au bout de huit jours, le galant prétexta un voyage essentiel, disoit-il, à la poursuite d'un procès considérable, & d'une place à la

Cour. Victoria fut la première à presser le départ de ce trompeur, ne l'aimant pas assez aveuglément pour préférer le plaisir d'être avec lui à son avancement.

Le jour même qu'il partit, une servant, en faisant la chambre où il avoit couché, trouva une boîte de portrait enveloppée dans une lettre. Elle porta le tout à sa maîtresse, qui vit dans la boîte un visage parfaitement beau & fort jeune, & lut dans la lettre ces paroles :

Monsieur mon Cousin,

Je vous envoie le portrait de la belle Elvire de Silva. Quand vous la verrez, vous la trouverez encore plus belle que le Peintre ne l'a pu faire. Dom Pedro de Silva, son père, vous attend avec impatience. Les articles de votre mariage sont tels que vous les avez souhaités, & ils vous sont fort avantageux, à ce qu'il me semble. Tout cela vaut bien la peine que vous hâtiez votre voyage.

DOM ANTOINE DE RIBERA.

La lettre s'adressoit à Fernand de Ribera, à Séville, par où Victoria put connoître que son Amant avoit pris un faux nom pour l'abuser, en s'annonçant

chez elle sous le nom de Lopès de Gondora. En découvrant cette perfidie, le premier sentiment de cette Dame fut la honte & la douleur; mais le second fut une violente envie de tout hasarder pour prévenir le malheur prochain qui l'attendoit, & pour empêcher le mariage du trompeur Fernand avec Elvire de Silva. Ayant appris qu'à quelque distance de Séville il avoit été renversé de cheval, & contraint de séjourner dans une hôtellerie pour se remettre de sa chute, elle profita de cette circonstance pour arriver à Madrid avant lui. Elle cacha soigneusement son rang & son nom, & se fit présenter en qualité de Douegne dans la maison d'Elvire, où elle fut reçue sans difficulté sur sa bonne mine.

Dom Fernand arrivé à Madrid, & présenté à sa future, ne s'arrêta point à considérer attentivement la personne qui y jouoit le rôle de Douegne, & ne s'avisa pas de soupçonner que cette Douegne fut Victoria. Celle-ci cependant ne négligea aucun moyen de faire rompre le mariage dont il s'occupoit, & fabriqua une lettre qu'elle prétendoit.

adressée à Dom Fernand par une certaine Lucrece de Mont-Salve, où il étoit question d'un mariage entre cette Lucrece & Dom Fernand, & d'enfans qui avoient résulté de ce mariage. Dom Fernand eut beau protester à Elvire de Silva que c'étoit une calomnie & une supposition atroce, cette belle n'en fut pas moins très-prévenue contre lui par le seul soupçon d'un tel grief. Elvire en prit même occasion d'ouvrir son cœur à Victoria, & de lui avouer qu'elle désoberoit plutôt à son Père, que d'épouser jamais Dom Fernand, d'autant qu'elle étoit engagée d'affection avec Dom Diegue de Maradas.

L'adroite Victoria profita de cette ouverture pour mettre Dom Diegue dans ses intérêts, & pour le rappeler à ses premières prétentions. Elle donna de plus au Père d'Elvire un rendez-vous, où elle se trouva dans un attirail très-différent de celui d'une Douegne, & si pompeusement parée, qu'il ne la reconnut point pour la même personne qu'il avoit mise auprès de sa fille. Dans cette entrevue, elle se donna pour ce qu'elle étoit effectivement, c'est-à-dire, pour

une Dame de Tolède , nommée Victoria Porto-Carrero , à qui Dom Fernand avoit promis mariage.

Après avoir ainsi amené les choses au point d'ôter à Dom Fernand tout crédit dans la maison d'Elvire , Victoria contrefit une lettre d'Elvire à Dom Fernand pour lui donner un rendez-vous, où elle se proposoit bien de se trouver au lieu de sa rivale; & cependant elle ménagea en même tems à celle-ci un véritable rendez-vous avec Dom Diegue. Dom Fernand fut introduit auprès de la fausse Elvire, dans une chambre sans lumière, & n'en conçut aucun soupçon , parce que c'étoit la condition imposée par la lettre. Là-dessus Dom Pedro, Père d'Elvire, informé à point nommé que sa fille avoit donné un rendez-vous, entra avec un Commissaire dans la chambre où étoit Elvire avec Dom Diegue. Les jeunes amans furent extrêmement surpris. Le Commissaire qui reconnut Dom Diegue, empêcha Dom Pedro de s'emporter contre lui à aucune violence , & lui fit observer qu'il n'auroit pas trouvé un meilleur parti pour sa fille, quand il l'auroit choisi lui-même. Alors une per-

sonne apostée par Victoria , donna avis à Dom Pedro & au Commissaire, qu'il y avoit un autre galant caché dans la maison, & les conduisit à la chambre où Dom Fernand étoit enfermé avec la fausse Elvire. On fit ouvrir la porte au nom du Roi. Dom Fernand voyant Dom Pedro avec un Commissaire, leur dit avec beaucoup d'assurance, qu'il étoit avec sa femme Elvire de Silva. Dom Pedro lui répondit qu'il se trompoit ; que sa fille venoit de prendre des engagements de mariage avec un autre ; & pour vous, ajouta-t-il, vous ne pouvez plus désavouer que Victoria-Porto Carrero ne soit votre femme. Victoria se fit alors connoître à son infidèle, qui se trouva l'homme le plus confus. Elle lui reprocha son ingratitude, à quoi il n'eut rien à répondre, & encore moins au Commissaire, qui lui dit qu'il ne pouvoit pas faire autrement que de l'emmener en prison. Enfin le remords de sa conscience, la peur d'aller en prison, les exhortations de Dom Pedro, qui lui parla en homme d'honneur ; les larmes de Victoria, sa beauté, qui n'étoit pas moindre que celle d'Elvire, & plus que

toute autre chose , un reste de générosité qui s'étoit conservé dans l'ame de Dom Fernand, le forcèrent de se rendre à la raison & au mérite de Victoria. Il l'embrassa avec tendresse. Dom Diegue de Maradas fit cent protestations d'obéissance à son beau-père futur ; & les deux mariages se conclurent le même jour.

*Précis du Juge dans sa propre cause ;
Episode du Roman Comique.*

Le Prince Muley , fils du Roi de Maroc , s'étant égaré de nuit à la chasse , fut attiré vers des rochers par des cris pitoyables. Il vit une femme qui se défendoit autant que ses forces pouvoient le lui permettre , contre un homme Maure qui s'efforçoit de lui lier les mains , tandis qu'une autre femme tâchoit de lui fermer la bouche d'un linge. L'arrivée du jeune Prince fit cesser cette violence , & donna quelque relâche à celle que l'on traitoit si mal. Bientôt son persécuteur essaya ses forces contre ce généreux Prince , que la fortune seconda , & qui le mit hors de défense. Deux cavaliers porterent les deux femmes en

croupe; & dans cet équipage, Muley & sa troupe arrivèrent à Fez, à l'heure que le jour commençoit de paroître. Ce jeune Prince commandoit dans Fez aussi absolument que s'il eût déjà été Roi. Il fit venir devant lui le Maure, qui s'appelloit Amet, & qui étoit fils d'un des plus riches habitans de Fez. Il l'interrogea, & Amet répondit en ces termes :

« Ces deux belles Espagnoles ont été
» mes esclaves. L'une a su prendre un
» bon parti, & s'accommoder à la
» fortune, se mariant à mon frère Zaï-
» de; l'autre n'a jamais voulu changer
» de religion, ni me savoir bon gré de
» l'amour que j'avois pour elle. N'espère
» point que les plus grands tourmens
» m'en fassent dire davantage ».

Muley le fit jetter dans un cachot, chargé de fers; la renégate, femme de Zaïde, fut mise en une prison séparée, & la belle esclave chrétienne fut confiée à Zoraïde, femme d'un Seigneur Maure nommé Zuléma. Si cette belle chrétienne eût été capable de consolation, elle en eût trouvé dans les caresses de Zoraïde : mais, comme si elle eût évité tout ce qui pouvoit soulager sa douleur, elle ne

se plaisoit qu'à être seule, pour pouvoir s'affliger davantage; & quand elle étoit avec Zoraïde, elle se faisoit une extrême violence, pour retenir devant elle ses soupirs & ses larmes. Le Prince Mouley avoua à Zuléma qu'il se sentoît porté à aimer la belle chrétienne, & qu'il le lui auroit déjà fait savoir, si la grande affliction qu'elle montrait, ne lui eût fait craindre d'avoir un rival inconnu en Espagne, qui, tout éloigné qu'il eût été, l'eût pu empêcher d'être heureux. Zuléma donna donc ordre à sa femme d'apprendre de la chrétienne les particularités de sa vie. La belle esclave crut ne devoir rien refuser à Zoraïde, qui lui donnoit chaque jour mille marques d'amitié & de tendresse. Après avoir essuyé les larmes que le souvenir de ses malheurs lui faisoit répandre, elle lui dit qu'elle se nommoit Sophie; qu'elle étoit la fille d'un Espagnol distingué par sa naissance, qui l'avoit promise en mariage à un Gentilhomme nommé Don Carlos, qu'elle aimoit, & dont elle étoit aimée; que son père avoit ensuite changé de dessein, & l'avoit voulu marier à un riche Comte Italien, pour qui elle n'avoit

fenti que de l'aversion ; que, dans cette extrémité, elle avoit consenti que Dom Carlos l'enlevât : que Claudio , jeune Page de Dom Carlos, avoit été mis dans la confidence ; que ce jeune Page étoit une fille déguisée, & qui, étant amoureuse de ce Seigneur, avoit eu recours à cette métamorphose pour se trouver auprès de l'objet de son amour, sans que Dom Carlos, qui n'avoit des yeux que pour Sophie, eût même soupçonné ce déguisement ; que Claudio, ou, pour mieux dire, Claudia, n'écoutant que sa passion, & apprenant que le Maure Amet, alors en Espagne, étoit secrètement amoureux de Sophie, lui avoit proposé de la lui faire enlever, afin de rester seule auprès de Dom Carlos, privé à jamais d'espérance ; qu'Amet avoit profité de la trahison de cette fille contre elle-même, & avoit enlevé à la fois Sophie & Claudia : que celle-ci, arrivée à Fez, avoit bientôt pris son parti, renonçant au Christianisme, & épousant Zaïde, le frère d'Amet : que pour elle (Sophie) elle n'avoit jamais voulu ni changer de religion, ni écouter la passion de son ravisseur, qui retenu par la crainte de son père, homme

d'une exacte probité, n'osoit lui faire chez lui aucune violence; ce qui l'avoit porté à mettre Claudia dans sa confiance, & à méditer avec elle l'infâme complot de livrer, dans quelque lieu écarté, la vertu aux attentats du vice : que c'étoit ce crime qui alloit s'exécuter quand le Prince Muley avoit paru.

Le Prince ayant appris par Zoraïde les aventures de Sophie, estima sa vertu, & fut porté, par la sienne, à la rendre moins malheureuse. Il lui fit dire qu'il la renverroit en Espagne quand elle voudroit : & depuis qu'il en eut pris la résolution, il s'empêcha de la voir, se défiant de sa force, & de la beauté de cette aimable personne. Mais, pour pouvoir la renvoyer avec plus de sûreté, il lui fit dire qu'il lui conseilloit de se déguiser en homme : ce qu'elle fit. Sophie s'embarqua donc, chargée de riche présens, sous le nom de Dom Fernand, se faisant passer pour un homme de haute naissance, qui ne vouloit pas être connu par son nom véritable.

Sophie n'avoit pas seulement les habits d'un homme, elle avoit encore tout le

courage de notre sexe. Se voyant donc ainsi déguisée, elle profita de l'occasion pour se signaler à la guerre, où elle espéroit rencontrer Dom Carlos. A peine fut-elle arrivée en Espagne, qu'elle prit parti dans l'armée de Charles-Quint, en qualité de Volontaire, & toujours sous le faux nom de Dom Fernand. La fortune & sa bravoure la servirent si bien, que dans un combat elle sauva la vie à ce Monarque, qui l'éleva aussitôt aux premiers grades militaires.

Peu de tems après, Dom Fernand passant en revue, avec Charles-Quint, de nouvelles recrues, apperçut Dom Carlos, qui avoit pris parti dans les troupes en qualité de simple Cavalier. Il le fit venir sous un prétexte qu'il imagina, & feignant de prendre insensiblement du goût pour lui, il se l'attacha personnellement ayant demandé le sacrifice de ce Cavalier au Commandant des recrues. Dom Carlos n'eut garde de soupçonner que l'Officier général qui l'accueilloit ainsi fût sa chère Sophie. Dom Fernand l'engagea un jour à lui raconter ses aventures. Dom Carlos

n'avoit rien à refuser à un protecteur qui l'honoroit de la confiance la plus intime. Il lui raconta donc qu'il étoit d'une naissance illustre; qu'il avoit aimé passionnément, à Valence, une Demoiselle de qualité nommée Sophie, & qu'elle lui avoit promis de fuir avec lui, pour se dérober à la contrainte d'un autre mariage qui se présentoit pour elle : mais que (par un revers dont il seroit à jamais inconsolable) cette Sophie, sur l'amour de laquelle il avoit cru pouvoir compter, avoit tout-à-coup disparu avec un jeune Page à lui, nommé Claudio, sans que personne eût su depuis ce que l'un & l'autre étoient devenus : que cependant on avoit trouvé, parmi les papiers de Sophie, une lettre (qu'elle écrivoit à lui Dom Carlos) dans laquelle elle lui parloit de l'enlever; ce qu'elle n'avoit pu faire, disoit-il, que par une insigne trahison, & pour détourner sur lui les soupçons du crime du jeune Page : que, d'après cette lettre, les parens de Sophie lui avoient intenté un procès criminel, & qu'il s'étoit vu poursuivi & arrêté comme

ravisseur de Sophie & comme assassin de Claudio. Qu'à la veille de subir un supplice infamant, il avoit exhorté les divers criminels qui étoient dans la même prison que lui, à rompre leurs fers, ce qui avoit réussi; & que cette troupe de bandits l'avoit mis à leur tête, & avoit long-tems couru la campagne en subsistant de brigandages. Que bientôt, lassé d'un tel genre de vie, il s'étoit dérobé à ses camarades, & que, considérant que tous ses biens étoient saisis & confisqués, il s'étoit fait recevoir simple Cavalier dans l'armée de Charles-Quint, où il avoit eu le bonheur de rencontrer en Dom Fernand un protecteur & un ami.

Dom Fernand étonna fort Dom Carlos, en lui témoignant qu'il n'étoit nullement tenté de croire que Sophie fût coupable, & en l'exhortant à ne point faire de mauvais jugemens de sa maitresse, avant que d'être mieux informé de sa faute. Au reste, il lui promit d'employer tout son crédit auprès de l'Empereur pour le délivrer de la persécution des parens de Sophie, & du Vice-Roi de

Valence, & pour le faire rentrer dans tous ses biens.

Or, vers le même tems, ce Vice-Roi étant mort, Dom Fernand demanda sa place, & l'obtint. Dès le jour qui suivit celui de son entrée dans Valence, les parens de Sophie présentèrent requête contre Dom Carlos, qui faisoit, auprès du nouveau Vice-Roi, la charge d'Intendant de sa Maison, & de Secrétaire de ses Commandemens. Le Vice-Roi promit de leur rendre justice, & à Dom Carlos de protéger son innocence.

Au jour indiqué pour le jugement, Dom Fernand ordonna que Dom Carlos & les parens de Sophie comparussent devant lui : & au moment que chacun croyoit que Dom Carlos, manquant de preuves pour sa justification, seroit infailliblement condamné à perdre la vie, le Vice-Roi affectant de presser davantage l'accusé, parle, lui dit-il, que sont devenus cette fille & ton Page ? Ont-ils monté au ciel ? Sont-ils cachés sous terre ? le Page étoit galant, lui répondit Dom Carlos, & Sophie étoit belle ; il étoit homme, elle étoit femme.

Ah ! traître , lui dit le Vice-Roi , que tu découvres bien ici tes lâches soupçons , & le peu d'estime que tu as eu pour la malheureuse Sophie ! Maudite soit la femme qui s'abandonne aux promesses des hommes , & s'en fait mépriser par sa trop facile croyance ! ni Sophie n'étoit point un femme de vertu commune , méchant , ni ton Page Claudio un homme. Sophie étoit une fille constante , & ton Page une fille perdue , amoureuse de toi , & qui t'a volé ta Sophie , qu'elle trahissoit comme une rivale. Je suis Sophie , injuste amant ! amant ingrat ! je suis Sophie , qui ai souffert des maux incroyables pour un homme qui , sans doute , ne méritoit pas d'être aimé , s'il m'a cru coupable de la dernière infamie.

Sophie n'en put dire davantage. Son père , qui la reconnut , la prit entre ses bras ; sa mère s'évanouit d'un côté , & Dom Carlos de l'autre. La scène finit par les plus tendres embrassemens. Un courrier alla porter la nouvelle de cette grande merveille à l'Empereur , qui conserva à Dom Carlos , après qu'il auroit épousé Sophie , la Vice-Royauté

de Valence, & tous les bienfaits que cette fille vaillante avoit mérités sous le nom de Dom Fernand, & donna à cet heureux Amant une Principauté, dont ses descendans jouissent encore. La Ville de Valence fit la dépense des noces avec toutes sortes de magnificence.

Précis de deux Frères rivaux; historiette tirée du Roman Comique.

Dorothee & Féliciane de Monsalve étoient les deux plus aimables filles de Séville. Elles avoient, l'une & l'autre, un grand nombre de soupirans. Dom Manuel leur père, n'étoit point déclaré en faveur d'aucun d'entr'eux. Le cœur de Féliciane n'avoit encore reçu aucune atteinte, mais celui de Dorothee n'avoit pu se défendre d'être sensible au mérite & à la bonne mine de Dom Sanche de Silva, Cavalier fort accompli. Ils lièrent connoissance ensemble à l'Eglise, & eurent plusieurs entrevues mystérieuses, où leur amour mutuel ne fit que s'accroître; enfin Dorotée résolut de n'avoir jamais d'autre époux,

encore que son père eût dessein de la marier à un autre Cavalier nommé Dom *Diegue*. Celui-ci ne tarda pas à découvrir que Dom Sanche étoit l'objet qui lui fermoit le cœur de sa maîtresse, & il eut la lâcheté de l'attaquer la nuit dans une rue détournée, avec la résolution de se défaire de cet heureux rival par un assassinat. Un pistolet dont, par hasard, Dom Sanche se trouvoit muni, le secourut fort à propos, & jetta Dom *Diegue* sur le carreau. Comme Dom *Diegue*, qui mourut quelques instans après, accusa, en expirant, Dom Sanche de sa mort, notre Cavalier, qui en fut averti par ses amis, sortit déguisé de Séville, & se retira à Naples, où il resta un an entier, fort ennuyé d'être absent de Dorothee, qu'il n'espéroit plus revoir. Le Vice-Roi de Naples arma six galères qu'il envoya en course contre le Turc. Le courage de Dom Sanche ne lui laissa pas négliger une si belle occasion de l'exercer. Il fut pris dans un combat par les Turcs, dans le vaisseau desquels il s'étoit témérairement jetté. Quand il se vit seul, éloigné des Chrétiens, & au pouvoir des Infidèles, il préféra la mort à

l'esclavage, & s'élança dans la mer, qui étoit alors fort agitée. Mais réfléchissant bientôt que renoncer à la vie, c'étoit renoncer à Dorotheé, il souhaita de vivre. Son adresse à nager, & une planche brisée qu'il rencontra, le sauvèrent du naufrage. Il aborda sur les côtes de Sicile, où il fit dessein de laisser croire à tout le monde qu'il ne vivoit plus, pour n'avoir plus à craindre les parens de Dom Diegue, & pour éprouver la fidélité de Dorotheé.

Le bruit de la mort de Dom Sanche alla jusqu'aux Indes, où Dom Sanche avoit son père, qui en mourut de regret, & qui laissa, à un autre fils qu'il avoit, quatre cens mille écus de biens, à condition d'en donner la moitié à son frère, si la nouvelle de sa mort se trouvoit fausse. Le frère de Dom Sanche se nommoit Dom Juan de Peralte, du nom de son père, comme son frère se nommoit Dom Sanche de Sylva, du nom de sa mère.

Il s'embarqua pour l'Espagne avec tout son argent, & arriva à Séville un an après l'accident qui y étoit arrivé à Dom Sanche. Ayant un nom différent du sien, il lui fut aisé de cacher qu'il fût son
son

son frère ; ce qui lui étoit important de tenir secret, pour se garantir de la fureur des ennemis de ce frère. Il vit Dorothée & en devint amoureux comme Dom Sanche ; mais il n'en fut pas aimé comme lui. Cette belle affligée ne pouvoit rien aimer, après son cher Dom Sanche. Mais si Dorothée fut insensible pour Dom Juan de Peralte, le mérite de ce cavalier toucha le cœur de Féliciane, qui s'en ouvrit à sa sœur, & celle-ci promit de la favoriser de tout son pouvoir.

Cependant Dom Juan de Peralte se comportoit en Amant passionné de Dorothée, à qui il donnoit presque toutes les nuits des sérénades ; de sorte que lorsque son frère revint clandestinement à Séville, il trouva tout le monde persuadé que Dom Juan étoit favorisé de cette belle & ne tarderoit pas à l'épouser. Il crut le mal plus grand qu'il n'étoit, & résolut d'approfondir à quel point son frère étoit bien avec elle. Le hazard voulut que la même nuit que Dom Sanche vint faire la ronde aux environs du logis de cette belle, Dom Juan devoit avoir entrée dans le jardin du père de Dorothée, ayant reçu un billet de

celle-ci, qui étoit bien-aïse de lier, s'il étoit possible, une intrigue entre lui & sa sœur Féliciane, qui devoit aussi se trouver à ce rendez-vous. Dom Sanche, en entrant dans cette rue, se fit une querelle avec des gens armés qui en occupoient le passage. Il en blessa un : ou cria au meurtre : Dom Sanche eut peur de la Justice, & se sauvant dans une autre rue, y rencontra un vieux cavalier qui avoit mis l'épée à la main au bruit que faisoit Dom Sanche, qui venoit à lui en courant. Ce vieux cavalier étoit Dom Manuel, qui s'apprétoit à rentrer chez lui par la porte de son jardin. Il cria à notre amoureux cavalier : qui va-là ? *Un homme*, lui répondit Dom Sanche sans le reconnoître, *à qui il importe de passer vite*. Dom Manuel qui comprit qu'il s'agissoit des suites d'une affaire d'honneur, lui dit : s'il ne vous faut qu'un asyle, ma maison, qui n'est pas éloignée, vous en peut servir. Dom Sanche accepta l'offre. Aussi-tôt Dom Manuel ouvrit une porte avec une clef qu'il avoit sur lui ; & ayant fait entrer Dom Sanche dans son jardin, le mit dans un bois de lauriers, en attendant qu'il allât donner des ordres pour le cacher

mieux dans sa maison , sans qu'il fut vu de personne.

Il n'y avoit pas long-tems que Dom Sanche étoit caché entre ces lauriers , quand il vit venir à lui une femme qui lui dit en l'approchant : venez , mon cavalier , ma maitresse Dorothée vous attend. A ce nom là Dom Sanche pensa qu'il pouvoit bien être dans la maison de sa maitresse , & que le vieux cavalier étoit son père. Il soupçonna Dorothée d'avoir donné rendez-vous dans le même lieu à son rival , & suivit son guide , plus tourmenté de sa jalousie que de la peur de la Justice. Cependant , Dom Juan vint à l'heure indiquée , ouvrit la porte du jardin de Dom Manuel , avec la clef que la messagère de Dorothée lui avoit donnée , & se cacha dans les mêmes lauriers d'où Dom Sanche venoit de sortir. Un moment après , il vit venir un homme droit à lui : il se mit en état de se défendre s'il étoit attaqué , & fut bien surpris quand il reconnut cet homme pour Dom Manuel , qui lui dit qu'il le suivit , & qu'il l'alloit mettre en un lieu où il n'auroit pas à craindre d'être pris. Dom Juan conjectura de ces paroles que Dom

Manuel pouvoit avoir fait sauver dans son jardin quelque homme poursuivi de la justice Il ne put faire autre chose que de le suivre, en le remerciant du plaisir qu'il lui faisoit. Dom Manuel le conduisit dans sa chambre, & l'y laissa pour s'aller faire dresser un lit dans un autre.

Nous revenons à son frere Dom Sanche de Sylva, qui s'étoit laissé conduire par Isabelle, suivante de Dorothee, dans une chambre basse, où Dorothee & Feliciane attendent Dom Juan de Peralte, l'une comme amant à qui elle a grande envie de plaire, l'autre pour lui declarer qu'elle ne peut l'aimer, & qu'il fera mieux de tâcher de plaire à sa sœur. Dom Sanche entra donc où étoient les deux charmantes sœurs, qui furent bien surprises de le voir. Dorothee en demeura sans sentiment, comme une personne morte, Dom Sanche resta immobile; Isabelle pensa mourir de peur. Dom Sanche les vit à peine revenues de leur saisissement, qu'il fit mille reproches à Dorothee sur sa prétendue inconstance; ensuite il voulut se retirer, mais Dorothee l'arrêta, & alloit se justifier quand Isabelle, toute effrayée, lui dit que Dom Manuel la suivoit. Dom Sanche n'ent

que le tems de se placer derrière la porte : le vieillard fit une réprimande à ses filles de ce qu'elles n'étoient pas encore couchées : & pendant qu'il avoit le dos tourné vers la porte de la chambre, Dom Sanche en sortit, & gagnant le jardin, s'alla remettre dans les bois de lauriers où il s'étoit déjà mis, & où préparant son courage à tout ce qui lui pourroit arriver, il attendit la première occasion de fortir qui se présenteroit.

En ce moment les Officiers de la justice frappèrent à la porte du jardin, parce qu'on leur avoit dit qu'ils s'y étoit retiré un homme qui pouvoit être de ceux qui venoient de se battre dans la rue. Dom Manuel ne fit point difficulté d'aller leur ouvrir, & de les laisser chercher dans la maison, se flattant qu'il ne feroient pas ouvrir sa chambre, & se figurant que le cavalier qu'ils cherchoient y étoit enfermé. Dom Sanche voyant qu'il ne pouvoit éviter d'être découvert par le grand nombre de Sergens qui s'étoient répandus dans le jardin, sortit du bois de lauriers où il étoit ; & s'approchant de Dom Manuel, qui étoit fort surpris de le voir, lui dit à l'oreille qu'un cava-

lier d'honneur gardoit sa parole, & n'abandonnoit jamais une personne qu'il avoit prise sous sa protection. Dom Manuel pria le Prévôt qui étoit son aîné, de lui laisser Dom Sanche en sa garde; ce qui lui fut accordé aisément, d'autant que le blessé ne l'étoit pas dangereusement. La Justice se retira; & Dom Manuel ayant reconnu (par les mêmes discours qu'il avoit tenus à Dom Sanche quand il le trouva dans la rue, & que ce cavalier lui redit) que c'étoit véritablement celui qu'il avoit reçu dans son jardin, ne douta point que l'autre ne fut quelque galant introduit dans sa maison par ses filles ou par Isabelle.

L'instant du dénouement de toute cette intrigue étoit arrivé; Dorothée en présence des deux amans rivaux, se jeta aux pieds de son Père, & le conjura de l'entendre. Elle lui conta tout ce qui s'étoit passé entr'elle & Dom Sanche de Sylva, devant qu'il eût tué Dom Diegue. Elle lui apprit que Dom Juan de Peralte étoit ensuite devenu amoureux d'elle; le dessein qu'elle avoit eu de le désabuser, & de lui proposer de demander sa sœur Feliciane en mariage. Elle conclut que si elle ne pouvoit persuader

son innocence à Dom Sanche , elle vouloit, dès le jour suivant , entrer dans un Couvent pour n'en sortir jamais. Par sa relation les deux frères se reconnurent. Dom Sanche se raccommoda avec Dorothée, qu'il demanda en mariage à Dom Manuel : Dom Juan lui demanda aussi Feliciane ; & Dom Manuel les reçut pour ses gendres , avec une satisfaction qui ne peut s'exprimer.

La Trahison déconcertée , Histoire Espagnole , insérée dans la suite & conclusion du Roman comique.

Dom Felix de Mendoce n'eut qu'un fils de son épouse Mathilde de Gusmond, qui mourut en le mettant au monde. Ce fils , nommé Dom Alvar , ne trompa pas les soins que Dom Felix prit de son éducation , & devint un des Cavaliers les plus accomplis de l'Espagne. Il fit ses premières armes dans les Pays-Bas ; & à son retour à Madrid , Dom Felix l'envoya à Naples auprès de son ami Dom Vincent de Moncade , dont il devoit épouser la fille.

Pendant l'absence du jeune Dom Alvar , Dom Felix reçut la nouvelle de

la mort de son frère Dom Luis de Mendoce, Vice-Roi du Mexique. Il laissa ses affaires très dérangées, & une fille âgée de vingt-quatre ans, nommée *Aurore*, qui se vit obligée de repasser les mers pour venir chercher un asyle en Espagne.

Nous ne nous amuserons point à décrire les charmes d'Aurore: pour l'intelligence de cette histoire, il est plus important de connoître son caractère. « Elle » étoit fourbe, dissimulée, aussi fine que » fausse, & quoiqu'elle eut beaucoup » d'esprit, elle sembloit ne vouloir l'employer que pour tromper: l'artifice » & le mensonge ne lui coûtoient rien, » pourvû qu'elle parvînt à ses fins, foulant aux pieds tout principe, pourvu » qu'elle y parvînt ». Aurore, telle qu'on nous la représente, avoit pris de l'amour pour Dom Alvar, sur un portrait de ce jeune homme, envoyé par Dom Felix à son frère, & son dessein étoit de tout tenter pour l'épouser. On peut juger quelle fut sa douleur, lorsqu'elle apprit à son arrivée chez son Oncle, qu'Alvar étoit à Naples, & qu'incessamment il y devoit épouser Elvire de Moncade. Une Lettre que Dom Felix reçut dans ce tems de son fils, au

lieu de porter Aurore à renoncer à une passion qui ne pouvoit être que malheureuse, sembla lui donner de nouvelles forces. Dom Alvar y faisoit le portrait le plus flatteur d'Elvire: il van-
toit sa franchise, la vivacité de son esprit, la noblesse de son ame, & sur-tout sa modestie; il paroissoit désespéré de la nécessité où il se trouvoit de repasser en Espagne, afin d'obtenir du Roi la permission de l'épouser. Aurore ne négligea rien pour mettre à profit le séjour que Dom Alvar devoit faire à Madrid. Comme elle avoit remarqué dans sa lettre qu'il appuyoit sur la modestie d'Elvire, & que cette perfection paroissoit l'avoir le plus touché, elle crut que pour lui plaire, il falloit afficher le scrupule & l'austérité des mœurs: on la vit bientôt fréquenter les Eglises, visiter les Hôpitaux, & ne former de société qu'avec les personnes dévotes. Entre ceux qu'elle admit à la participation de ses œuvres pieuses, étoit un certain Dom Ramire, qui se disoit descendu des Ducs d'Arco, homme d'environ trente-cinq ans, bien fait, d'une belle physionomie, toujours mis simplement, & affectant tous les de-

hors de la plus austère pénitence. Il fut frappé de la beauté d'Aurore, se plia à tous ses goûts, & prit un tel empire sur son esprit, que bientôt elle ne fit plus rien que par son conseil. Tous les matins il se rendoit secrètement chez elle, afin de régler les visites charitables de l'après-dîner.

Cependant Don Alvar alloit arriver. Le moment étoit décisif; Aurore le craignoit, ou feignoit de le craindre. Elle supplia son oncle de permettre qu'elle se retirât dans un Monastère, dont la vie régulière convenoit mieux à sa façon de penser, que la jouissance des plaisirs qui alloient accompagner les nœces de son Cousin avec la belle Elvire. Don Felix, surpris de la résolution de sa Nièce, la conjura, en l'embrassant, de ne pas troubler par sa retraite, la joie qu'il auroit de revoir son fils : elle parut n'y consentir qu'avec peine ; & pour lui témoigner sa reconnoissance d'un si grand sacrifice, Dom Felix tira de son doigt une riche bague où il avoit fait enchâsser le portrait de son fils, & la mit à celui d'Aurore.

Si ce portrait redoubla l'amour que la fille de Dom Luis avoit déjà pour son

cousin , quel ravage sa présence ne fit-elle pas dans le cœur de cette femme emportée ! Dès ces moments elle se crut tout permis pour rompre un mariage qui la désespéroit. Sur ces entrefaites Dom Luis de Cardonne , ami & parent de Dom Alvar , découvrit à ce dernier l'amour qu'il avoit pris pour Aurore , & le pria de la pressentir sur le dessein qu'il avoit de lui offrir son cœur & sa fortune. Cette proposition fut rejetée par Aurore avec le plus grand dédain , & dans l'excès de sa douleur , elle ne put s'empêcher de s'écrier : » Arrêtez , Al-
» var , arrêtez... vous m'arrachez un
» secret dont ma mort effacera la honte ,
» & je l'invoque avec plaisir , puisque
» c'est vous que j'aime , & que je vous
» perds pour jamais ». Et voyant que Dom Alvar reculoit quelques pas & baissoit les yeux : » Vous vous taisez ,
» lui dit-elle , vous me fuyez avec hor-
» reur , & mon amour pour un ingrat
» me rend digne de cet affreux sup-
» plice »... Un Laquais de Dom Felix , qui vint avertir Alvar que son père vouloit lui parler à l'instant même , le tira d'embarras. Il prit congé d'Aurore , en l'assurant qu'il la respecteroit toute

sa vie. Ce mariage avoit pour motif de régler les dernières dispositions du voyage de Dom Alvar; il partit en effet dans la même nuit, & six semaines après, on reçut la nouvelle qu'il avoit épousé la belle Elvire.

L'indifférence de Dom Alvar, & peut-être son mépris, avoient laissé Aurore dans l'accablément; au bruit de son mariage, son amour se tourna en fureur. Cette ame naturellement cruelle & barbare, animée par une passion, d'autant plus violente, qu'elle n'y voyoit plus de ressource, ne respira qu'une affreuse vengeance. Elle fait venir Dom Ramire: elle ne lui cache ni l'amour qu'elle a pour Dom Alvar, ni l'aveu qu'elle lui en a fait; & le regardant fixément: « Vous voyez, ajouta-t elle, que la plus » terrible vengeance est le seul moyen » qui me reste pour laver un pareil » affront; vengez-moi, Ramire, ou je » meurs... Hésitez-vous de me servir, » & le prix qui suivra cette action, ne » peut-il vous déterminer? Oui: Ra- » mire, n'en doutez pas, c'est de cette » main fumante du sang d'Elvire & de » celui du perfide Alvar, que vous re- » cevrez la mienne, j'en jure par tout ce

» qu'il y a de plus sacré : heureuse &
» mille fois heureuse, de récompenser
» par tout ce que j'ai de biens, celui qui
» m'aura vengée » . . . Sous les plus respectables dehors de la dévotion, Ramire cachoit l'ame d'un scélérat ; il ne parut point surpris de l'horrible projet d'Aurore ; il ne refusa pas de prêter son bras à l'exécution ; mais avant d'effectuer le crime , il voulut & fut en obtenir la récompense. Il demanda seulement deux mois pour préparer son voyage à Naples.

Pendant ce tems , & tandis qu'Aurore se consumoit dans l'horreur des remords , elle reçut ce billet anonyme :

« Vos faveurs prodiguées à Dom
» Ramire, belle Aurore, ne sont plus un
» secret : il le répand en plus d'un lieu,
» & se vante de recevoir votre main ,
» qu'il n'acceptera, dit-il, qu'avec le
» mépris qu'inspire une femme qui ne
» se donne que pour se vanger d'un in-
» grat ; je vous avertis qu'il n'ira point
» à Naples, & qu'il est caché chez Dom
» Marcos de Figura, digne ami d'un tel
» scélérat » .

A la lecture de ce billet , Aurore entra dans un désespoir qui tenoit de la rage ; elle appella un esclave noir qu'elle avoit

amené de Lima, & dont la fidélité étoit à toute épreuve. « Reçois la liberté, lui » dit-elle, aux conditions que je vais » t'imposer; prends ce poignard : plonge-le dans le cœur du perfide Dom » Ramire : il est caché chez Dom Marcos de Figura, découvre-le, & l'im- » mole, voilà une bague que tu m'en- » verras, lorsque le coup sera porté ». Elle joignit à cet ordre une grosse somme d'argent, pour faciliter la fuite de l'esclave. Dès la même nuit, Ramire fut assassiné & la bague rendue à Aurore. Cette mort la vengeoit, il est vrai, d'un scélérat, mais elle ne pouvoit la rassurer contre le témoignage de son crime qu'elle portoit dans ses entrailles. Elle osa en faire l'aveu à Dom Felix, à qui elle ne cacha, dans sa funeste histoire, que son amour pour Alvar, & la part qu'elle avoit à l'assassinat de Ramire. La douceur, l'étonnement de Dom Felix, ne lui permirent pas de faire de longs reproches à son indigne nièce, il la renvoya dans son appartement pour y attendre ses ordres. Au bout d'un mois, il la fit appeller : « vous allez connoître, » Madame, lui dit-il, à quel point » l'honneur peut conduire un homme

» qui en a fait profession toute sa vie. Je
» suis résolu de vous épouser. J'ai tout
» mis en règle pour ce grand dessein, &
» cette nuit vous recevrez secrettement
» ma main dans ma Chapelle, afin de
» tromper les yeux sur la faute que je
» me résous à réparer. Ne vous attendez
» pas, cependant, que je vive avec vous
» comme avec une femme qu'on res-
» pecte : c'est bien assez que ma bonté
» couvre votre ignominie ».

En effet, Dom Felix épousa Aurore, & ne déclara son mariage que lorsqu'elle fut prête d'accoucher. Elle mit au monde un fils qui fut nommé Dom Gabriel.

Retournons à Naples, où Dom Alvar vivoit dans la plus grande intimité avec Elvire, qui venoit de lui donner un fils. Il ne manquoit au bonheur de ces époux que de recevoir des nouvelles de la santé de Dom Felix, & il n'en arrivoit point, ou les lettres qui venoient de Madrid ne parloient point de lui. Dans sa juste inquiétude, il fit consentir son épouse à souffrir qu'il passât à Madrid; mais elle n'y acquiesça qu'autant qu'il lui permettroit de le suivre. Débarqué à Barcelonne, il trouva une lettre de Dom Ferdinand d'Arragon, son parent & son

ami, par laquelle il le prioit de ne se point rendre à Madrid qu'il ne l'eût vu. Cette prière causa une mortelle inquiétude à Dom Alvar; il trembla pour les jours de son père, & laissant Elvire s'avancer à petites journées, il prit la poste, & il étoit déjà à la vue de Madrid, lorsque Dom Ferdinand, Dom Pedre son frère, & Dom Luis de Cardonne, parurent à sa rencontre. Ils le firent descendre dans une maison de campagne, où ils lui apprirent, avec les précautions nécessaires, la mort de Dom Felix, son mariage avec Aurore, & la naissance de Dom Gabriel. Dans l'excès de sa douleur, Dom Alvar ne s'informa à ses amis que de l'accident qui avoit terminé la vie de son père. Ils lui dirent qu'un mois après la déclaration de son mariage, & de la naissance de son fils, il étoit tombé dans une langueur qu'on avoit traitée de chimère & de vapeur; mais qu'ayant un jour été prendre du chocolat dans la chambre d'Aurore, & avec elle, il lui avoit pris des convulsions affreuses, dans lesquelles il étoit expiré deux heures après.

L'entrevue de Dom Alvar & d'Aurore, fut tendre & réservée, elle lui remit le testament de Dom Felix; il fut

surpris d'y trouver qu'il étoit seul & unique légataire des biens de son père, à la réserve d'une terre de peu de valeur, donnée au jeune Dom Gabriel. Le lendemain on fut au-devant d'Elvire, dont la beauté dès le moment qu'il la vit, embrâsa Dom Ferdinand du plus violent amour; la compagnie rendue à Madrid, la jeune épouse fut présentée à la belle-mère, qui cacha sous le dehors les plus affectueux, la haine qu'elle avoit conçue pour elle & pour son mari; car on peut appeller haine la passion cruelle qu'elle nourrissoit dans son cœur pour Dom Alvar. La contrainte où elle se trouva obligée de vivre, prit tellement sur elle; qu'elle tomba malade, & en peu de jours elle fut à l'extrémité: heureuse encore si elle eût ainsi terminé sa carrière; mais sa jeunesse prit le dessus, & contre toute apparence, elle entra en convalescence. Les Médecins lui conseillèrent l'air de la campagne: on se décida pour une terre, située dans la vallée de Montiel, tandis que Dom Alvar iroit pour arranger quelques affaires dans le Royaume de Valence.

Tout ceci ne se faisoit pas sans dessein de la part d'Aurore. Cette femme atroce avoit formé le projet de rendre Dom

Alvar malheureux, par tout ce qui pouvoit toucher son cœur, en flétrissant l'honneur de sa femme, & elle y réussit.

La compagnie qui avoit suivi Aurore & Elvire au château de la vallée de Montiel, étoit nombreuse. Dom Ferdinand n'en faisoit pas un des moindres ornemens, Aurore avoit remarqué son goût pour Elvire, & peut-être entroit-il autant de jalousie que d'espoir de vengeance dans la conduite qu'elle tint alors.

Nous ne suivrons pas l'Auteur dans le détail des fêtes brillantes qui furent données aux Dames, pour ne pas passer les bornes que nous nous sommes prescrites; il convient de nous attacher à un seul fait intéressant pour l'intrigue du Roman. Les Cavaliers avoient couru des lances, & chaque Dame se crut obligée d'accorder un prix de faveur à celui qui lui donnoit la main. Elvire qui avoit été offensée de quelques paroles libres de Dom Ferdinand, se refusa à le favoriser, sur le prétexte spécieux que la bienséance n'en lui permettoit pas d'accorder une telle faveur à un Cavalier, sans l'aveu de son époux. Aurore entendant cette excuse qu'elle traita de frivole,

détacha de son bras un bracelet où étoit le portrait d'Elvire, & en gratifia Dom Ferdinand. Il fut question de retirer ce précieux bijoux. Dom Ferdinand fit des difficultés pour le rendre, & Aurore en conclut qu'il étoit réellement passionné pour Elvire, & que jamais elle ne parviendroit à s'en faire aimer. Dom Alvar ayant achevé ses affaires, vint rejoindre la Compagnie, & peu après on retourna à Madrid.

Sur ces entrefaites, Dom Alvar reçut des lettres de Naples qui lui annonçoient que le Marquis de Moncade son beau-père, étoit à l'extrémité, & qu'il desiroit de le voir avant de mourir. Il fallut se rendre à ses instances; il partit, & trouva le Marquis mort à son arrivée : la Marquise ne vecut que le tems nécessaire pour lui recommander sa fille & lui remettre son fils; elle expira dans ses bras. Dom Alvar partageoit la douleur qu'alloit ressentir Elvire à ces terribles nouvelles; ne pouvant encore la consoler lui-même, il lui envoya son fils, & s'en remit pour le reste à l'amitié & à la prudence d'Aurore.

Ces douloureuses circonstances n'avoient pu être prévues par la barbare

Aurore; mais elle en fut profiter. D'abord elle suppose des lettres qui annoncent que Dom Alvar est moins arrêté à Naples par ses affaires que par l'amour qu'il a pour la fille du Vice-Roi, à qui il donne les fêtes les plus superbes. Ensuite elle écrit & fait écrire à Naples qu'Elvire & Dom Ferdinand sont parfaitement bien ensemble. Elle suppose un duel entre Dom Alvar & un amant de la fille du Vice-Roi, & elle en communique le détail à Elvire. Ainsi cette furie versoit le poison de la jalousie dans le cœur de ces malheureux époux. Tantôt c'est l'un qui est malade à Naples, tandis que l'autre est dans l'état le plus désespéré à Madrid; tantôt ils projettent d'aller éclairer la conduite l'un de l'autre. Toutes ces batteries dressées, elle risque une attaque plus furieuse, & qu'elle croit décisive : c'est d'exciter Dom Ferdinand à redoubler ses attentions pour Elvire, & à lui proposer de la consoler des infidélités de son mari. Dom Ferdinand n'écoute qu'avec horreur le conseil d'Aurore; il lui déclare que pour justifier sa conduite aux yeux de ceux qui pourroient l'accuser de manquer à l'honneur & à la probité, il

va s'éloigner de Madrid. En disant ces mots, il prend congé d'elle sans qu'elle ose le retenir.

Dès qu'elle fut assurée qu'il étoit hors de Madrid, elle exécuta la barbare résolution qu'elle avoit formée de se venger de lui, de Dom Alvar & d'Elvire à la fois. Elle va annoncer à cette dernière que Dom Ferdinand, touché de ses malheurs, & éperdument amoureux d'elle, vient de partir pour Naples dans le dessein de la venger d'un époux infidèle. On juge de l'effroi d'Elvire à cette confidence. Aurore pour la calmer, lui insinue que le moyen d'arrêter toute voie de fait, étoit qu'elle écrivit elle-même à Dom Ferdinand. Cette vertueuse épouse ne s'y détermina qu'avec crainte; si tôt qu'Autore eut cette fatale lettre entre les mains, elle en fit écrire une autre par une plume inconnue. On y marquoit à Dom Alvar, qu'ayant surpris cette lettre de Dom Ferdinand, qui prouvoit l'intelligence de ce perfide ami avec Elvire, on n'avoit pu s'empêcher d'en venir à un combat, dans lequel ce traître avoit été dangereusement blessé. Ce paquet remis en main sûre, fut porté diligemment à Naples.

L'instant approchoit où toutes les barbares d'Aurore alloient éclater : elle en frémit , & bientôt la cruelle joie qu'elle goûtoit , se changea en un affreux désespoir. Elle ne peut plus soutenir la lumière ; elle refuse les secours de ses femmes ; elle ordonne les apprêts d'un voyage , & après avoir écrit un billet , dans lequel elle enferme la bague qui lui avoit été donnée par son oncle , où étoit enchâssé le portrait de Dom Alvar , elle part , en ordonnant à une femme Maure , de l'aller porter à Elvire. Il étoit conçu en ces termes :

« Dans un tems plus heureux , Dom
» Alvar crut ne devoir mieux remettre
» son portrait que dans les mains de celle
» qu'il préféreroit à des ordres absolus qui
» le contraignirent de se donner à vous.
» Jugez par sa dissimulation , du cas que
» vous devez faire d'un homme qui fait
» aussi bien l'art de feindre ; & s'il est
» fait pour mériter votre cœur. Imitiez
» mon exemple , belle Elvire ; méprisez
» un ingrat qui n'a pensé qu'à vous
» tromper ; abandonnez-le , ainsi que
» moi , à son inconstante destinée ».

Tout dans cette lettre étoit propre à aggraver la douleur d'Elvire. Elle ne savoit

sur quoi affeoir ses idées; mais son plus grand chagrin étoit de ne point recevoir de nouvelles directes de Dom Alvar. Aurore avoit tout prévu : les lettres de deux époux étoient arrêtées chez le Ministre.

Cependant Dom Alvar furieux à la lecture du paquet anonyme qui lui est parvenu, se jette dans un vaisseau, arrive à Barcelone, se rend tout de suite à Madrid, & se loge dans une hôtellerie qui étoit en face de sa maison. Ils s'informe de Dom Ferdinand, & on lui apprend que depuis six mois il est absent de Madrid. Il sait que depuis trois mois Aurore est dans ses terres. Un morne silence règne dans l'appartement d'Elvire; personne n'y entre, & malgré cela il n'en est pas moins jaloux. Enfin après avoir été dangereusement malade, il se détermine à aller trouver Aurore, pour s'éclaircir de ses soupçons. Mais quel éclaircissement pouvoit-il attendre de l'ennemie irréconciliable de sa vertueuse épouse? Ses discours ne firent que redoubler sa jalousie : enfin il se décida à lui envoyer ordre de se rendre à Séville dans le Couvent de Sainte - Paule, & il écrivit qu'on lui amenât son fils.

Pendant que la malheureuse Elvire se rendoit à l'asyle que son époux lui avoit désigné, & qu'elle se préparoit à y finir ses jours, Dom Alvar, pénétré de douleur, quittoit le château d'Aurore pour aller au-devant de son fils. Il se perdit dans une immense forêt, & ne pouvant retrouver son chemin, il s'y endort : au lever du Soleil, il est reveillé par un Hermite, & cet Hermite est Dom Ferdinand. Qui pourroit se représenter l'étonnement de Dom Alvar & ses diverses pensées à cette rencontre inopinée ? A la colère la plus affreuse succède la douleur la plus aiguë, lorsque Dom Ferdinand dévoile à son ami tous les crimes, toutes les trahisons d'Aurore, l'amour qu'il a conçu pour Elvire, sa fuite, & enfin le parti qu'il a pris de vivre solitaire, pour étouffer une passion qui répugnoit à l'honneur. Les larmes de Dom Alvar coulèrent pendant ce récit. Il embrassa son ami avec tendresse. Il le conjure de lui pardonner ses soupçons & de le suivre. » Non, lui dit » Dom Ferdinand, le monde n'est plus » rien pour moi, remplissez vos destinées : » partez ; sauvez la vie à votre épouse ». Les deux amis se quittent. Dom Alvar vole sur le chemin de Séville, il y rencontre

contre son fils ; ils partent ensemble & se rendent au Couvent de Saint-Paul. Les deux époux se tiennent tendrement ferrés. Il est inutile de chercher à exprimer la force, la douceur, la multiplicité des sentimens qui se firent sentir tout-à-la-fois à ces ames vertueuses : ils ne voyoient qu'eux , & se croyoient seuls dans l'Univers.

De retour à Madrid, ils reçurent un billet d'Aurore , qui ne craignoit point d'y développer toutes ses barbaries : elle annonçoit qu'elle ne seroit plus quand ils le liroient ; & en effet dans un accès de rage, elle avoit pris un breuvage empoisonné, juste supplice auquel se condamnoit cette femme qui avoit donné du poison à son bienfaiteur, son oncle, & son époux.

Châtiment de l'Avarice ; Nouvelle de Scarron.

Un petit garçon Navarrois, plus orgueilleux d'être cru noble, que jaloux de passer pour animal raisonnable, vint avec son père à Madrid dans l'espérance d'y faire fortune, c'est à-dire, très-disposé à se faire souvent refuser, sans dis-

continuer ses demandes. Il fut, nous ne savons comment, reçu Page chez un Prince. (Condition qui, en Espagne n'est pas si heureuse que celle de laquais en France, & qui n'est guère plus honorable). Le voilà Page à douze ans, & le Page le plus ménager & le plus frippon. Un petit lit, dans un galetas, étoit tout son mobilier, & ce réduit, près des toits, servoit aussi de retraite à son père, riche d'années, puisqu'il en vivoit, & que faisant par-là pitié à tout le monde, il en recevoit les charités. Ce bon-homme mourut, & son fils s'en réjouit. Il se crut déjà enrichi de ce que son père ne dépenseroit point. Dès-lors, aux dépens de son estomac, il se fit une loi de ne pas toucher à ses gages pour nourrir son corps. Dom Marcos (c'est son nom) étoit d'une taille au-dessous de la moyenne, & faute d'alimens, il devint bientôt le plus sec & le plus mince des Pages de la Cour. Lorsqu'il servoit son maître à table, il ne reportoit au buffet que des assiettes vuides : les restes entroient dans sa poche. L'argent qu'il retira de la vente de quelques bouts de flambeaux, lui servit à en acheter une de fer-blanc, très-utile à receler les débris liquides des repas.

De si brillantes qualités lui gagnèrent tellement l'affection de son maître, qu'à trente ans ils étoit encore Page. A cet âge il quitta les couleurs par la grâce du patron, qui fit alors ce que Dieu n'auroit pu faire. Riche de plus par jour de quelques réales, il auroit volontiers diminué sa dépense, si la chose eût été possible. Jamais lumière n'éclairoit son amour, si le bout de chandelle n'avoit été volé; & pour le ménager, il commençoit à se déshabiller dans la rue. Un jour il s'avisa de percer un trou qui répondoit à la chambre de son voisin; & il en tira assez de clarté pour se procurer une nouvelle épargne. Une épée postiche qu'il portoit, pendoit tantôt à gauche, tantôt à droite, afin d'user ses chausses également & avec symmétrie. Le matin, il se tenoit sur sa porte, & demandoit à boire à tous les porteurs d'eau qui passoient, & par ce moyen, il s'en fournissoit pour plusieurs jours. A l'heure des repas, il se rendoit aux tables des autres domestiques de son maître, & à l'aide des louanges qu'il prodiguoit aux ragoûts, il se donnoit le droit d'y tâter. Il n'acheta jamais de vin, & chaque jour il en buvoit aux

dépens des crieurs publics , ou de ceux qui revenoient du cabaret , à qui il en demandoit quelque gouttes pour essai. Venant à Madrid sur une mule , il la nourrit des paillasses des lits des auberges ; & pour ne point payer le premier valet qu'il eut jamais , il lui donna une commission , & partit sans attendre son retour. Enfin Dom Marcos poussa la léfine à un point si supérieur , que lorsqu'on vouloit désigner à Madrid un avare par excellence , on l'appeloit un Dom Marcos. Cet homme étonnant débitoit des maximes. Il disoit qu'une femme ne pouvoit être belle , si elle aimoit à recevoir ; ni laide , si elle donnoit ; & qu'un homme prudent ne devoit jamais se coucher qu'il n'eût profité de quelque chose. A quarante ans son trésor se montoit à dix mille écus : on le favoit , & il fut courtiſé par nombre de femmes intéressées , dont le nombre n'est jamais petit. Un certain Gamara , insigne fripon , courtier de toutes sortes de marchandises , & marchand en gros de femmes faciles , vint un jour lui proposer l'alliance de la Dona Isidore , riche veuve d'un Cavalier d'une des meilleures Maisons d'Andalousie. Dom Marcos tressaillit , & se crut

déjà marié. Le jour même il rendit visite à Isidore. La maison lui parut regorger de richesses, & Isidore lui sembla une divinité. Les premiers discours furent suivis d'une collation servie en vaisselle d'argent & en beau linge. A la collation succéda la musique. Augustinet, (il n'avoit que vingt ans) neveu de la Dona Isidore, prit une guitare, & joua plusieurs sarabandes & chansons, que la soubrette Marcelle & la femme de chambre Inès dansèrent admirablement bien, accordant leurs castagnettes au son de la guitare. Dom Marcos se retira chaud d'amour & brûlant d'avarice, non sans blâmer la dépense de la belle veuve, qui pouvoit se faire de bonnes rentes, en fondant ses meubles & son argenterie; il embrassa son ami Gamara, lui souhaita le bon soir, tira de sa poche un bout de bougie, le piqua au bout de son épée, & l'ayant allumé à la lampe qui brûloit devant le Crucifix public d'une place voisine, après avoir fait une manière d'oraison jaculatoire, pour la réussite de son mariage, il ouvrit sa porte, & fut rêver à son bonheur futur dans son méchant lit. Le lendemain, nouvelle fête,

grand-repas, musique, danses, & surtout un Notaire, qui dresse les articles du bienheureux contrat. Retour au logis, avec l'ami Gamara; bon soir donné, bout de bougie tiré hors de la pochette, fiché à la pointe de l'épée, allumé à la lampe du Crucifix, sans prière jaculatoire, parce que croyant son affaire faite, il ne se sentoît plus aucun besoin du secours du ciel; en un mot, toute la ponctualité de la nuit précédente.

Enfin, ce mariage, tant souhaité de part & d'autre, se fait avec plus de cérémonie & une plus grande dépense qu'on ne devoit l'espérer de l'avarice du mari, qui, de peur de toucher à ses dix mille écus, emprunta de l'argent de ses amis. On se retira de bonne heure, & Dom Marcos ferma lui-même la porte & mit des barres aux fenêtres, bien moins pour garder sa femme, que pour conserver sa cassette qui renfermoit son argent, & qu'il fit placer auprès du lit nuptial. Les époux se couchèrent, & l'histoire rapporte que l'ami Marcos ne trouva pas tout ce qu'il pensoit trouver.

Pendant la nuit la soubrette Marcelle, qui, sans doute, avoit de l'antipathie pour le réveil des nouveaux époux, fit

un ballot de toutes les hardes qui lui tombèrent sous la main, & sur-tout des habits de Dom Marcos, qu'elle avoit adroitement tirés de sa chambre, avant qu'il fermât sa porte, & sortit, négligeant de fermer celle de la rue, parce qu'elle n'avoit pas dessein de revenir.

Quelque heures après le départ de Marcelle, Inès s'éveille, & ne voyant pas sa compagne, elle la cherche partout, mais inutilement. La porte de la rue ouverte, annonce sa fuite; il est de son devoir d'en donner avis à ses maîtres : elle fait un vacarme affreux, pour les réveiller. A la nouvelle de l'évasion de la foubrette, Marcos saute en bas du lit comme un furieux; il ne voit ni ses habits, ni la belle robe de noces d'Isidore, mais il appèrçoit cette chère épouse d'une figure si différente de celle de la veille, qu'il pense en tomber de sa hauteur. La pauvre dames'étant éveillée en sursaut, n'avoit pas pris garde que sa perruque n'étoit pas sur sa tête. Elle la vit par terre à côté du lit, & la voulut reprendre; mais on ne fait jamais rien de bien, lorsqu'on se presse trop : elle la remet sens dessus dessous, & dans cet

H iv.

état son cher époux la prend pour un monstre. Pour comble d'accident, le ratelier postiche d'Isidore est éparpillé dans les moustaches touffues de Marcos; elle le lui redemande avec humilité, & va pour recueillir ses précieuses dents, faites aux dépens de celles d'un éléphant, originaire d'Afrique ou des Indes orientales; il croit qu'elle veut l'étrangler & se sauve.

Laissons Dona Isidore réparer ses attraits, & avec art ôter à son visage une vingtaines d'années. Ce que Dom Marcos regrettoit sur-tout dans le vol qui venoit de lui être fait, étoit une chaîne d'or qu'il avoit empruntée, pour faire honneur à son épouse. Suivi d'Augustinet, il fut à la quête de Marcelle dans tous les quartiers de Madrid. Las d'une vaine course, il revint chez sa femme, redevenue aussi charmante que la veille, & tout en grondant, dévora les restes du repas des nôces.

Tandis que Dom Marcos est occupé à réparer ses forces, arrive le Maître-d'Hôtel de l'Amiral de Castille, qui vint redemander à Isidore la vaisselle d'argent qu'il lui a prêtée pour quinze jours, & qu'elle a gardé six semaines.

Grand bruit, injures dites & ripostées ; mais l'argenterie n'en est pas moins emportée. La querelle à ce sujet étoit encore dans sa vigueur entre le mari & la femme, lorsqu'on voit entrer un Fripier & des Porte faix qui viennent chercher les meubles loués & l'argent du loyer , si l'on n'aime mieux les acheter. C'est ici où la patience échappa à Dom Marcos , il voulut battre le Fripier & il en fut battu. Isidore reçut des coups , elle en rendit, mais le plancher fut bien-tôt couvert de ses dents, de ses cheveux, & de la moitié de l'habillement du bon écuyer. Le propriétaire de la maison, attiré dans la chambre par ce tumulte, déclare à Isidore qu'elle ait à se pourvoir d'un autre logement. Un taureau poursuivi par les chiens n'est pas plus furieux que le parut Marcos à ce propos. Il ordonne à cet insolent de vider lui-même les lieux. Le propriétaire lui répondit par un soufflet. Il cherche son épée ou son poignard : hélas ! la traîtresse Marcelle les a emportés l'un & l'autre. On parle d'aller louer un autre appartement, & Marcos jure qu'il veut se démarier, proposition qui n'est point du goût d'Isi-

dore. En attendant qu'il puisse travailler à effectuer son projet de divorce, il ne faut pas risquer de coucher dans la rue.

Le nouveau logis arrêté, Marcos revint, bouda le reste de la journée, ronfla pendant la nuit, & se réveilla chagrin de très-bonne heure. Sa chère femme lui conseilla prudemment d'aller dans la nouvelle maison, attendre les meubles qu'Augustinet & Inès conduiroient dans le charriot qu'elle venoit de louer. Marcos s'y en alla sans répliquer, & tandis qu'il les y attend, l'ingrate Isidore, le fripon Augustinet, & la coquette Inès, chargent de tout le bien de ce pauvre homme, une charrette bien attelée, s'y embarquent & sortent de Madrid.

Quel fut le désespoir du Navarrois, lorsque las d'attendre, il se rendit au logis & n'y trouva ni femme, ni coffres : il s'arracha la barbe & les cheveux ; il se pocha les yeux à coups de poing, il se mordit les doigts jusqu'au sang, & fut tenté de se tuer ; mais son heure n'étoit pas venue, En courant comme un fou dans les rues de Madrid, il rencontre Marcelle nez à nez : il la prend à la gorge, en lui disant : larronnesse, tu me rendras tout ce que tu m'as volé. L'abord

étoit brusque, Marcelle étoit fine : elle conduisit Marcos dans une allée, & lui apprit, qu'à la vérité elle lui avoit volé sa chaîne & ses habits, mais que c'étoit par ordre d'Isidore, & qu'elle avoit remis le tout à Augustinet, qui n'étoit pas le neveu de sa tante. Ensuite pour l'apaiser, elle lui proposa de consulter sur cette affaire un Magicien de ses amis. Le bon Marcos donna dans le panneau : on prit heure, & munis de quelques parfums demandés, on fut rendre visite à cet homme fameux, à qui le Diable n'avoit rien à refuser. La conjuration commence : on fait sortir Marcelle, & le Magicien jette des pastilles de soufre dans un petit brasier ; comme il étoit penché, la vapeur est si épaisse, qu'il en est presque suffoqué, & qu'à un mouvement qu'il fait, sa barbe touffue tombe, & le découvre à Dom Marcos pour le pernicious Gamara. A cette vue l'époux d'Isidore saute sur lui comme un enragé. & crie de toutes ses forces au voleur. Quoiqu'ils fussent dans une cave, la Justice, qui, par malheur, passoit en ce moment devant la maison, entendit ces cris : elle arrêta d'abord Marcelle, & ayant enfoncé la porte du laboratoire

magique , elle trouva Dom Marcos & Gamara qui se colletoient sur la place. Le Prévôt reconnu Gamara pour un coquin qu'il cherchoit depuis longtemps, & il le mena en prison avec Marcos & Marcelle. Le bon Ecuyer fut aussitôt élargi sous la caution de son maître. Lorsque ce petit malheur arriva à Marcelle & à Gamara , ils étoient sur le point de se marier; la future épouse apportoit à son prétendu beaucoup de hardes volées , & un corps assez beau pour être souvent acheté & souvent vendu. On rendit à Marcos ce qui lui appartenoit ; Gamara fut envoyé aux galères, & Marcelle fut fouettée & bannie, & l'on trouva que l'un & l'autre avoient été traités favorablement.

Revenons à Marcos , que la perte de ses dix mille écus avoit presque rendu fou. Il a nouvelle que ses voleurs ont prit la route de Barcelone; il se rend dans cette ville en habit de Pélerin. La première chose qu'il apperçoit, en entrant dans une hôtellerie, ce sont ses coffres qu'ont conduits à une chaloupe Isidore, Augustinet & Inès Locoste. Il entre avec eux dans la chaloupe , qui vogue aussi-

tôt vers un vaisseau. A peine arrivés , un matelot prend le coffre où résidoit le trésor de Marcos , & l'attache avec d'autres à une corde. Le poids monte déjà en l'air : notre avare se prend à deux anneaux & se laisse enlever. Le coffre se sépare des autres, lui tombe sur la tête , & s'enfonce avec lui dans la mer , ou , si vous le voulez , dans l'enfer. Augustinet, que cette perte fait pâlir , & qui a peut-être reconnu Marcos , frappe le matelot. Ce rustre, d'un coup de poing , précipite Augustinet dans les flots ; en tombant, celui-ci entraîne avec lui Isidore , & on ne peut les repêcher. Inès s'embarque avec le reste des hardes , qu'elle mange en peu de temps à Naples ; & après avoir été longtems courtisane , elle mourut en courtisane, *c'est-à-dire , à l'hôpital.*

La Précaution inutile ; Nouvelle de Scarron.

Dom Pèdre, jeune homme fort riche & libre de bonne heure, par la mort de ses parens, ne tarde pas à devenir amoureux d'une jeune & belle personne, que

sa fortune rend un parti très-avantageux. Son nom est Séraphine.

Dom Père jouissant d'un bien considérable, & ses qualités personnelles en faisant un Cavalier très-accomplí, la famille de Séraphine ne pouvoit recevoir qu'avec empressement des propositions de mariage entre elle & lui; mais par une délicatesse qui réussit rarement; il voulut plutôt la devoir à son mérite, qu'au consentement des parens de cette belle, qui avoit déjà un amant ignoré de sa famille; & *il se résolut de la galantiser de toutes ses forces, pour se rendre maître de son ame, devant que de l'être de sa personne entière.* Le voilà dont qui fait l'amour à l'Espagnol; *il donnoit la nuit des musiques dans la rue à sa maîtresse; son rival en avoit le plaisir dans sa chambre, & peut-être en recevoit des caresses, tandis que le misérable se morfondoit.*

Mais enfin las de faire l'amour de cette manière, il change de projet, & demande Séraphine en mariage: sa proposition est reçue avec attention; mais Séraphine, sans montrer aucun éloignement pour Dom Père, demande quelques semaines pour rétablir sa santé,

qui, effectivement, étoit dérangée depuis quelque tems.

Dom Père est donc obligé de recommencer les cadeaux & les musiques nocturnes, pendant lesquelles la modeste Séraphine paroissoit si rarement à sa fenêtre, & encore n'étoit-ce qu'avec une suivante, que notre amoureux transi ne pouvoit se lasser d'admirer sa modestie & son honnêteté.

Étant un soir à cinquante pas de la maison de Séraphine, il en voit sortir une femme extrêmement déguisée; il la suit, la voit entrer dans un grand bâtiment que le feu avoit presque détruit, & est bientôt très-étonné de reconnoître Séraphine dans cette femme; car c'étoit elle, *assise à terre, se plaignant comme une personne qui va rendre l'ame, en un mot qui se délivroit avec une peine effroyable, d'une petite créature qu'elle avoit au possible pris grand plaisir à faire.* Après quoi, il la vit abandonner son enfant & rentrer chez elle.

Dom Père, ému de pitié pour la pauvre petite fille abandonnée, l'em-

porte chez une de ses parentes , & la lui recommande, avec prière, de la mettre dans un Couvent. Pour lui, effrayé du risque qu'il vient de courir en épousant Séraphine, il en conclut qu'il faut toujours se défier des femmes , & plus encore des spirituelles que des sottes, & se rend à Séville chez un de ses amis; là il fait connoissance avec une jeune veuve nommée Elvire, que deux ans de veuvage n'avoient pu consoler de la perte de son époux. Les plus riches & les plus sortables partis de la ville s'étoient vainement offerts pour lui faire oublier le défunt. Dom Pèdre, enchanté de la sagesse & de la beauté de cette veuve, emploie tous les moyens honnêtes pour s'en faire aimer. Son amour est, il est vrai, remarqué de cette belle, mais trop faiblement au gré d'un amant passionné.

Dom Pèdre séduit une des femmes d'Elvire, qui le fait cacher dans un cabinet contiguë à la chambre à coucher de cette belle veuve , où il s'enivre à long traits du plaisir de voir sa maîtresse dans le négligé le plus galant.

Quand Elvire fut couchée, Dom Pè-

dre voulut se retirer, mais il trouva la porte de la cour fermée. Forcé d'attendre au lendemain, il s'affit sur le bord d'un puits qui étoit au fond de la cour; & là il contemploit dans son imagination tous les charmes de sa maitresse.

Au bout de deux heures, il voit Elvire qui traverse la cour, une lanterne à la main, & qui entre dans une écurie. Il la suit Quel spectacle pour lui! Bientôt il la voit prodiguer les caresses les plus vives au Nègre le plus laid, couché dans un coin de l'écurie sur un méchant chalit, & qui ne reçoit ses caresses qu'avec répugnance. Dom Pèdre fuit épouvanté. Dès le lendemain il fait acheter des mules, & part pour Madrid. Arrivé dans cette ville, un de ses cousins qui y demeure, & qui se nomme Dom Rodrigue, lui fait lier une intrigue avec une belle nommée Violente, & qui est cousine d'une jeune beauté nommée Virginie.

Cette dernière se marie, au grand regret de Dom Rodrigue, qui ne sort pas pour cela de son cœur : il en obtient enfin, après bien des contre-temps, la faveur de passer une nuit avec elle,

pendant que son mari est allé pour quelques jours à la campagne.

Ici on joue à Dom Pèdre le même tour qui fait le fonds du Comte de la Fontaine, intitulé *le Gascon puni*. Virginie & Dom Rodrigue le conjurent de prendre, pour une nuit, la place de cette belle auprès de son mari, qui, étant en querelle avec elle, ne lui parle plus depuis quinze jours. Dom Pèdre se laisse persuader, & passe une nuit assez désagréable auprès de ce vilain mari, qui étoit *fort mauvais coucheur*. Virginie vient le tirer de son erreur, & lui fait voir que ce mari si terrible & si hideux, n'est autre que la belle Violente. On le laisse seul avec elle, & il se dédommage de sa mauvaise nuit.

Une infidélité de Violente rompt, de nouveau, les fers de Dom Pèdre, qui prend le parti de voyager. Après avoir visité l'Italie & la Sicile, il étoit près de Barcelone, lorsqu'il lui arrive l'aventure qui a servi de sujet à la jolie petite Comédie de M. Sedaine, intitulée *la Gageure imprévue*.

Une jeune Duchesse mariée à un homme fort vieux, le voit passer sous son

balcon, & le fait entrer chez elle. On se doute que le vieux Duc étoit absent : elle le régale, s'amuse beaucoup de son esprit, de sa bonne mine, & des graces de sa personne. Dom Père, charmé de la beauté & de l'enjouement de cette jeune Duchesse, devenoit entreprenant & fort dangereux pour la vertu chancelante de la belle ; mais à l'instant arrive le mari. Dom Père est promptement caché dans un cabinet, dont la Duchesse met la clef dans sa poche.

La Duchesse, au milieu d'une foule de faillies qui font crever de rire le vieux Duc, & Dom Père lui-même, qui entend tout, ne peut s'empêcher de s'amuser, vient à bout de proposer au premier la gageure qu'il ne détaillera pas toutes les pièces de ferrurie qui entrent dans une porte. Le Duc fait apporter du papier, y écrit toutes celles qui lui viennent à l'esprit, & le lui remet.

La Duchesse alors raconte à son mari tout ce qui vient de lui arriver avec Dom Père, qui, ne concevant pas où tout cela aboutiroit, n'étoit pas fort tranquille. Jusques-là, l'enjouement & le charme de la narration avoient fort

diverti le vieux Duc ; mais à l'instant où elle lui dit qu'elle a fait cacher le Cavalier dans ce cabinet, il change de visage ; & dévoré de jalousie, il s'élance vers la porte du cabinet, & demande, avec fureur, la clef à la Duchesse, qui, tirant froidement le papier de ses poches, lui montre qu'il a perdu la gaigeure, puisqu'il a oublié la clef.

Le bon-homme prend le change ; & riant le premier de sa sottise, ne peut se lasser d'admirer l'adresse avec laquelle l'adultère lui a fait voir sa bévue.

Dom Pèdre échappé du château, ne trouvoit pas que cette aventure fût propre à le faire revenir sur le compte des femmes d'esprit.

De retour dans sa patrie, il lui prit envie de revoir la petite fille de Séraphine, qui avoit atteint sa quinzième année. On l'avoit nommée Laure ; elle n'avoit pas quitté le couvent ; il la trouva telle qu'ils s'imaginoit que devoit être une femme pour le bonheur d'un mari, avec de la beauté & de la bêtise. Il en devient passionnément amoureux, & l'épouse.

Mais peu de jours après son mariage

Laure fait, par bêtise, & sans se défendre, ce que craignoit tant son mari, & ce qu'une femme d'esprit, qui sent mieux les convenances, & comprend mieux ses obligations, fait bien plus difficilement.

*L'Adultère innocente; Nouvelle de
Scarron.*

Au milieu d'une nuit d'hiver, un jeune Gentilhomme, nommé Dom Garcias, d'une des meilleures maisons de Valladolid, venant de souper avec un de ses amis, rentroit chez lui, lorsque, d'une porte qui s'ouvrit tout-à-coup, on mit dehors, avec violence, une femme que l'on pouffoit si impétueusement, qu'elle vint tomber à ses pieds, de l'autre côté de la rue où il étoit. Il s'approche de cette femme, qui implore sa bonté, & lui demande un asyle où elle puisse être inconnue. Aidé de son domestique, Dom Garcias la transporte chez lui, fait tout ce qui dépend de lui pour tarir un ruissseau de larmes qui couloit de ses yeux, & remarque, avec indignation & le plus vif attendrissement, des meurtris-

lures & des coups dont son beau corps étoit couvert; puis jugeant qu'elle a besoin de repos, il l'enferme dans sa chambre, prend la clef, & va coucher chez un de ses amis.

Le lendemain Dom Garcias vole à son appartement. & trouve sa belle hôtesse dans le même état où il l'avoit laissée. A son aspect son affliction redouble. Dom Garcias s'attendrit avec elle, & essuie ses larmes. La belle affligée, sensible au service qu'elle lui a rendu, & à l'intérêt qu'il paroît prendre à sa situation, lui raconte les aventures qui ont été la cause de l'état où il l'a trouvée.

Son nom est Emilie. Parmi les partis que sa fortune & sa beauté lui avoient attirés de toutes parts, sa famille avoit choisi Dom Sanche, homme de quarante ans, pour lequel elle n'avoit aucune répugnance, & dont elle devint la femme.

Dom Sanche avoit un frère nommé Dom Luis, qu'il estimoit tendrement, & dont le logis attenait le sien communiquoit même par une porte qui ne se fermoit jamais ni d'un côté ni de l'autre, & qui avoit été son rival auprès

d'Emilie, sans que le bonheur de l'un, & le malheur de l'autre, eussent paru altérer la tendre amitié qui les unissoit.

Mais Dom Luis se servoit du voile respectable de l'amitié, pour cacher la violente passion qu'il conservoit pour sa belle-sœur. Par vertu, Emilie résiste constamment à ses déclarations; mais cette même vertu échoue contre la figure & les graces d'un jeune Portugais, nommée Andrade. Une si belle femme ne pouvoit guère aimer seule, & Andrade ne tarda pas à ressentir pour elle l'amour le plus tendre. Une suivante se mêle de l'intrigue; les deux amans croient trouver bientôt, par ses soins, les momens de se satisfaire. Trois rendez-vous consécutifs deviennent inutiles, par différens accidens; un quatrième, enfin, paroît devoir répondre mieux à leur attente. Dom Sanche ne doit pas coucher chez lui; Andrade est introduit dans la chambre de sa maîtresse: mais à l'instant qu'ils alloient se livrer à leurs transports, on annonce le retour du mari. La soubrette & Emilie n'ont que le temps de vuider un coffre où étoient des hardes, & d'y cacher Andrade.

DomSanche n'a pas envie de dormir, & reste fort avant dans la nuit avec Emilie, pour laquelle il lui prend, assez mal-à-propos, un redoublement de tendresse : il la quitte enfin, & va se coucher. Emilie vole avec sa suivante, au coffre où Andrade étoit caché depuis si long-temps, & étoit si mal à son aise.

Elles le trouvent sans mouvement, & ne peuvent parvenir à lui faire donner aucun signe de vie. Dom Luis les surprend dans cet embarras.

Emilie ne trouve d'autre ressource que de se jeter à ses pieds, & de recourir à sa générosité : Dom Luis dissimule, fait emporter Andrade chez un de ses amis, & parvient, à l'aide du secours d'un Chirurgien, à lui rendre la vie.

Andrade, à son réveil, ne se souvenant que d'avoir été en bonne fortune, & d'avoir été jetté dans un coffre, fut fort étonné de se trouver dans un lit, & en la présence de DomLuis qui le menaçoit de toute sa fureur, s'il osoit continuer de séduire sa belle-sœur, & de déshonorer son frère.

Le Portugais qui connoissoit l'amour
de

de Dom Luis pour Emilie, aveuglé par la prévention, ne voit plus dans cette femme, qu'un monstre qui l'a sacrifié à son rival, & ne veut plus entendre parler d'elle. Cependant Dom Luis profitant de l'ascendant qu'une pareille aventure devoit lui donner sur sa belle-sœur recommence ses persécutions avec plus d'audace, sans pouvoir en rien obtenir; mais enfin il prend la résolution d'avoir, malgré elle, ce qu'elle refuse de lui accorder.

Dom Sanche aimoit beaucoup ses chevaux, & en avoit un très-grand nombre, de la plus grande beauté, dans son écurie; une nuit que tout dormoit dans sa maison, Dom Luis ouvre la porte de la cour, fait échapper tous les chevaux, & vient se cacher dans l'antichambre d'Emilie. Dom Sanche vole après ses chevaux. Dom Luis profite de cette circonstance pour aller prendre la place de son frère & le déshonorer.

Emilie accablée de désespoir & de rage, prend la résolution de se venger. Aussi-tôt qu'elle apprend son malheur, elle s'arme du poignard de son mari, gagne l'appartement de son beau-frère,

& s'approche de son lit : « ma fureur ne
» me fit rien précipiter , dit-elle en ra-
» contant son histoire , de la main que
» j'avois libre , je cherchois son cœur ,
» & lorsque son battement me l'eut
» fait découvrir , de l'autre main je lui
» donnai dix coups de poignard , qui
» tous portèrent dans ce cœur que je
» voulois percer ».

Emilie , ainsi vengée & satisfaite , se
saisit à la hâte du coffre qui contient
toutes ses pierreries , & va seule , quoi-
que dans la nuit , au logis d'Andrade ,
à qui elle raconte tout ce qui s'est passé :
mais loin de la bien recevoir , il la traite
comme la plus perfide des femmes , &
lui reproche , dans les termes les plus
durs , d'avoir voulu le perdre. Ensuite
s'étant emparé de ses pierreries , il la
met à la porte avec la violence la plus
extraordinaire.

Le lendemain , pour éviter les pour-
suites de la Justice , Dom Garcias mé-
nage secrètement à Emilie , l'entrée
d'un Couvent , où il avoit seul la liber-
té de la voir , & conçoit pour elle la
plus forte passion.

Il découvre qu'Andrade a arrêté des

chevaux de poste , & qu'il veut quitter le Royaume , avec les pierreries d'Emilie. Il loue pareillement des chevaux , feint d'avoir la même route à faire , s'associe avec lui , & trouvant un lieu commode , lui fait mettre l'épée à la main , le tue , & rapporte à Emilie ses pierreries.

Cependant la Justice s'étoit emparée de Dom Sanche , dont le poignard tout sanglant , trouvé près de lui , paroissoit le convaincre du meurtre de son frère , & il alloit périr sur un échafaud. Emilie reçoit de Dom Garcias , le conseil de s'ouvrir à la Justice : l'affaire va jusqu'au Roi , qui , indigné de la lâcheté de Dom Luis , & touché du courage & de la vertu d'Emilie , lui pardonne , & fait mettre son mari en liberté.

A quelque temps de-là , une maladie mortelle conduit Dom Sanche au tombeau : attirés par la richesse & la beauté d'Emilie , qui n'a point voulu sortir de son Couvent , les galans ne lui laissent pas le temps de pleurer le défunt , & la persécutent pour faire un nouveau choix. Dom Garcias avoit bien des droits sur son cœur : mais trop tendre , peut-être présomptueux , il ne faisoit

parler son amour , que par le respect & l'assiduité ; il jouissoit d'ailleurs d'un fort envié par tout ses rivaux , puisque seul il avoit la liberté de la voir quelquefois.

Un des amans d'Emilie, nommé Dom Diègue , qui se croit tout permis , parce qu'il appartient à des gens en place , forme le dessein de l'enlever.

Il alloit réussir ; déjà Emilie , arrachée de son asyle , étoit conduite vers un port de mer , lorsqu'une homme attiré sur la route par les gémissemens étouffés de cette Dame , dispute le passage à ses ravisseurs. Percé de coups , il cède au grand nombre , mais donne , par son action généreuse , le temps à la Justice de la délivrer des mains du perfide Dom Diègue.

Ce brave inconnu étoit Dom Garcias. Ce trait détermine enfin Emilie. Pleine de la plus vive inquiétude , elle lui rend les soins de la plus tendre amante , préside elle-même à ceux des chirurgiens ; & étant enfin parvenue à le rendre à la vie , elle en fait son mari.



Plus d'effets que de paroles; Nouvelle de Scarron.

Mathilde, Princesse de Tarente, avoit perdu ses parens en bas-âge, & avoit été destinée par eux à épouser Prosper, Prince de Salerne; l'habitude de le voir avoit fait naître dans l'ame de cette jeune Princesse un sentiment d'autant plus cher, qu'il avoit été le premier que son cœur eût éprouvé.

Il s'en falloit cependant beaucoup que le Prince de Salerne fût digne d'un tel amour, & la tendresse de Mathilde pour lui étoit un exemple des caprices & de l'aveuglement de l'amour; car autant elle étoit belle, modeste, sensible, généreuse & douce, autant Prosper étoit emporté, dur, hautain & avare, sans compter qu'il avoit près de cinquante ans. Cet homme impérieux, abusant de l'ascendant qu'il avoit sur l'ame sensible & douce de Mathilde, la traitoit comme une esclave, sans perdre rien de sa tendresse.

Tous les cavaliers de Naples redoutant un concurrent de la condition de Prosper, n'osoient adorer qu'en secret

cette aimable Princeſſe ; cependant un d'eux , nommé Hyppolite , d'une des premières & des plus illuſtres Maisons de Naples , dominé par un amour apparemment plus fou , ne craignit pas de ſe déclarer publiquement le ſerviteur de Mathilde.

Il arbore auſſi-tôt ſon chiffre & ſes couleurs , & emploie ſa fortune à donner chaque jour de nouvelles fêtes à ſa maîtreſſe , dont l'indifférence & le mépris ne peuvent le rebuter.

Mathilde avoit un couſin , nommé Roger , homme ambitieux & adroit , qui avoit ſçu ſ'emparer de l'eſprit du Roi , & étoit parvenu auprès de lui à l'exces de la faveur. Il réuſſit à dépouiller ſa couſine de la Principauté de Tarente , & à ſe l'approprier.

Cet événement affoiblit l'amour dans l'ame intéreſſée de Proſper. Succeſſivement il ceſſe de la voir ſous différens prétextes , malgré les avances & les prières de Mathilde , qu'une auſſi lâche ingratitude ne peut guérir de ſon amour pour lui.

Cependant l'amoureux Hyppolite emploie ſes amis , menace Roger , ſ'arme même contre lui , & donne tant d'éclat à

cette injustice du favori , que le Roi est obligé de nommer des juges dont l'arrêt est favorable à Mathilde , & la fait rentrer dans tous ses droits.

A cette nouvelle, Prosper accourt auprès de la Princesse. Il n'a malheureusement pas besoin de beaucoup d'adresse ni d'excuses auprès d'une femme aussi crédule que tendre. Hyppolite, enchanté d'avoir pu être utile à ce qu'il aime , fait éclater en tous lieux les transports de sa joie. Les fêtes se succèdent , il en devient plus tendre , & rassemblant par un dernier effort , les débris d'une fortune qu'il avoit dissipée , pour apprendre à l'univers l'amour dont il brûle , il fait préparer un tournois magnifique en face du palais de Mathilde. Tous les Princes d'Italie y viennent pour briller , & Hyppolite est toujours vainqueur. Prosper ose combattre , & éprouve , aux yeux de sa maîtresse , l'humiliation d'une défaite. La Princesse indignée de l'affront fait à ce qu'elle aime , quitte la fête & dispaçoit.

Le malheureux Hyppolite , accablé de ce mépris , se retire à son tour , & va cacher bientôt son désespoir dans un

château qu'il a sur le bord de la mer, à quelques lieues de Naples, unique reste des biens qu'il possédoit, & qu'ont absorbé les inutiles soins d'un amour trop méconnu.

Quelque temps après, Mathilde donna une fête à plusieurs Dames de Naples, précisément à la vue du château d'Hypolite. Prosper, qui, pour faire briller sa bonne mine, avoit voulu se rendre au lieu de la fête à cheval, se voyant si près du château d'Hypolite, conçut une pensée de bravoure. Il se fait annoncer à Hyppolite, qui le reçoit avec les égards dûs à sa conditions. *Prosper lui fit un éclaircissement fort brutal sur ce qu'il osoit faire le galant d'une Princesse qui devoit être sa femme, & devint si insolent, que son rival indigné, alloit lui faire payer cher sa témérité, lorsqu'on vint dire, à l'un & à l'autre, que la mer étoit dans une telle agitation, que les Dames, qui étoient dans leurs barques, couroient le plus grand danger. Prosper dit qu'il ne sait pas nager, & s'en retourne tranquillement à Naples. Hypolite, secondé de quelques-uns de ses gens, se jette à la nage, & leur laissant le soin de sauver les autres Dames, il*

vole au secours de celle qu'il adore, & le succès couronnant ses efforts & son intrépidité, il a le bonheur de la sauver de la fureur des flots. Mathilde étoit fort incommodée, & ne pouvoit être transportée à Naples. Hyppolite lui abandonne son château, & laisse Irène sa sœur, pour avoir soin d'elle.

Prosper n'eut pas plutôt appris que Mathilde étoit sauvée du naufrage, qu'il accourut au château d'Hyppolite, & y arriva au milieu de la nuit; aussi-tôt, pour s'honorer du plus vif empressement, il se fait ouvrir l'appartement de la Princesse. Mathilde offensée de sa témérité, & du peu de part qu'il a prise à son danger, alloit lui en marquer son ressentiment, mais un seul mot de son amant suffit pour lui faire tout oublier & lui rendre toute sa tendresse.

Tout-à-coup des cris affreux se font entendre, un tourbillon de flamme & de fumée remplit l'appartement de Mathilde; Prosper vole à l'escalier, & le voit tout en feu. Mathilde épouvantée se précipite dans ses bras, le supplie de ne la point abandonner. Cet indigne amant, faisant tous ses efforts pour se dé-

barrasser d'elle, & ne songeant qu'à lui seul, l'abandonne & se retire. Hyppolite prouve encore ici combien il est supérieur à son rival. Il s'élance au milieu des flammes, parvint jusqu'à son amante, l'enveloppe dans un drap mouillé, dont il s'étoit muni, puis l'ayant prise en ses bras, il se jette comme un lion avec sa proie, à travers le feu, & est assez heureux pour lui sauver encore une fois la vie.

Cet incendie avoit été suscité par Roger, qui, désespéré d'avoir été frustré de la Principauté de Tarente, avoit saisi le moment où sa cousine étoit chez Hyppolite, pour tâcher de la faire périr. Cet indigne favori voyant encore échouer son indigne perfidie, ne se rebute pas, il trouve bien-tôt le moyen de faire tomber sur Mathilde des soupçons de haute trahison, dont il administre des preuves si fortes, que cette infortunée Princesse, quoique innocente, se voit de nouveau dépouillée de tout, & est forcée de quitter le Royaume par les ordres du Roi.

Nouvel abandon de la part de Prosper, tandis que le pauvre Hyppolite s'arrache des bras de sa sœur, vole

/

après sa maîtresse, pour lui offrir ses services, & lui rendre tous ceux qui pourront dépendre de lui.

Le perfide Roger avoit une sœur nommée Camille, de la plus grande beauté; & qui étoit aussi estimable que son frère étoit digne de mépris. Le lâche Prosper oublie bientôt l'infortunée Princesse, & se déclare l'amant de la sœur du favori.

Camille dont le cœur étoit excellent, & qui prévenu en faveur d'Hyppolite, par l'ascendant de ses vertus, l'auroit aimé, sans son amour pour une autre, prend sa sœur la belle Irène, la loge avec elle, & cherche à la consoler de la perte de son frère.

Le Roi de Naples voit Irène, en devient amoureux. La modestie, la vertu, l'esprit & la beauté de cette jeune personne, portèrent bientôt cette passion à l'excès, & la résistance modeste & respectueuse qu'elle oppose aux transports du Monarque, ne servent qu'à l'en rendre plus digne à ses yeux.

Dans ces circonstances, un singulier hasard apprend au Roi que son favori est un traître, & qu'il a des intelligences

avec ses ennemis. Roger se voyant découvert, porte l'audace jusqu'à s'élan-
cer sur son Souverain, l'épée à la main;
il est enfin arrêté, & le Roi, par égard
pour Camille, & par amour pour Irè-
ne, dont celle-ci est l'amie, le con-
damne seulement à une prison perpé-
tuelle.

Il a déjà découvert l'innocence de
Mathilde. Honteux de son injustice, il
fait courir après cette Princesse, &
pendant qu'on la cherche, toujours plus
amoureux d'Irène, il continue à faire
éclater son amour, par les soins les plus
tendres.

Cependant Hyppolite court long-tems
après Mathilde sans pouvoir la rencon-
trer, il a le bonheur de la retrouver en-
fin; il a le plaisir plus grand de la tirer
des mains de quelques corsaires Maures,
qui étoient venus faire une incursion
dans le pays où elle se trouvoit alors.
Vainement il lui offrit de l'accompa-
gner; Mathilde. après lui avoir marqué
sa reconnoissance, continue sa route, &
Hyppolite retourne tristement sur ses
pas. Son amour l'avoit rendu si insensible
à tout, qu'il étoit le seul dans le Royau-

me, qui ignorât la passion du Roi pour sa sœur. Enfin dégoûté de la vie, il prend la résolution d'aller chercher la mort dans la guerre que les Grec avoient alors à soutenir contre les Turcs, quand son valet qu'il avoit laissé à Mathilde pour l'accompagner, vint lui apprendre que le Roi a rappelé la Princesse, qu'il lui a fait restituer tous ses biens; que pour réparer en quelque sorte les injustices qu'il lui a fait éprouver, il va, dès ce moment, avec toute sa Cour, au-devant d'elle & qu'enfin elle lui a donné ordre de lui dire qu'elle desiroit qu'il prît la peine de la venir joindre au lieu où elle étoit.

Hyppolite transporté, se met en route. Tout ce que son valet lui a annoncé est bientôt confirmé par ses yeux. Le lâche & présomptueux Prosper a déjà quitté l'objet de sa nouvelle flamme, pour voler auprès de Mathilde, que la fortune va favoriser tous les jours davantage. En la voyant il fait éclater les transports d'un amour que le temps & l'absence n'ont pu, dit il, altérer. Mais Mathilde après avoir témoigné au Roi toute sa reconnaissance de l'honneur qu'il a daigné

lui faire, lui demande la permission de couronner les vœux de l'amant qu'elle estime, & qui a éprouvé sa tendresse pour elle *par plus d'effets que de paroles*. Prosper est content de se retirer. Le Roi épouse Irène, & comble Hyppolite & la Princesse de biens & de faveur.

Cette nouvelle est tirée d'un Drame Espagnol, dont *Calderon* est l'Auteur. Nous avons dit, que toutes les Nouvelles de Scarron, ainsi que ses Comédies, étoient également empruntées d'Auteurs Espagnols. Beaucoup d'Auteurs François, ou contemporains, ou postérieurs à Scarron, ont imité son exemple, tels que Molière, Corneille, Quinaut, Boisrobert, &c. On connoît deux Comédies, ou Tragi-Comédies imitées de cette Nouvelle, sous le titre des *Coups d'Amour & de Fortune*. L'une est de Boisrobert, l'autre est de Quinaut. Elles parurent en même-temps à Paris, sur deux différens Théâtres. Ni l'une, ni l'autre n'ont pu se conserver par le mauvais goût de poésie qui regne dans les deux; mais on peut y remarquer l'art avec lequel Boisrobert & Quinaut ont su s'approprier le sujet qu'ils traitoient d'après Scarron. Les deux Auteurs s'étant,

pour ainsi dire, parfaitement copiés l'un & l'autre ; mais Quinaut s'étant élevé, par ses vers, un peu au-dessus de son rival, nous ne citerons que l'Ouvrage de ce dernier.

Un jugement général va précéder l'extrait de la pièce. C'est, comme nous l'avons dit, un sujet Espagnol, traité d'après le caractère & l'esprit François. L'héroïque du sujet & des personnages, ennoblit cette représentation. Elle devient intéressante & amusante par toutes les contrariétés que la *fortune* oppose au mérite de Roger ; la fiction est conduite avec art ; il y règne une sorte de vraisemblance. On pourroit dire même qu'on ne travaille plus les Fables avec cette justesse : mais pour égayer le fond, qui est sérieux jusqu'à en être triste, on y a répandu un vieux goût de comique qui n'est plus d'usage, & qui seroit méprisé aujourd'hui. On a reconnu qu'il ne falloit pas rire & pleurer du même sujet.

La scène est à Barcelone, Capitale de la Catalogne. Il y a guerre entre deux sœurs qui se disputent ce Duché. *Aurore*, l'aînée, est née avant le mariage de son pere ; *Stelle*, cadette, est née depuis le même mariage ; elle se prétend seule légitime ; mais l'aînée soutient que

le mariage a réhabilité sa naissance. Cette guerre a paru jusques-là favorable à Stelle. Elle tient sa sœur assiégée dans Barcelonne. Cependant l'on convient d'un pour-parler entre ces deux sœurs : il occupe le premier acte ; mais il se rompt sans conclure , & par de nouvelles injures : Stelle y paroît moins généreuse que son aînée. Elle ne lui offre qu'un seul simple appanage ; Aurore offre de partager la souveraineté avec elle.

La guerre de ces Princesses est soutenue par leurs amans , qui leur amènent des secours , & qui combattent pour elles. Stelle a pour elle le Comte *Durcel* , & Aurore *Lothaire* , Comte de Rouffillon. Il arrive à celle-ci un nouveau Général , c'est le brave & tendre Roger , son parent , il est devenu amoureux d'elle , en voyant son portrait. Le Prince d'Arragon avoit été destiné à cette Princesse : en mourant , il a laissé son portrait à Roger , son ami. La Princesse Aurore a vu aussi Roger dans sa jeunesse , & elle a également son portrait. Ainsi ils s'aiment , pour ainsi dire , avant que de se connoître. Roger a , auprès d'Aurore , sa sœur *Diane* , qui en est la confidente.

Il arrive donc , pour la servir par sa bra-

voué , encore plus que par les troupes qu'il lui amène. Tout ce qu'il fait de grand & d'utile pour la Princesse , est attribué à son rival Lothaire. Celui-ci n'est que lâche & imposteur , mais la fortune le favorise par des apparences trompeuses ; & toute la gloire que Roger acquiert , il se l'approprie , soit dans les combats , soit en paroissant sauver Aurore d'un incendie , soit en écrivant sur ses tablettes , pendant son sommeil , soit en lui donnant de riches dépouilles de l'ennemi , un gros diamant , le portrait d'Aurore , qu'avoit Roger. Par-tout Roger est éclipsé & supplanté par Lothaire. Roger souffre ses disgraces avec la patience de *Griselidi* , & la résignation d'un martyr ; mais enfin la vérité perce ; une seule preuve démasque le faux , & établit la vérité. Ce changement arrive par un soldat , complice des fourberies de Lothaire , & que celui-ci a mal récompensé. Aurore est victorieuse ; Stelle & le Comte Durcel sont faits prisonniers. La généreuse Aurore partage la souveraineté avec sa sœur , & lui donne son amant pour époux. Lothaire se retire , Aurore s'unit avec Roger.

Si en donnant l'extrait de cette Pièce , nous paroissions nous être un moment écartés de notre route , c'est que cet écart même nous

donne occasion de parler encore une fois de Scarron, & que nous ne croyons pas devoir garder le silence sur une anecdote qui intéresse notre Auteur, & qui pourroit tromper les personnes qui lisent.

L'Abbé de Boifrobert, jaloux de la préférence que le Public avoit donnée à la Pièce de Quinaut sur la sienne, fit courir le bruit que cette Pièce n'étoit pas de Quinaut. On répandit un Écrit intitulé : *Avis à qui lira les Nouvelles Tragi-Comiques de M. Scarron*, dans lequel il étoit dit „ qu'une Demoiselle de „ Beau-Château , Comédienne de l'Hôtel de „ Bourgogne , avoit dressé le sujet de la Pièce ; „ que le sieur *Triflant* en avoit composé les „ quatre premiers Actes , & que cet Auteur „ étant tombé malade , de la maladie dont il „ mourut , Scarron fit le cinquième Acte , en „ deux après-souper , à la prière des Comédiens „.

Scarron ne vivoit plus. Le préjugé que cet avis fit naître (malgré les justes cris de Quinaut) conservoit tant d'empire , plusieurs années après , que dans une édition in-4°. des Comédies de Scarron , faite en 1679 , on ne balançoit point de mettre la Pièce dont il s'agit au nombre de ces mêmes Comédies.

Le tems qui éclaircit tout, a appris aux gens qui veulent s'instruire, que Quinault est véritablement Auteur de la Pièce. Il avoit pu la faire, sans doute, & faire beaucoup mieux. On observe même qu'on y trouve la même tournure de versification que dans ses autres Comédies. Il est possible, cependant, que Tristant eût eu dessein de travailler à ce Drame, & qu'il en eût fait déjà quelque chose; ce qui le fait croire, c'est une phrase de Quinault dans l'Épître Dédicatoire au Duc de Guise.

« C'est avec une juste confusion que j'ose
» vous choisir pour le protecteur d'une Pièce
» de Théâtre, ... Je ne célerai point que c'est
» le dernier ordre que j'ai reçu de l'illustre
» M. Tristan ».

Malgré cela, l'on doit être convaincu que l'ouvrage est de Quinault.

Le Recueil des *Nouvelles* dont nous donnons l'extrait, en contient une encore, non moins intéressante que les autres, mais que nous ne pouvons faire connoître que par son titre, les bornes du volume nous y contraignant, quoique nous ayons excédé de vingt-quatre pages la longueur ordinaire. Cette Nouvelle est intitulée les *Hypocrytes*.

HUITIÈME CLASSE.
ROMANS MERVEILLEUX.

Peau-d'Asne, Conte.

Nous avons tant annoncé ce Conte de Perrault, qu'il ne nous est plus possible de différer de le donner. Nous devons, d'ailleurs, cette marque de reconnoissance à quelques Hommes de Lettres obligeans, qui, ayant appris que nous n'avions pas ce petit Ouvrage sous la main, ont daigné nous l'adresser.

*Peau - a' Asne, Conte à Madame de
Marquise de L....*

Il est des gens de qui l'esprit guindé,
Sous un front jamais déridé,
Ne souffre, n'approuve & n'estime
Que le pompeux & le sublime;

Pour moi, j'ose poser en fait
Qu'en de certains momens l'esprit le plus parfait
Peut aimer, sans rougir, jusqu'aux marionettes,
Et qu'il est des temps & des lieux
Où le grave & le sérieux
Ne valent pas d'agréables sonnettes.
Pourquoi faut-il s'émerveiller
Que la raison la mieux sensée,
Lasse souvent de trop veiller,
Par des Contes d'Ogre & de Fée
Ingénieusement bercée,
Prenne plaisir à sommeiller?

Sans craindre donc qu'on ne me condamne
De mal employer mon loisir,
Je vais, pour contenter votre juste desir,
Vous conter, tout au long, l'histoire de Peau-d'Asne.

Il étoit une fois un Roi,
Le plus grand qui fut sur la terre,
Aimable en paix, terrible en guerre,
Seul, enfin, comparable à soi.
Ses voisins le craignoient, ses États étoient calmes,
Et l'on voyoit, de toutes parts,
Fleurir à l'ombre de ses palmes,
Et les vertus & les beaux-arts.

Son aimable moitié , sa compagne fidelle.

Etoit si charmante & si belle ,

Avoit l'esprit si commode & si doux ,

Qu'il étoit encore avec elle

Moins heureux Roi qu'heureux époux.

De leur tendre & chaste hymenée ,

Plein de douceur & d'agrement ,

Avec tant de vertus une fille étoit née ,

Qu'ils se consoloient aisément

De n'avoir pas de plus ample lignée.

Dans son vaste & riche palais ,

Ce n'étoit que magnificence ,

Par-tout y fourmilloit une vive abondance

De courtisans & de valets ;

Il avoit , dans son écurie ,

Grands & petits chevaux de toutes les façons ,

Couverts de beaux caparaçons ,

Roides d'or & de broderie ;

Mais ce qui suprenoit tout le monde en entrant ,

C'est qu'au lieu le plus apparent ,

Un maître âne étaloit ses deux grandes oreilles :

Cette injustice vous surprend ;

Mais lorsque vous saurez ses vertus non-pareilles ,

Vous ne trouverez pas que l'honneur fut trop grand ;

Tel & si net le forma la nature ,

Qu'il ne faisoit jamais d'ordure ;

Mais bien beaux écus au soleil.

Pièces d'or de toute manière,
Qu'on alloit recueillir sur la blonde litière,
Tous les matins à son réveil.

Or, le Ciel qui par fois se lasse
De rendre les hommes contens,
Qui toujours à ses biens mêle quelque disgrâce,
Ainsi que la pluie au beau temps,
Permit qu'une âpre maladie
Tout-à-coup de la Reine attaquât les beaux jours.
Par-tout on cherche du secours.
Mais ni la Faculté qui le Grec étudie,
Ni les Charlatans ayant cours,
Ne purent, tous ensemble, arrêter l'incendie
Que la fièvre allumoit en s'augmentant toujours.

Arrivée à sa dernière heure,
Elle dit au Roi, son époux
Trouvez bon qu'avant que je meure,
J'exige une chose de vous ;
C'est que s'il vous prenoit envie
De vous remarier quand je n'y serai plus...
Ah ! dit le Roi, ces soins sont superflus,
Je n'y songerai de ma vie,
Soyez en repos là-dessus,
Je le crois bien, reprit la Reine,
Si j'en prends à témoin votre amour véhément ;
Mais pour m'en rendre plus certaine,
Je veux avoir votre serment,
Adouci, toutefois, par ce tempérament,

Que si vous rencontrez une femme plus belle ,
 Mieux faite , & plus sage que moi ,
 Vous pourrez franchement lui donner votre foi ,
 Et vous marier avec elle.
 Sa confiance en ses attraits ,
 Lui faisoit regarder une telle promesse ,
 Comme un serment surpris avec adresse ,
 De ne se marier jamais.
 Le Prince jura donc , les yeux baignés de larmes ,
 Tout ce que la Reine voulut ;
 La Reine entre ses bras-mourut ,
 Et jamais un mari ne fit tant de vacarmes.
 A l'ouïr sanglotter & les nuits & les jours ,
 On jugea que son deuil ne lui dureroit guère ,
 Et qu'il pleuroit ses défuntes amours ,
 Comme un homme pressé qui veut sortir d'affaire.

 On ne se trompa point , au bout de quelques mois
 Il voulut procéder à faire un nouveau choix ,
 Mais ce n'étoit pas chose aisée ;
 Il falloit garder son serment ,
 Et que la nouvelle épousée
 Eût plus d'attraits & d'agrément
 Que celle qu'on venoit de mettre au monument.
 Ni la Cour en beautés fertile ,
 Ni la Campagne , ni la Ville ,
 Ni les Royaumes d'alentour ,
 Dont on alla faire le tour ,
 N'en purent fournir une telle ,
 L'Infante seule étoit plus belle ,

Et possédoit certains tendres appas ,
 Que la défunte n'avoit pas.
 Le Roi le remarqua lui-même,
 Et brûlant d'un amour extrême,
 Alla follement s'aviser ,
 Que par cette raison il devoit l'épouser ,
 Il trouva même un Casuiste
 Qui jugea que le cas se pouvoit proposer.
 Mais la jeune Princesse , triste
 D'ouïr parler d'un tel amour
 Se lamentoit & pleuroit nuit & jour.

De mille chagrins l'ame pleine ,
 Elle alla trouver sa maraine ,
 Loin dans une grotte à l'écart ,
 De nacre & de corail richement étoffée ;
 C'étoit une admirable Fée ,
 Qui n'eut jamais de pareille en son art.
 Il n'est pas besoin qu'on vous die
 Ce qu'étoit une Fée en ces bienheureux temps ,
 Car je suis sûr que votre mie
 Vous l'aura dit dès vos plus jeunes ans.

Je sçais , dit-elle , en voyant la Princesse ,
 Ce qui vous fait venir ici ;
 Je sçais de votre cœur la profonde tristesse ,
 Mais avec moi n'ayez plus de souci ;
 Il n'est rien qui vous puisse nuire ,
 Pourvu qu'à mes conseils vous vous laissiez conduire.
 Votre père , il est vrai , voudroit vous épouser ;

Ecouter sa folle demande ,
Seroit une faute bien grande ;
Mais sans le contredire , on peut la refuser.

Dites-lui qu'il faut qu'il vous donne ,
Pour rendre vos desirs contens ,
Avant qu'à son amour votre cœur s'abandonne ,
Une robe qui soit de la couleur du tems.
Malgré tout son pouvoir & toute sa richesse ,
Quoique le Ciel en tout favorise ses vœux ,
Il ne pourra jamais accomplir sa promesse.

Aussi - tôt la jeune Princesse
L'alla dire , en tremblant , à son père amoureux ,
Qui , dans le moment fit entendre
Aux Artistes les plus savans ,
Que s'ils ne lui faisoient , sans trop le faire attendre ,
Une robe qui fut de la couleur du tems ,
Ils pouvoient s'assurer qu'il les feroit tous pendre ,
Le second jour ne lui soit pas encor ,
Qu'on apporta la robe désirée ;
Le plus beau bleu de l'Empirée
N'est pas , lorsqu'il est ceint de gros nuages d'or ,
D'une couleur plus azurée.
De joie & de douleur l'Infante pénétrée ,
Ne fait que dire , ni comment
Se dérober à son engagement.
Princesse , demandez-en une ,
Lui dit sa maraine tout bas ,
Qui , plus brillante & moins commune ;

Soit de la couleur de la lune,
Il ne vous la donnera pas.
A peine la Princesse en eut fait la demande,
Que le Roi dit à son Brodeur,
Que l'astre de la nuit n'ait pas plus de splendeur,
Et que dans quatre jours, sans faute, on me la rende.

Le riche habillement fut fait au jour marqué,
Tel que le Roi s'en étoit expliqué.
Dans les cieux où la nuit a déployé ses voiles,
La lune est moins pompeuse en sa robe d'argent,
Lors même qu'au milieu de son cours diligent,
La plus vive clarté fait pâlir les étoiles.

La Princesse en voyant ce merveilleux habit,
Étoit presque désespérée ;
Mais par sa maraine inspirée
Au Prince amoureux elle dit :
Je ne sçaurois être contente,
Que je n'aie une robe encore plus brillante,
Et de la couleur du soleil :
Le Prince qui l'aimoit d'un amour sans pareil,
Fit venir aussi-tôt un riche Lapidaire,
Et lui commanda de la faire
D'un superbe tissu d'or & de diamans,
Disant que s'il manquoit à le bien satisfaire,
Il le feroit mourir au milieu des tourmens.

Le Prince fut exempt de s'en donner la peine,
Car l'ouvrier industrieux,

Avant la fin de la semaine
 Fit apporter l'ouvrage précieux ,
 Si beau , si vif , si radieux ,
 Que le blond amant de Climène ,
 Lorsque sous la voûte des cieux ,
 Dans son char d'or il se promène ,
 D'un plus brillant éclat n'éblouit pas les yeux.
 L'Infante que ces dons achèvent de confondre ,
 A son père , à son Roi , ne fait plus que répondre ;
 Sa maraine , aussi-tôt , la prenant par la main ,
 Il ne faut pas , lui dit-elle à l'oreille ,
 Demeurer en si beau chemin ;
 Est-ce une grande merveille
 Que tous ces dons que vous en recevez ?
 Tant qu'il aura l'âne que vous savez ,
 Qui d'écus d'or sans cesse emplit sa bourse ,
 Demandez-lui la peau de ce rare animal ;
 Comme il est toute sa ressource ,
 Vous ne l'obtiendrez pas , ou je raisonne mal.

Cette Fée étoit bien savante ,
 Et cependant elle ignoroit encor
 Que l'amour violent , pourvu qu'on le contente ,
 Compte pour rien l'argent & l'or.
 La peau fut galamment aussi-tôt accordée
 Que l'Infante l'eut demandée.
 Cette peau , quand on l'apporta ,
 Terriblement l'épouvanta ,
 Et la fit de son sort amèrement se plaindre.
 Sa maraine survint , & lui représenta

Que quand on fait le bien on ne doit jamais craindre;

Qu'il faut laisser penser au Roi

Qu'elle est tout à-fait disposée

A subir avec lui la conjugale loi ;

Mais qu'au même moment, seule & bien déguisée,

Il faut qu'elle s'en aille en quelque Etat lointain,

Pour éviter un mal si proche & si certain.

Voici, poursuivit-elle, une grande cassette

Où nous mettrons tous vos habits,

Votre miroir, votre toilette,

Vos diamans & vos rubis.

Je vous donne encore ma baguette;

En la tenant en votre main,

La cassette suivra votre même chemin,

Toujours sous la terre cachée;

Et lorsque vous voudrez l'ouvrir,

A peine mon bâton la terre aura touchée ,

Qu'aussi-tôt à vos yeux elle viendra s'offrir.

Pour vous rendre méconnoissable ,

La dépouille de l'âne est un masque admirable.

Cachez-vous bien dans cette peau :

On ne croira jamais , tant elle est effroyable ,

Qu'elle renferme rien de beau.

La Princesse ainsi travestie ,

De chez la sage Fée à peine fut sortie ,

Pendant la fraîcheur du matin ,

Que le Prince, qui pour la fête
De son heureux hymen s'apprête :
Apprend, tout effrayé, son funeste destin.
Il n'est point de maisons, de chemin, d'avenue,
Qu'on ne parcoure promptement,
Mais on s'agite vainement,
On ne peut deviner ce qu'elle est devenue.
Par-tout se répandit un triste & noir chagrin ;
Plus de nûces, plus de festin.
L'Infante cependant poursuivoit son chemin,
Le visage couvert d'une vilaine crasse,
A tous passans elle tendoit la main,
Et tâchoit, pour servir, de trouver une place ;
Mais les moins délicats & les plus malheureux,
La voyant si maussade & si pleine d'ordure,
Ne vouloient écourer ni retirer chez eux
Une si sale créature.

Elle alla donc bien loin, bien loin, encore plus loin ;
Enfin elle arriva dans une métairie,
Où la Fermière avoit besoin
D'une souillon dont l'industrie
Allât jusqu'à savoir bien laver des torchons,
Et nettoyer l'auge aux cochons.
On la mit dans un coin au fond de la cuisine,
Où les valets, insolente vermine,
Ne faisoient que la tirailler,
La contredire & la railler.
Ils ne savoient quelle pièce lui faire,
La harcelant à tout propos ;

Elle étoit la butte ordinaire
De tous leurs quolibets & de tous leurs bons mots.

Elle avoir le Dimanche un peu plus de repos;
Car ayant du matin fait sa petite affaire,
Elle entroit dans sa chambre, & tenant son huis clos,
Elle se décrassoit, puis ouvrant sa cassette,
Mettoit promptement sa toilette,
Rangeoit dessus ses petits pots :
Devant son grand miroir contente & satisfaite,
De la lune tantôt la robe elle mettoit,
Tantôt celle où le feu du soleil éclatoit,
Tantôt la belle robe bleue,
Que tout l'azur des cieux ne sauroit égaler;
Avec ce chagrin seul que leur traînante queue,
Sur le plancher trop court ne pouvoit s'étaler.
Elle aimoit à se voir jeune, vermeille & blanche,
Et plus brave cent fois que nul autre n'étoit :
Ce doux plaisir la sustentoit,
Et la menoit jusqu'à l'autre Dimanche.
J'oublois à dire en passant,
Qu'en cette grande Métairie
D'un Roi magnifique & puissant
Se faisoit la ménagerie,
Que la poule de Barbarie,
Rales, Pintades, Cormorans,
Oisons musqués, Canes Pétieres,
Et mille autres oiseaux de bisarres manières,
Entr'eux presque tous différens,
Remplissoient à l'envi dix cours toutes entières.

Le fils du Roi, dans ce charmant séjour,
Venoit souvent au retour de la chasse
Se reposer, boire à la glace
Avec les Seigneurs de la Cour.

Tel ne fut point le beau Céphale :
Son air étoit royal, sa mine martiale,
Propre à faire trembler les plus fiers bataillons,
Peau-d'Asne de fort loin le vit avec tendresse,
Et reconnut avec cette hardiesse,
Que sous sa crasse & ses haillons,
Elle gardoit encore le cœur d'une Princesse.

Qu'il a l'air grand, quoiqu'il l'ait négligé !
Qu'il est aimable, disoit-elle,
Et que bienheureuse est la belle
A qui son cœur est engagé !
D'une robe de rien s'il m'avoit honorée,
Je m'en trouverois plus parée
Que de toutes celles que j'ai.

Un jour le jeune Prince errant à l'aventure,
De basse-cour en basse-cour,
Passa dans une allée obscure,
Où de Peau-d'Asne étoit l'humble séjour.
Par hazard il mit l'œil au trou de la serrure ;
Comme il étoit fête ce jour,
Elle avoit pris une riche parure,
Et ses superbes vêtemens,
Qui tissés de fin or & de gros diamans,

Égaloient du soleil la clarté la plus pure.

Le Prince, au gré de son desir,
La contemple, & ne peut qu'à peine,
En la voyant, reprendre haleine,
Tant il est comblé de plaisir.

Quels que soient les habits, la beauté du visage,
Son beau tour, sa vive blancheur,
Ses traits fins, sa jeune fraîcheur,
Le touchent cent fois davantage;
Mais un certain air de grandeur,
Plus encore une sage & modeste pudeur,
Des beautés de son ame assuré témoignage,
S'emparèrent de tout son cœur.

Trois fois dans la chaleur du feu qui le transporte
Il voulut enfoncer la porte:
Mais croyant voir une divinité,
Trois fois par le respect son bras fut arrêté.

Dans le palais, pensif il se retire,
Et là, nuit & jour il soupire;
Il ne veut pas aller au bal,
Quoiqu'on soit dans le carnaval;
Il hait la chasse, il hait la comédie,
Il n'a plus d'appétit, tout lui fait mal au cœur;
Et le fond de sa maladie
Est une triste & mortelle langueur.
Il s'enquit quelle étoit cette Nymphe admirable,
Qui demeurait dans une basse-cour,
Au fond d'une allée effroyable,
Où l'on ne voit goutte en plein jour.

C'est, lui dit-on, Peau-d'Asne, en rien Nymphé ni belle

Et que Peau-d'Asne l'on appelle,

A cause de la Peau qu'elle met sur son cou :

De l'amour c'est le vrai remède :

La bête, en un mot, la plus laide.

Qu'on puisse voir après le loup ;

On a beau dire, il ne sauroit le croire ;

Les traits que l'amour a tracés,

Toujours présens à sa mémoire,

N'en seront jamais effacés.

Cependant la Reine sa mère,

Qui n'a que lui d'enfans, pleure & se désespère :

De déclarer son mal elle le presse en vain.

Il gémit, il pleure, il soupire ;

Il ne dit rien, si ce n'est qu'il desire

Que Peau-d'Asne lui fasse un gâteau de sa main,

Et la mère ne fait ce que son fils veut dire.

O Ciel ! Madame, lui dit-on,

Cette Peau-d'Asne est une noire Taupe,

Plus vilaine encore & plus gaupe

Que le plus sale Marmiton.

N'importe, dit la Reine, il le faut satisfaire,

Et c'est à cela seul que nous devons songer :

Le soin de le sauver est notre unique affaire,

Quoique son goût puisse exiger.

Peau-d'Asne donc prend la farine

Qu'elle avoit fait bluter exprès,

Pour rendre sa pâte plus fine,

Son sel , son beure , ses œufs frais ;
 Et pour bien faire sa galette
 S'enferme seul en sa chambrette.
 D'abord elle se décrassa
 Les mains , les bras & le visage ,
 Et prit un corps d'argent que vite elle laça ,
 Pour dignement faire l'ouvrage
 Qu'aussi-tôt elle commença.

On dit qu'en travaillant un peu trop à la hâte ,
 De son doigt par hasard il tomba dans la pâte
 Un de ses anneaux de grand prix.
 Mais ceux qu'on tient savoir la fin de cette histoire ,
 Assurent que par elle exprès il y fut mis ;
 Et pour moi , franchement , je l'oserois bien croire ,
 Fort sûr que quand le Prince à sa porte aborda ,
 Et par le trou la regarda ,
 Elle s'en étoit apperçue :
 Sur ce point la femme est si drue ,
 Et son œil va si promptement ,
 Qu'on ne peut la voir un moment
 Qu'elle ne sache qu'on l'a vu.
 Je suis bien sûr encore , & j'en ferois serment ,
 Qu'elle ne douta point que de son jeune amant ,
 La bague ne fût bien reçue.

On ne pétrir jamais un si friand morceau ;
 Et le Prince trouva la galette si bonne ,
 Qu'il ne s'en fallut rien que d'une faim gloutonne
 Il n'avalât aussi l'anneau.

Quand il en vit l'eméraude admirable,
Et du jonc d'or le cercle étroit
Qui marquoit la forme du doigt,
Son cœur en fut touché d'une joie incroyable :
Sous son chevet il le mit à l'instant,
Et son mal toujours augmentant,
Les Médecins sages, d'expérience,
En le voyant maigrir de jour en jour,
Jugèrent tous par leur grande science,
Qu'il étoit malade d'amour.
Comme l'himen, quelque mal qu'on en die,
Est un remède exquis pour cette maladie,
On conclut à le marier :
Il s'en fit quelque tems prier ;
Puis dit, je le veux bien, pourvu que l'on me donne
En mariage la personne
Pour qui cet anneau fera bon.
A cette bizarre demande,
De la Reine & du Roi la surprise fut grande,
Mais il étoit si mal qu'on n'osa dire non.

Voilà donc qu'on se met en quête
De celle que l'anneau, sans nul égard du sang,
Doit placer dans un si haut rang ;
Il n'en est point qui ne s'apprête
A venir présenter son doigt,
Ni qui veuille céder son droit.

Le bruit ayant couru, que pour prétendre au Prince,
Il faut avoir le doigt bien mince ;

Tout Charlatan, pour être bien venu ,
Dit qu'il a le secret de le rendre menu ;
L'un en suivant son bizarre caprice ,
Comme une rave le ratisse ;
L'autre en coupe un petit morceau ;
Une autre en le pressant croit qu'elle l'appetisse ;
Et l'autre, avec de certaine eau ,
Pour le rendre moins gros , en fait tomber la peau ;
Il n'est enfin point de manœuvre
Qu'une Dame ne met en œuvre ,
Pour faire que son doigt quadre bien à l'anneau.

L'essai fut commencé par les jeunes Princesses ,
Les Marquises & les Duchesses ,
Mais leurs doigts , quoique délicats ,
Etoient trop gros & n'entroient pas ;
Les Comtesses & les Barones ,
Et toutes les nobles personnes ,
Comme elles , tour-à-tour , présentèrent leur main
Et la présentèrent en vain.

Ensuite vinrent les Grisettes ,
Dont les jolis & menus doigts ,
Car il en est de très-bien faites ,
Semblèrent à l'anneau s'ajuster quelquefois :
Mais la bague toujours trop petite ou trop ronde ,
D'un dédain presque égal rebutoit tout le monde.
Il fallut en venir enfin
Aux Servantes , aux Cuisinières ,
Aux Tortillons , aux Dindonnières ;

En un mot, à tout le fretin,
Dont les rouges & noires pattes,
Non moins que les mains délicates,
Espéroient un heureux destin.
Il se présenta mainte fille,
Dont le doigt gros & ramassé,
Dans la bague du Prince eût aussi peu passé,
Qu'un cable au travers d'une aiguille.

On crut enfin que c'étoit fait,
Car il ne restoit qu'en effet,
Que la pauvre peau-d'Asne au fond de la cuisine;
Mais comment croire, disoit-on,
Qu'à régner le Ciel la destine?
Le Prince dit : & pourquoi non ?
Qu'on la fasse venir. Chacun se pût à rire,
Criant tout haut : que veut-on dire,
De faire entrer ici cette sorte guenon ?
Mais lorsqu'elle tira de dessous sa peau noire
Une petite main qui sembloit de l'ivoire,
Qu'un peu de pourpre a coloré,
Et que de la bague fatale,
D'une justesse sans égale,
Son petit doigt fut entouré,
La Cour fut dans une surprise,
Qui ne peut pas être comprise.

On la menoit au Roi dans ce transport subit ;
Mais elle demanda qu'ayant que de paroître

Devant son Seigneur & son Maître,
On lui donnât le tems de prendre un autre habit;
De cet habit, pour la vérité dite,
De tous côtés on s'apprétoit à rire:
Mais lorsqu'elle arriva dans les appartemens,
Et qu'elle eut traversé les salles,
Avec ses pompeux vêtemens,
Dont les riches beautés n'eurent jamais d'égales;
Que ses aimables cheveux blonds,
Mêlés de diamans, dont la vive lumière
En faisoit autant de rayons,
Que ses yeux bleus, grands, doux & blonds,
Qui, pleins d'une majesté fière,
Ne regarde jamais sans plaire & sans blesser,
Et que sa taille enfin si menue & si fine,
Qu'avecque les deux mains on eût pu l'embrasser,
Montrèrent leurs appas & leurs grâces divines,
Des Dames de la Cour & de leurs ornemens,
Tombèrent tous les agrémens.
Dans la joie & le bruit de toute l'assemblée,
Le bon Roi ne se sentoît pas,
De voir sa bru posséder tant d'appas;
La Reine en étoit affollée,
Et le Prince, son cher amant,
De cent plaisirs l'ame comblée,
Succomboit sous le poids de son ravissement.

Pour l'hymen aussi-tôt chacun prit ses mesures,
Le Monarque en pria tous les Rois d'alentour,
Qui tous brillans de diverses parures,

Quittèrent leurs États pour être à ce grand jour,
On en vit arriver des climats de l'aurore,
Montés sur de grands éléphants;
Il en vint du rivage Maure,
Qui plus noirs & plus laids encore,
Faisoient peur aux petits enfans;
Enfin de tous les coins du monde,
Il en débarque, & la Cour en abonde.
Mais nul Prince, nul Potentat,
N'y parut avec tant d'éclat
Que le père de l'épousée,
Qui d'elle autrefois amoureux,
Avoit avec le tems purifié les feux
Dont son ame étoit embrasée;
Il en avoit banni tout desir criminel,
Et de cette odieuse flamme,
Le peu qui restoit dans son ame,
Ne rendoit que plus vif son amour paternel.
Dès qu'il la vit: que béni soit le Ciel,
Qui veut bien que je te revoie,
Ma chère enfant! dit-il; & tout pleurant de joie,
Courut tendrement l'embrasser.
Chacun à son bonheur voulut l'intéresser.
Et le futur époux étoit ravi d'apprendre,
Que d'un Roi si puissant il devenoit le gendre.

Dans ce moment la maraine arriva,
Qui raconta toute l'histoire,
Et par son récit, acheva
De combler Peau-d'Asne de gloire.

Il n'est pas mal-aisé de voir ,
Que le but de ce Conte , est qu'un enfant apprenne ,
Qu'il vaut mieux s'exposer à la plus rude peine
Que de manquer à son devoir.

Que la vertu peut être infortunée ,
Mais qu'elle est toujours couronnée ;
Que contre un fol amour & ses fougueux transports
La raison la plus forte est une foible digue ,
Et qu'il n'est point de si riches trésors ,
Dont un amant ne soit prodigue.

Que de l'eau claire & du pain bis
Suffisent pour la nourriture
De toute jeune créature ,
Pourvu qu'elle ait de beaux habits :
Que sous le Ciel , il n'est point de femelle
Qui ne s'imagine être belle ,
Et qui souvent ne s'imagine encor.
Que si des trois beautés la fameuse querelle
S'étoit démêlée avec elle ,
Elle auroit eu la pomme d'or.

Le conte de Peau-d'Asne est difficile à croire ,
Mais tant que dans le monde on aura des enfans ,
Des mères , & des mères grands ,
On en gardera la mémoire.

F I N.

Table du premier Volume de Janvier.

HISTOIRE de Zarine & de Stryangée.

Page 5

Perceforest, Roi de la Grande-Bretagne. 23

Histoire Celtique. 75

La Princesse de Clèves. 129

La Comtesse de Tende. 188

Table du second Volume de Janvier.

ROMANS de M. Camus , Evêque de Beley.

Page 3

Le Roman Comique , par Scarron. 16

Nouvelles de Scarron. 118

Peau-d'Asne , Conte de Perrault. 212

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde de Sceaux, le second Volume de Janvier de la *Bibliothèque des Romans*; & je crois que cet Ouvrage, qui, en donnant des Romans la plus exacte analyse, en fauve les longueurs, ne peut manquer d'être très-favorablement reçu du Public. A Paris, ce 15 Janvier 1776.

CRÉBILLON.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue
Saint-Severin.











209671

LF.C.
B582u

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 9-10.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Ruddock,

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

